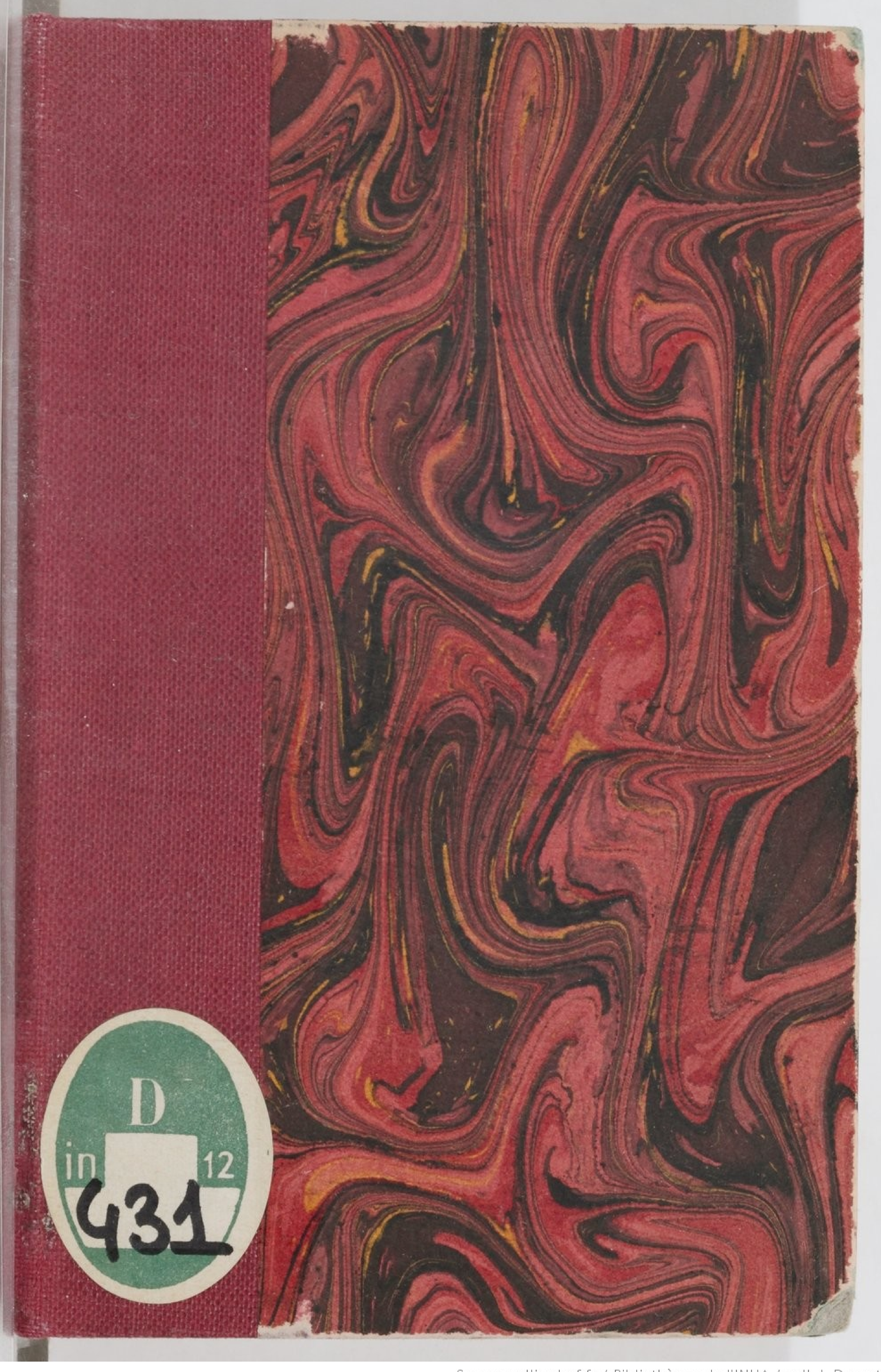
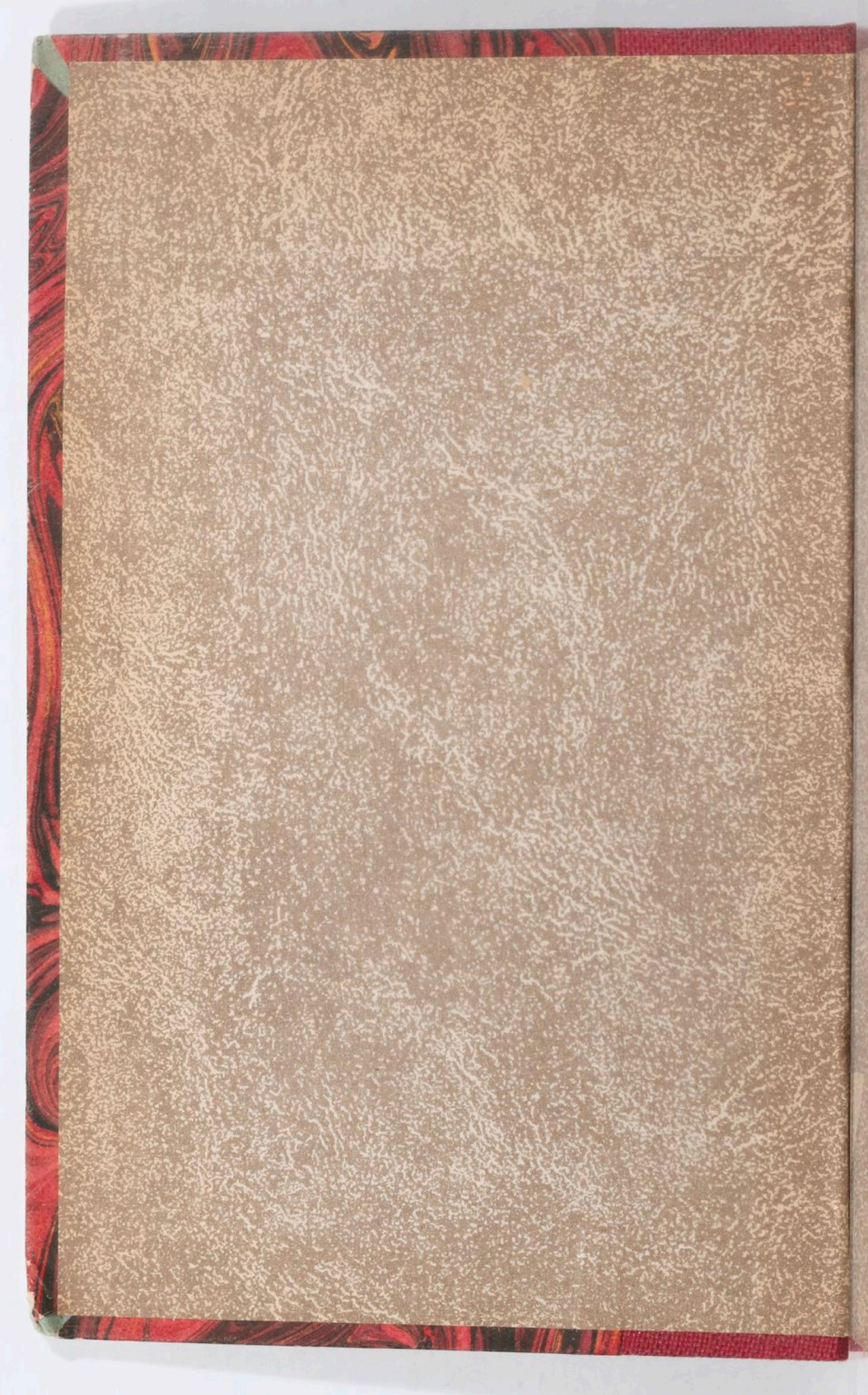
Souvenirs du baron Gudin, peintre de la marine (1820-1870) , publiés par Edmond Béraud



Gudin, baron. Souvenirs du baron Gudin, peintre de la marine (1820-1870) , publiés par Edmond Béraud. 1921.


D
in 12
431



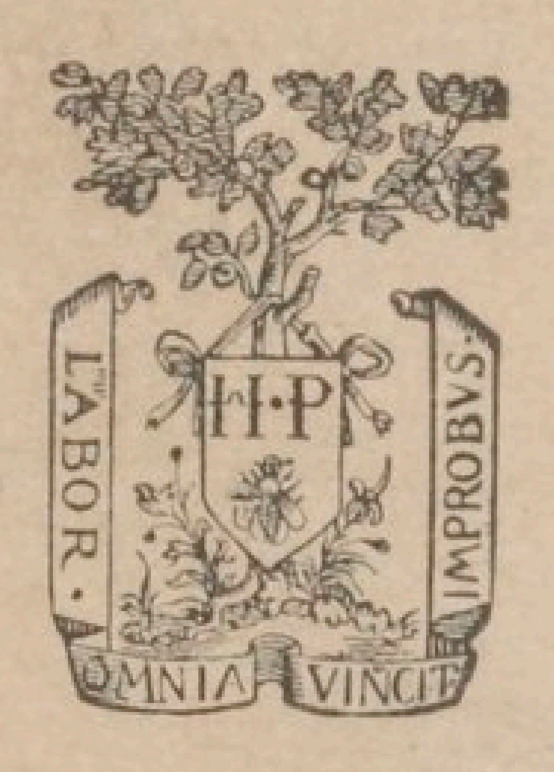


SOUVENIRS
DU
BARON GUDIN

PEINTRE DE LA MARINE
(1820-1870)

Publiés par EDMOND BÉRAUD

Troisième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

SOUVENIRS

DU

BARON GUDIN

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

SOUVENIRS

DU

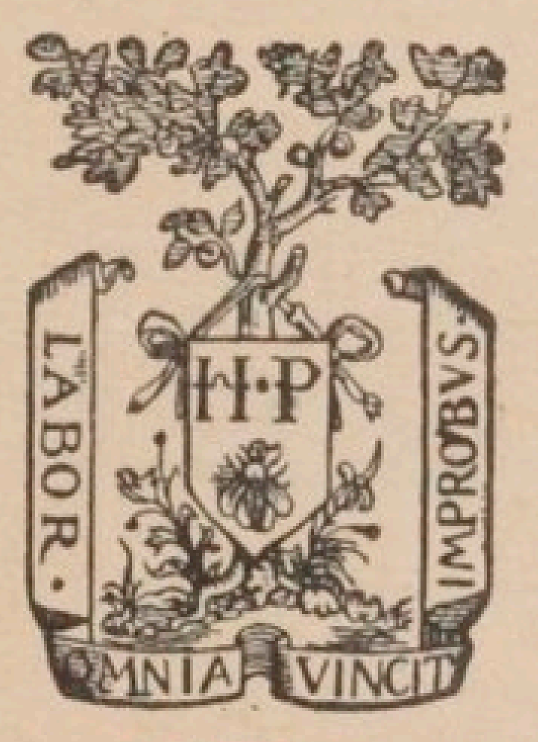
BARON GUDIN

PEINTRE DE LA MARINE

(1820-1870)

PUBLIÉS PAR

EDMOND BÉRAUD



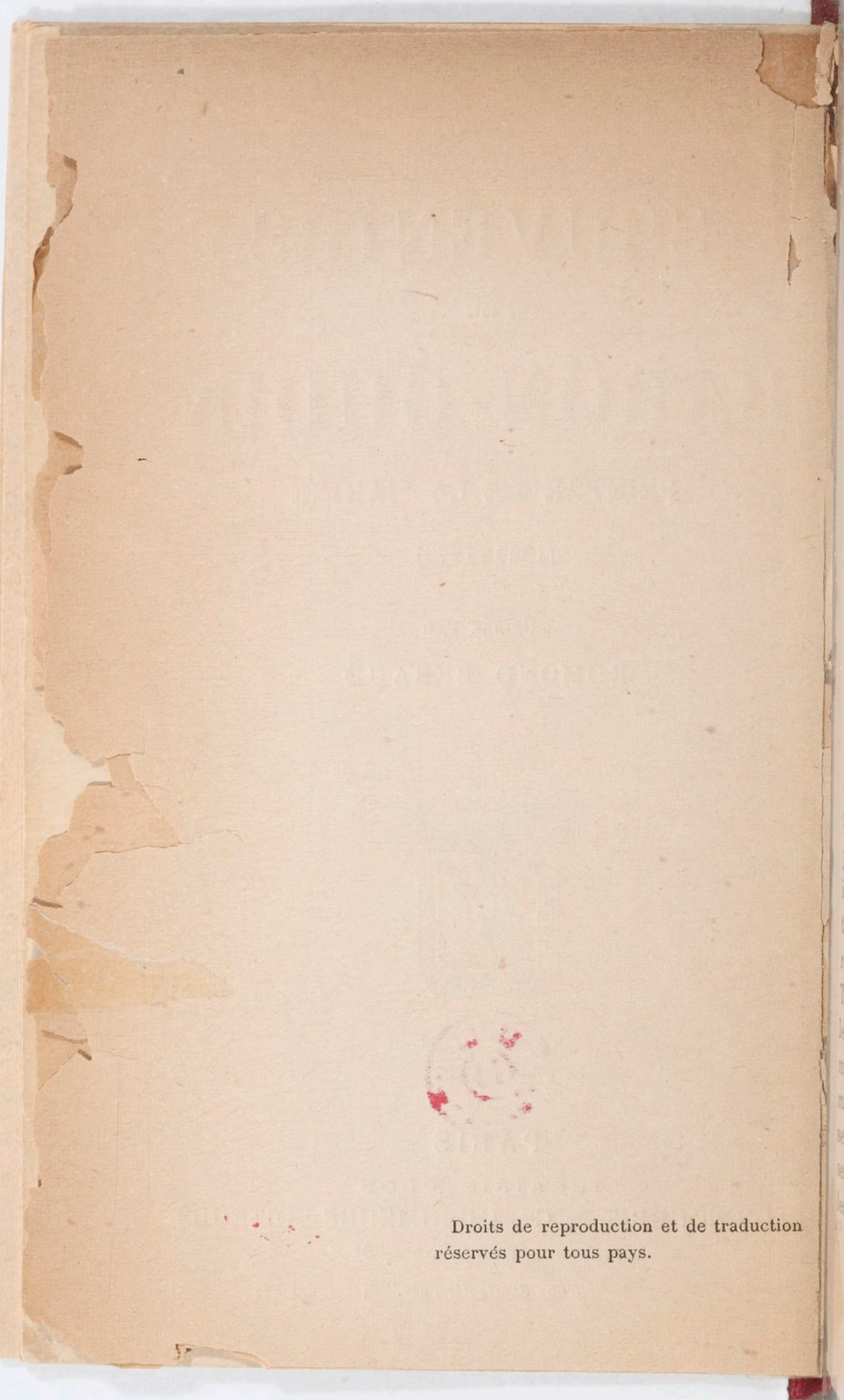


PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e



PRÉFACE

Quelques mois après la mort du peintre Gudin, il y a quarante ans, l'illustre critique Armand de Pontmartin disait dans une de ses *Semaines Littéraires* :

Les *Mémoires*, alors même qu'ils soient écrits par les plumes les plus délicates et les plus scrupuleuses, touchent nécessairement à des sujets, à des idées, à des questions, à des événements, à des épisodes, où les contemporains ont leur enjeu. Une anecdote, un mot, un détail, peuvent froisser leur amour-propre, sans que le narrateur y ait mis d'intention malicieuse. Il est mort, et ils sont vivants, et je dirais volontiers que l'avantage est de son côté, puisqu'il est dispensé de répondre, et qu'ils ne peuvent rien prouver. Théodore Gudin, d'ailleurs, n'a pas été seulement le plus illustre de nos peintres de marine. Cette mer, qu'il a passionnément aimée et admirablement peinte, était devenue pour lui comme une seconde patrie, à laquelle il se dévouait, une seconde famille, dont il aurait voulu atténuer les fautes. Il n'a cessé de poursuivre, dans ce



sens, une œuvre de salut, qui doit figurer parmi ses titres de gloire. En outre, son patriotisme, sa haute intelligence, ses instincts aristocratiques, ses amitiés princières, ses nobles alliances, le prestige de son magique pinceau, la sympathie des souverains pour son talent et pour sa personne, le mêlèrent à de grandes affaires, et firent de lui un de ces diplomates honoraires, sans caractère officiel, dont l'influence, moins visible, est souvent plus sérieuse, plus effective et plus bienfaisante que celle des ambassadeurs, des chanceliers, des ministres et des politiques. C'est pourquoi il est bon que les *Souvenirs* de Gudin ne soient livrés au public qu'un peu plus tard, et puisqu'il s'agit d'un peintre qui a su tirer de la perspective et du lointain un si merveilleux parti, nous dirons qu'il y a aussi, dans l'histoire contemporaine, dans les rapports des personnages célèbres avec leur époque, une perspective dont l'effet est plus sûr à mesure qu'elle s'éloigne.

La génération actuelle n'a guère connu l'œuvre de Gudin. Il faut avoir vécu sous les dernières années de la Restauration et sous le régime suivant, pour se faire une idée de ses succès prodigieux. Sa popularité n'eut de rivale dans les arts que celle d'Horace Vernet.

Le temps avait passé, amenant avec lui les révolutions ordinaires, et quand Gudin mourut,

un critique put s'écrier, dans sa sincérité naïve, que tout cela était bien loin. On refuse de comprendre qu'en littérature, en poésie, dans l'art comme dans la politique, il existe des générations, des phases qui se succèdent sans se détruire, qui s'accordent avec telle forme de gouvernement, tel courant de l'opinion, tel penchant de la société, tel besoin d'esprit, avec un ensemble de goûts, d'influences, de mœurs, de modes. Dire d'un écrivain ou d'un artiste qu'il est démodé, c'est exactement comme si l'on disait que Charles X et Louis-Philippe sont morts en exil, que nous ne vivons plus sous le ministère de Martignac ou de Guizot. A chacun son moment, sa place, son horizon.

Dès 1822, Gudin fut remarqué au Salon. En 1824, à vingt-deux ans, il obtint la grande médaille d'or ; du premier coup il conquérait la renommée. Le Salon de 1827 fut pour lui un triomphe ; des transports d'enthousiasme accueillirent l'*Incendie du Kent* et le *Retour des pêcheurs*. Charles X le fit chevalier de la Légion d'honneur, et, en lui remettant la croix, se plut à citer le vers de Corneille :

Aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Peu de temps après, Gudin fut nommé peintre de la marine royale [1].

En cette qualité, il prit part à l'expédition d'Alger. Attaché à l'état-major du général de la Hitte, commandant l'artillerie, il fit plusieurs

1. A la mort de Gudin, M. le comte de Chambord fit adresser la lettre suivante à la veuve du peintre :

Frohsdorf, 9 juin 1880.

« Madame,

« M. le comte de Chambord a été vivement touché de la lettre que vous lui avez adressée à l'occasion de votre malheur. Les souvenirs que vous invoquez, tout imprégnés d'un sentiment de reconnaissance que tant d'années n'ont point affaibli donnent à vos hommages un prix particulier, et je ne saurais trop vous dire à quel point notre auguste Prince s'y est montré sensible.

« La mort de M. Gudin, ce grand peintre de la mer, enlève à l'école française un de ses chefs les plus incontestés. Déjà, sous la Restauration, sa place était marquée dans cette pléiade d'hommes éminents qui jetèrent tant d'éclat sur les lettres et les arts, et que le roi Charles X aimait à combler de ses bienfaits.

« Que de fois Monseigneur n'a t-il pas entendu Mme la duchesse de Berry rappeler le temps où elle se plaisait à rencontrer M. Gudin sur cette plage de Dieppe qui la voyait revenir chaque année avec tant de bonheur et où le nom de l'héroïque Princesse est resté si populaire.

« Soyez donc bien persuadée, Madame, de la sincérité des regrets de M. le comte de Chambord. Veuillez me permettre de me féliciter d'être auprès de vous l'interprète de sa douloureuse sympathie.

« Et agréez l'hommage de mon profond respect.

Comte H. de Vanssay. »

tableaux dont les deux plus remarqués, l'*Explosion du fort l'Empereur* et la *Prise du camp de Staoüéli* figuraient à l'exposition de 1889. Au cours de la campagne, Gudin fut nommé officier de la Légion d'honneur.

Après 1830, il exposa *La Détresse*, *Le Sauvetage des passagers du Colomb*, *La Vague*, *Une vue de Constantinople*, *La Sirène prise par un coup de vent*. Louis-Philippe le créa baron et le chargea de reproduire les plus glorieux épisodes de notre histoire navale, depuis Guillaume le Conquérant ; il arrêta avec lui quatre-vingt-dix-sept tableaux pour le musée de Versailles.

La gloire de Gudin grandissait. Son œuvre restera, en effet, comme l'expression des aspirations et des enthousiasmes de son temps. Aucun artiste n'excella autant que lui à représenter la vague et les emportements de la mer. Il avait compris les grands drames de l'océan avec une sorte de poésie sauvage ; sa verve et son inspiration, son tempérament de coloriste, sa manière pleine de prestige charmèrent pendant trente ans l'Europe entière. Un de ses tableaux était l'événement de la saison et l'honneur d'un musée. On se les arrachait à prix d'or. Il était le grand favori du public, à

la cour traité comme un prince, à l'étranger reçu comme un ambassadeur. Son talent, ses succès l'avaient fait le pair des plus grands personnages, et quand il épousa la fille du général lord Hay, cousine du duc de Wellington, filleule du roi Louis-Philippe [1] personne ne songea à croire que celle-ci se mésalliait.

1. Louis-Philippe avait été l'ami intime de la famille Hay. On peut en juger par ces deux lettres traduites de l'anglais, tout à fait familières, écrites avant 1830 et avant la révolution de 1848.

Neuilly-sur-Seine, 23 avril 1829.

« Chère Madame,

« Je m'attendais bien peu quand nous nous sommes quittés à Thleworth, il y a trois mois, à être obligé de vous adresser si tôt mes plus sincères condoléances. Je n'ai pas à vous dire que je m'associe du fond de mon cœur à votre chagrin et à celui de lady James Hay. Vous savez quelle est mon ancienne amitié pour vous tous. Je n'écris pas à lady James parce qu'elle est en Ecosse, mais vous serez auprès d'elle mon interprète.

« Croyez-moi, avec ma plus profonde estime, chère Madame, toujours votre très affectionné,

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Paris, 3 janvier 1848.

« Chère Madame,

« Je vous suis vraiment bien reconnaissant de votre bonne lettre. Je n'attendais pas moins d'une si vieille amitié. Je vous prie de remercier pour moi lord James et M. Gudin. Vous savez que vous pouvez me croire votre fidèle ami.

LOUIS-PHILIPPE. »

Ami des princes et des rois, Gudin présentait un curieux mélange d'artiste et de grand seigneur. Il avait acheté le château Beaujon qu'il revendit plus tard à M. de Rothschild, et il y donnait des fêtes fastueuses dont on retrouve l'histoire dans les chroniques du temps.

En présence de cette vogue colossale, l'éloge n'eût plus de mesure. Jules Janin écrivait dans le *Journal des Débats* :

« Aussi bien, qu'avons-nous besoin d'un Fénimore Cooper, d'un Cooper français ? Ne le possédons-nous pas ? N'existe-t-il pas ? Il sait la mer, il la comprend, il l'aime, il en est le maître et l'amant. Elle n'a pas de secrets pour lui. Il s'est initié de bonne heure à ses caprices et à ses colères. Il n'est ni effrayé de ses tempêtes, ni abusé par ses caresses. On ne sait qui d'elle ou de lui, gagne le plus à cette intimité, à cette familiarité charmante. Elle l'a fait illustre, et il n'est pas ingrat. Sous ses doigts magiques, elle vit, elle gronde, elle sourit, elle se fâche, elle s'apaise, elle devient un personnage aussi intéressant qu'une héroïne de roman. S'il retrace une de ces grandes scènes historiques auxquelles la mer a servi de théâtre, tout s'anime, se colore, s'agrandit, s'illumine. Calmes ou agités, obscurcis par la fumée des canons ou éclairés d'un reflet d'incendie, les flots qu'il gou-

verne semblent participer à l'épisode qu'ils encadrent. Ce Cooper français, ce poète, ce peintre, cet enchanteur, vous l'avez déjà deviné ; c'est Théodore Gudin. »

Et Jal, le critique des Salons :

« Ne marchandons pas la vérité. Le *Retour des pêcheurs* place M. Gudin à côté de Jean Lorrain. Notre peinture de marine a son Ruysdaël. »

Sous l'Empire, Gudin, peintre officiel de la Couronne, fut nommé commandeur de la Légion d'honneur. Il accompagna l'Empereur dans la guerre d'Italie et dans son voyage en Algérie ; ses principaux tableaux furent à cette époque : *L'arrivée de l'Empereur à Gênes, La Flotte française à Brest, Le Débarquement de la reine d'Angleterre à Cherbourg.*

Mais Gudin connut alors toutes les vicissitudes de la popularité. Il fut discuté, envié, violemment attaqué, non moins énergiquement défendu. Pontmartin a cité l'opinion d'Horace Vernet :

« Longtemps après, en 1845, Horace passait à Avignon, berceau de sa famille, où il avait

conservé de précieuses amitiés. Nous allâmes ensemble faire ou refaire une petite visite au Musée. Vernet, sans daigner honorer d'un regard son *Mazeppa aux loups*, alla droit au magnifique tableau de Gudin, *Vue de la jetée et du port du Havre*, et, se tournant vers les administrateurs : « Voilà votre perle ! » leur dit-il ; et, comme on essayait de lui répliquer par quelques compliments, il ajouta avec un irrésistible accent de sincérité : « Quelle différence ! Moi, quand j'ai peint le *Cheval du trompette*, *le Chien du régiment*, ou, dans une autre gamme, les batailles de l'Empire, les scènes militaires de l'Algérie, l'évasion de M. de Lavalette, l'intérieur de mon atelier, le sujet, le *motif*, a été pour beaucoup dans le succès. Je parlais, tantôt aux instincts militaires de notre pays, tantôt à ses rancunes contre l'invasion et les traités de 1815, tantôt à ses préjugés contre les Bourbons, tantôt au sentimentalisme bourgeois, tantôt à la curiosité des riches et des oisifs. Mais Gudin ! il lui suffit d'une plage, d'une vague, d'un ciel et d'un horizon, pour obtenir des effets magiques, pour émouvoir et charmer quiconque n'est pas insensible aux grandeurs, aux splendeurs, aux terreurs, à l'éternelle poésie de la mer. Que l'on soit royaliste ou révolutionnaire, martial ou pacifique, militaire ou pékin, on l'admirera toujours. Si je cultivais le jeu de mots, comme mon père, je dirais que la

seule opposition dont Gudin ait besoin, c'est celle de la lumière et de l'ombre, de la lame miroitant sous un rayon de soleil, tandis que le fond est assombri par un orage, d'une barque de pêcheurs détachant sa voile blanche sur les brumes du lointain. Gudin, nous dit-il enfin avec une grâce charmante, ne saurait être un étranger ni pour vous, ni pour moi, et nous devons veiller sur sa gloire ; car il est le légitime héritier de mon grand-père Joseph, et mon grand-père était votre compatriote !

Gudin avait une connaissance approfondie non seulement de l'anatomie des vagues, mais de l'architecture et de la tactique navales, il fut l'un des derniers peintres de marine. La peinture de marine a, en effet, perdu beaucoup de son intérêt par la disparition des bateaux à voiles et par la rareté des combats navals. Le navire à vapeur ne tente pas les peintres et nous n'avons plus de guerres maritimes. Ainsi a disparu cette école de peinture dont le maître incontesté a été Claude Lorrain et où ont brillé d'un si vif éclat Joseph Vernet, Garneray, Isabey, Gudin et ses trois élèves Durand Brager, Morel Fatio et Barry.

Gudin n'est pas tout entier dans ses travaux d'art. Ses relations intimes avec les plus hautes

individualités d'Europe, ses amitiés princières, ses alliances de famille le mêlèrent à de délicates négociations et firent de lui un de ces diplomates honoraires, sans caractère officiel, dont l'influence moins visible est plus effective que celle des politiques.

Ami de la famille d'Orange, du roi Léopold, des princes de Prusse, du czar Nicolas Ier, il remplit diverses missions en Hollande, en Belgique, à Berlin et en Russie. Il profita de sa situation unique pour devenir partout le diplomate de l'apaisement, pour adoucir ce qui menaçait de s'envenimer, pour réconcilier ce qui risquait de se brouiller, tantôt pendant l'ambassade du baron de Barante auprès du Czar dont on n'a pas oublié les implacables rancunes contre le gouvernement de Juillet, tantôt dans le moment de crise qui troublait le bon accord de la France avec l'Angleterre, tantôt près la cour de Prusse où, par l'intermédiaire du duc de Dalmatie, Louis-Philippe l'envoyait en mission, tantôt auprès de Louis-Philippe lui-même après l'évasion de Ham.

L'arrivée en Angleterre du prince Louis-Napoléon constitue un des plus intéressants souvenirs de Gudin, un souvenir historique.

L'Empereur n'oublia jamais l'accueil du peintre ; les lettres suivantes honorent et celui qui les a écrites et celui qui les a reçues.

Londres, le 13 juin 1846.

Mon cher Monsieur Gudin,

Je vous remercie de me donner une heure pour voir vos beaux tableaux plus à mon aise, et je serai à votre hôtel à deux heures. Je profite de cette occasion, mon cher Monsieur Gudin, pour vous dire tout le bonheur que j'ai éprouvé à faire votre connaissance et celle de votre aimable famille ; non seulement j'honore en vous l'artiste illustre qui ajoute une gloire de plus à notre patrie, mais j'aime et j'estime l'homme généreux et indépendant qui m'a tendu une main amie dès mon arrivée sur cette terre étrangère et qui m'a témoigné une amitié à laquelle j'attache un grand prix.

Ayez la bonté de présenter mes respects à Mme Gudin, et recevez l'assurance de mes sentiments de haute estime et d'amitié.

Napoléon-Louis B.

Londres, le 14 mars 1848.

Mon cher Monsieur Gudin,

Je ne suis de retour à Londres que depuis trois jours ; voilà pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre qui m'a fait grand plaisir.

Je suis heureux de compter sur votre amitié. N'oubliez pas non plus que vous avez en moi un ami à Londres qui se chargera de toutes vos commissions. Je n'oublierai jamais dans quelque position que le sort me place les marques d'affection et d'intérêt que j'ai reçues de vous alors que j'étais exilé et fugitif. Votre souvenir me sera toujours cher, et j'espère que nous nous verrons bientôt en France.

En attendant, continuez à honorer notre pays par votre talent, et croyez à mon ancienne amitié.

NAPOLÉON-LOUIS B.

L'œuvre artistique de Gudin, après avoir été célébrée dans l'Europe entière a pu être dédaignée par la nouvelle école. Mais il en est une autre qui doit figurer en premier lieu parmi ses titres de gloire, car elle représente son legs à l'humanité, c'est la *Société centrale de sauvetage des naufragés*.

« M. Gudin a été le fondateur de notre société disait l'amiral La Roncière le Nourry à l'Assemblée générale de 1889. Poursuivi par le souvenir douloureux de la mort de son frère qu'il avait vu périr dans un naufrage, alors que le moindre engin de sauvetage eût pu le sauver, il avait conçu dès 1853 la projet de création d'une société

de sauvetage semblable, à celle qui fonctionnait déjà en Angleterre.

« Diverses circonstances s'opposèrent alors à la création de ce projet. Sous l'impression des mêmes sentiments, Gudin le reprit en 1864, et c'est dans son atelier de Beaujon que les statuts reçurent leur première rédaction. C'est donc à sa mémoire que nous devons adresser en premier le tribut de nos regrets. »

Comme tous ceux qui ont fondé quelque chose, Gudin eut à combattre. Il lui fallut lutter contre l'incrédulité, l'indifférence, la malveillance, la routine, la jalousie; il ne se découragea pas. Ce fut en 1853 que Gudin entreprit de fonder la société, mais jusqu'en 1864, elle ne put être légalement constituée, par suite du mauvais vouloir de M. de Persigny et du préfet de police Piétri. Gudin avait demandé à ses amis sans distinction d'opinion politique un concours généreux et bienveillant. C'est ainsi que le comité comptait parmi ses membres MM. Hyde de Neuville, le prince de Montléart, le comte de Béthune, le prince de Craon, Dariste, sénateur, le contre-amiral Moulac, le contre-amiral de Montaignac, Mgr Coquereau, aumônier en chef de la marine, le général Renault, le

baron de Rothschild, le prince de Beauvau, l'abbé Moigno, le comte de Montesquiou, etc. Certains de ces noms parurent suspects à M. Piétri. Là où il n'y avait qu'une société philanthropique, le préfet de police crut voir une association d'un caractère politique et refusa d'approuver cette œuvre dont le seul but était d'arracher à la mort les naufragés.

En 1864, M. Piétri n'était plus préfet. Le ministre de l'Intérieur M. Boudet et M. de Chasseloup-Laubat ministre de la Marine, comprenant la portée de l'institution, donnèrent à Gudin leur plein assentiment, et M. de Chasseloup-Laubat lui écrivit :

« Je suis heureux d'avoir pu lever les obstacles que vous aviez rencontrés pour donner cours à vos généreuses intentions, et j'espère que vous parviendrez à organiser sur nos côtes des moyens de sauvetage vraiment efficaces et qui préviendront sans doute bien des désastres. »

Gudin offrit alors la présidence à l'amiral Rigault de Genouilly qui l'accepta en ces termes : « Tous mes efforts sont acquis à cette œuvre dont la formation doit vous assurer la gratitude de tous les marins. »

Les vice-présidents furent le cardinal de Bonnechose, le duc de Bassano, le baron Gudin et le comte de Clermont-Tonnerre.

Ainsi naquit cette œuvre dont le but et l'importance ont été définis par Mgr de Bonnechose : « Autre part on vous demande pour vos frères du pain, des vêtements, un asile ; ici c'est la vie même qui est en jeu. »

Avant que la société ne fût créée, le nombre des victimes avait été, en neuf ans, de 1753 ! L'œuvre du sauvetage des naufragés a un double caractère, a dit la *Revue maritime et coloniale*, c'est une œuvre d'assistance, mais c'est aussi le complément d'un grand service public. En effet, la France baignée par trois mers, avec un développement de côtes de plus de 2.400 kilomètres, avec une population de 24 départements qui vit des choses de la mer, avec ses 160.000 inscrits, ses 400 ports de commerce, son trafic par les voies maritimes d'environ 20 millions de tonnes, un mouvement de navigation représenté par 300.000 navires et 1.500.000 marins, la France est une puissance maritime, et la *Société de sauvetage* assure aux intérêts maritimes sécurité et protection. Le nom de Gudin vivra tant qu'on ne se lassera

pas de contempler la mer, de l'admirer, de l'affronter ou de la craindre, car nul n'a su mieux peindre ses beautés, conjurer ses dangers, réparer ses méfaits et sauver ses victimes.

Un jour, à une assemblée générale de la société, on parut oublier le nom de Gudin, et le président l'amiral Jurien de la Gravière m'écrivit cette lettre qui doit figurer ici :

Aiserey (Côte-d'Or), 22 mai 90.

Monsieur,

Votre observation est fort juste et bien naturelle. Je regrette que personne ne me l'ait faite dans les bureaux de la rue de Bourgogne quand j'y ai envoyé mon manuscrit. J'aurais certainement été très heureux de saisir cette occasion de rendre hommage à la mémoire de votre illustre beau-père, dont je m'honore d'avoir été l'ami.

Quand vous publierez les mémoires de M. Gudin, je vous prie, si vous le trouvez bon, d'y insérer cette lettre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le vice-amiral

E. Jurien de la Gravière.

C'est encore grâce à Gudin que l'œuvre de l'orphelinat des Arts fut relevée et reconnue

légalement. Fondée par Mmes Marie Laurent, Gabrielle Krauss, Croizette, Riquier, Sarah Bernhardt, Reichemberg, Zulma Bouffar et Henry Gréville, cette œuvre destinée à donner asile et éducation aux petits orphelins des artistes et gens de lettres, sombrait. Gudin en prit la direction et entouré d'un comité où figuraient Jules Janin, Paul Andral, Mgr Coquereau, il la soutint moralement et pécuniairement en organisant dans son hôtel des fêtes inoubliables avec le concours d'artistes tels qu'Alboni, Grisi et Mario, et la supérieure Mme d'Anglars, sœur Marie-Joseph, put au jour de la résurrection, lui écrire :

« Soyez béni. L'œuvre de Notre-Dame des Arts réalisait une grande pensée. Elle est sauvée. Sans vous que serait-elle devenue? Je ne vous redis pas toute notre reconnaissance. »

Arrivèrent les funestes événements de 1870. Gudin se mit avec le duc de Wellington, son cousin, à la tête de la souscription anglaise organisée pour les blessés français et quêta à Londres pour les incendiés de Bazeilles.

Gudin est mort en 1880. En parlant de ses *Souvenirs*, qui lui avaient été communiqués,

Victor Fournel, le délicat critique écrivait : « Il a vu beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, il a, au temps de ses splendeurs, mené la grande vie et noué des relations intimes avec les plus illustres personnages. Sa mémoire retrouvera sous cette nouvelle forme, la gloire dont il a naguère joui comme peintre. »

Les souvenirs de Gudin qui sont plutôt des pages détachées, sans ordre chronologique, offrent un ensemble de détails intimes et vivants, de récits anecdotiques pleins de faits piquants, d'épisodes pleins d'intérêts, et ils apportent leur notable contribution à l'histoire. L'attrait que ces *Souvenirs* présentent s'augmente de ce que les faits qu'ils racontent, et surtout leurs détails, sont jusqu'à ce jour restés inconnus du public.

EDMOND BÉRAUD.

SOUVENIRS DU BARON GUDIN

MARIN ET PEINTRE
EUGÈNE SUE ET BALZAC

Ma mère devenue veuve et laissée sans fortune put cependant, à force de sacrifices, faire donner à ses deux fils une éducation qui était au-dessus de nos ressources. Nous fûmes, mon frère et moi mis à la pension Labbé, où je me liai plus particulièrement avec un condisciple qui devait jouer un rôle assez considérable dans la politique, Roger du Nord. Bien souvent je le soutins de mon bras dans les querelles que sa faiblesse corporelle l'exposait à subir.

J'avais toujours eu le désir d'être peintre ou marin ; mais à l'âge où aucune vocation ne semble indiquée, mon frère avait choisi la carrière des arts, et ma mère disait que

nous ne pouvions être peintres tous les deux. Je voulus donc être marin. Malgré les inquiétudes que lui causa ma détermination, ma mère ne put résister à la volonté que j'exprimai. Je fis les études nécessaires, et je réussis, sous les auspices du célèbre Ampère, à passer des examens favorables.

Mais l'école de Brest où je comptais être admis venait d'être reléguée à Angoulême, et c'était là que je devais porter le fruit de mes labeurs. Aimant trop la mer pour accepter ce changement inattendu, je fis connaître à un Américain de passage à Paris, le capitaine Burck, les sentiments de vif regret que m'inspirait l'obligation d'aller vivre dans les terres. Il eut la bonté de faire les démarches nécessaires pour me permettre d'entrer dans la marine américaine. Et après quelques mois d'attente, je reçus avis de mon admission.

C'est au Havre que je m'embarquai, muni des lettres de recommandation de la famille Delessert. Je devais rejoindre New-York où ma commission m'attendait à bord du petit brik de 250 tonneaux appelé *Manchester*. C'était le moment où la Restauration avait supprimé quantité d'officiers impériaux qui

allaient chercher fortune ailleurs. Aussi, les deux frères Lallement s'étaient embarqués avec moi. Ils allaient réaliser la condition de soldats laboureurs que les gravures de l'époque, plus ou moins artistiques, avaient mis à la mode.

Quoique tout jeune, je fus accueilli avec distinction par l'élite des Américains. Les deux généraux Lallement avaient retrouvé à New-York le roi Jérôme et me présentèrent à lui. Une des figures les plus intéressantes que je rencontrai fut celle du brave colonel Combes, de la Garde impériale, qui devait plus tard se faire tuer à l'assaut de Constantine. Un jour, blessé dans mon orgueil national par un Américain qui, au mépris des souvenirs de Washington et de Lafayette, parlait en termes déplacés de la France, je le provoquai, et le colonel Combes m'assista comme témoin. Le roi Jérôme, mis au courant de l'incident, me félicita très vivement.

Je ne tardai pas à être envoyé au banc de Terre-Neuve pour surveiller la pêche de la morue ; au cours de cette croisière sans charme, j'assistai au grand désastre où trois

cents navires se perdirent. Mais d'autres dangers m'attendaient, lorsque, revenu à New-York, je me trouvai au milieu d'une terrible épidémie de fièvre jaune qui détruisit en quelques semaines une grande partie de la population. Je reçus alors de telles sollicitations de ma mère et de mon frère que je demandai et obtins une permission temporaire et je revins en France, après trois ans d'absence.

Mon frère était alors élève d'Horace Vernet et de Girodet, et déjà plein de talent. J'enviai son sort. Et cependant parmi les passagers qui revenaient d'Amérique rapportant une petite fortune acquise à force de labeur et d'économies, se trouvait un vieil artiste qui n'ayant eu dans cette carrière que déboires et humiliations, essayait de me détourner de mon projet. Un jour, je me rendis auprès de ma mère pour lui dire que mon parti était pris et que malgré toutes les difficultés, je voulais absolument entreprendre la carrière des arts. J'avais vingt ans et je devins l'élève de Girodet.

Quelques mois après, Girodet, ce bourru bienfaisant que ses élèves redoutaient tous,

écrivit à ma mère une lettre touchante, la grondant de lui avoir caché sa position de fortune et de lui avoir payé les mois d'atelier que le massier recevait régulièrement au nom du maître. L'atelier de l'auteur du *Déluge,* de *Chactas,* de *Paul et Virginie* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, à part l'hôtel particulier qu'il s'était fait construire dans la rue Neuve Saint-Augustin, était situé rue Neuve des Mathurins. Achille Fould, devenu plus tard ministre des finances, était de nos camarades. Nous allions chaque jour en procession chercher chez le charcutier du coin un modeste déjeuner se composant généralement de petit salé que notre appétit du jeune âge nous faisait trouver succulent, et les farces d'atelier allaient bon train.

Le maître ne permettait jamais de prendre le pinceau avant que des études très approfondies de dessin n'eussent préparé l'avenir de l'artiste. Mais n'ayant aucun égard pour ses exigences, je n'avais pu résister à l'envie de barbouiller une toile, en me cachant au fond de l'atelier. Un jour, Girodet arriva à l'improviste et jetant sur moi des yeux sévères me demanda comment j'avais osé en-

freindre ses préceptes ; puis s'approchant de la toile : « Si réellement, c'est votre premier essai, vous n'avez qu'à continuer, vous arriverez. »

Je ne crois pas nécessaire de rappeler les œuvres admirables du maître. Ses compositions inspirées par les œuvres de Chateaubriand ne sont-elles pas des pages que l'oubli ne pourra jamais atteindre. J'étais fier de mon maître aimé. Ce fut lui qui avec toute sa bonté m'apporta les plus tendres consolations lors de la mort de mon frère. Accablé de chagrin, je voulais renoncer à mon art ; il m'assura que je pouvais l'aider à refaire les eaux de son *Déluge* qu'il trouvait imparfaites. Je fus retenu par cette flatteuse proposition qui n'était, au fond, qu'un prétexte pour me consoler et m'empêcher d'abandonner l'art où il devinait pour moi des succès d'avenir.

Et cependant malgré mon culte pour Girodet et toute ma reconnaissance envers lui, je n'en admirai pas moins les autres grands maîtres, Gérard, Gros, Prudhon, Guérin, auteurs d'œuvres immortelles. Leurs élèves avaient la plupart produit des œuvres exces-

sivement remarquables, et cette pléiade de grands peintres qui surgissaient sous la bannière de ces maîtres se nommaient déjà Horace Vernet, Géricault, Delacroix, Delaroche, les deux Schaeffer. Il y avait dans la politique une espèce de trêve qui permettait le libre essor de ces grands talents, et le genre de marine auquel je m'étais voué, en souvenir de mon voyage et de l'affection que j'avais pour Joseph Vernet, m'avait permis de prendre une part, quoique modeste, à cet élan des grands maîtres contemporains et de leurs élèves.

Il est évident que je dus à cette circonstance la faveur plus spéciale que voulut bien me témoigner l'élite de ces grands artistes qui me traita avec plus de sympathie que mon jeune âge ne semblait le mériter. Je fus présenté à tous ces princes de l'art qui m'admirent dans leur intimité en me permettant de suivre leurs travaux qui firent leur bagage si glorieux pour eux et pour la postérité.

Quand on se rappelle ces pages signées de Gros, de Géricault, d'Horace Vernet, de Guérin, de Gérard sur des sujets tels que la

Peste de Jaffa, la *Bataille d'Aboukir*, le *Naufrage de la Méduse*, toutes ces batailles inspirées par le patriotisme d'Horace Vernet, '*Entrée de Henri IV* par Gérard, la *Vengeance poursuivant le crime* par Prudhon, les ravissantes pages de Guérin, le *Massacre de Chio* par Delacroix, les *Enfants d'Edouard* par Delaroche, on est stupéfait de l'amoindrissement qui s'est imposé à l'art, malgré les œuvres remarquables de Meissonnier et autres peintres qui semblent avoir pris comme modèle et comme dimension les œuvres de boudoir.

David, très grand peintre d'histoire qui heureusement avait été dépassé par l'école romantique m'inspirait un immense désir de le connaître. Il était exilé à Bruxelles, ayant participé à la mort de Louis XVI. Je demandais au baron Gros, son élève de prédilection, d'obtenir pour moi une introduction près du chef de l'école, et je partis pour Bruxelles avec les plus chaudes recommandations de Gros qui n'avait pas perdu l'espoir de voir rentrer son maître en France.

On connaît la physionomie de David ; la loupe qui altérait la forme de son visage et

lui donnait une très grande originalité n'empêchait pas un regard plein de génie. Ce ne fut pas sans émotion que je m'approchai de lui en lui remettant la lettre du baron Gros. Les instances qu'elle contenait pour que le peintre révolutionnaire fît quelques démarches pour sa rentrée en France le mirent dans un accès de fureur qui m'embarrassa un moment, et je retins au milieu d'autres expressions violentes ces mots criés avec véhémence : « Vous direz à Gros que je n'entrerai jamais en France que les portes ouvertes à deux battants. » Il va sans dire qu'en pleine Restauration, c'était se condamner à un exil d'où il ne devait pas revenir.

J'avais vingt ans lorsque j'entrai dans l'atelier de Girodet. J'y restai peu de temps, et devenu élève du baron Gros, je crus devoir abandonner les traditions classiques pour m'enrôler parmi les romantiques, à côté de Géricault et de Delacroix. A vingt-deux ans — c'était en 1824 — j'obtins au Salon la grande médaille d'or.

J'avais été marin, j'étais peintre de marine. J'estime que la peinture de marines forme un genre très distinct qui nécessite des études

spéciales. Pour peindre la mer, il faut avoir navigué. Ce n'est qu'après avoir mené la vie des gens de mer qu'un peintre de marines apprend son art.

Plus tard, Eugène Sue devint mon élève et mon ami, à son retour de Navarin. J'avais alors un atelier rue Saint-Lazare. C'est de ce temps et de ce lieu que datent plusieurs des romans de mon célèbre ami : l'histoire de *Pipelet, donne-moi de tes cheveux,* et celle des *Mystères de Paris* sortirent de mon atelier. Tout jeune que j'étais, j'avais une quarantaine d'élèves qui travaillaient ou ne travaillaient pas. Absorbé par mon travail, j'ignorais complètement les amusements turbulents de mes élèves toujours très silencieux et en apparence assidus lorsque j'allai donner ma leçon.

Les charges d'atelier avaient fini, à mon insu, par devenir un scandale dans le quartier. Un jour, pendant que je professais au milieu du silence respectueux de mes élèves on annonce le commissaire de police ; le portier Pipelet effrayé de la situation avait porté plainte conjointement avec plusieurs bonnes du quartier ; le commissaire entrait donc très

courroucé, demandant à parler à M. Gudin. Je m'avançai vers lui :

— Monsieur, me dit-il sévèrement, assez de plaisanteries comme cela. C'est à M. Gudin et non à un de ses rapins que je veux parler.

Le vieux colonel Romme, ancien officier d'artillerie qui suivait mes leçons était près de moi, il avait alors une soixantaine d'années ; le commissaire voulait à toute force que ce fût le maître : il s'en suivit la scène la plus comique.

— Enfin, Monsieur, dis-je au commissaire d'un ton qui finit par lui faire comprendre que je ne plaisantais pas, dans quelle intention venez-vous ici au milieu de mes élèves, et qu'avons-nous fait qui nous procure l'honneur de votre visite ?

— Mais Monsieur, fit-il, êtes-vous réellement Monsieur Gudin ?

— Oui Monsieur.

— Eh bien, je dois vous dire que vos élèves ont mis un tel trouble dans le quartier que je serai obligé de fermer votre atelier si cela continue.

Alors il me déroula toutes les plaintes des

victimes. Excepté le malheureux Pipelet qui était devenu à moitié fou, le reste n'était pas très sérieux. Cependant un matin, on s'était promené en cortège, au grand effroi des boutiquiers, avec un squelette porté en tête. Une autre fois, en souvenir du crime de Fualdès, on avait peint sur le cou d'un élève une large blessure, on avait imité sur sa figure la pâleur de la mort et on l'avait étendu sur deux chaises ; on avait fait monter un joueur d'orgue à qui, plus mort que vif, on avait fait jouer de son instrument, pendant que le crime était censé se perpétrer.

Le commissaire, heureusement homme d'esprit, comprit que ces jeunes gens n'étaient pas si dangereux qu'on les lui avait dépeints, et me faisant force compliments sur ma jeunesse et ma réputation qui avait, disait-il, devancé l'âge, il se retira en exhortant mes élèves à être plus sages, ce qui ne les empêcha pas, je crois, de faire encore quelques peccadilles du même genre.

Mes relations avec Eugène Sue avaient un tout autre caractère que celui d'élève à maître. Nous étions convenus de faire un échange; il devait m'apprendre à monter à

cheval et moi lui montrer à peindre. Nos débuts furent des coups de maître : du premier essai je montai les chevaux les plus vites et les plus difficiles de son écurie, et lui me fit de bonnes copies réduites de plusieurs de mes tableaux.

Un jour, Eugène Sue m'avait engagé à un petit dîner fin et élégant comme il savait en donner pour rencontrer Balzac qui désirait me connaître. Balzac s'étant mis en frais fut admirable ; Eugène Sue lui donnait la réplique. Tout ce qui fut dépensé d'esprit dans cette réunion est impossible à décrire. Il était tard lorsque Balzac et moi prirent congé. Balzac voulut me conduire à ma maison de la rue Ville-l'Evèque, il était tellement en verve que tout en marchant, il improvisait son plus beau roman, et j'étais tellement intéressé par les péripéties de l'histoire que son cerveau lui dictait qu'arrivé chez moi, je voulus à mon tour le reconduire pour avoir le dénouement, et après nous être conduits réciproquement plusieurs fois, l'aube du jour nous trouvait sur les boulevards, et le roman des *Enfants pauvres* avait paru.

Lamartine désirait aussi connaître Balzac,

il éprouvait un regret réel de n'avoir jamais causé avec ce génie autrement que par l'échange des livres et de la pensée. Il me pria de le réunir à dîner avec lui ; mais comment inviter Balzac qui poursuivi par ses créanciers n'avait pas de domicile fixe ? Je promis d'essayer, je pris en vain mille informations et je n'eus d'autre chance que de tenter l'inconnu. J'invitai à un mois de date, Balzac à se rencontrer à dîner chez moi avec Lamartine, Eugène Sue, le célèbre écrivain allemand Heine, Furtado, Anselme de Rothschild, le baron Roger et quelques autres hommes d'esprit, mes hôtes habitués. Les convives étaient réunis. Lamartine venait d'entrer en demandant où était Balzac. « Hélas ! dis-je, je n'en ai aucune nouvelle, je lui ai adressé mon invitation en Europe, espérant qu'il n'est pas en Chine, et c'est la seule chance que je puisse avoir qu'il l'ait reçue. » On allait se décider à se mettre à table, lorsqu'on annonça Balzac ; il y eut un échange de regard entre ces deux hommes de génie que je n'oublierai jamais. On peut imaginer ce que fut ce dîner.

Eugène Sue mort dans l'exil, était-il réellement républicain ? Qui l'a connu avec son

goût pour le luxe, son élégance, ses habitudes aristocratiques peut difficilement allier le commencement avec la fin de sa vie. On me raconta, dans sa famille, qu'une députation républicaine vint le trouver à la campagne au moment des événements de 48, et qu'il se trouva entraîné par elle. Sans but politique arrêté, il se crut flatté de cette marque de confiance et il se crut obligé. C'est peut-être le mot de l'énigme.

LA DUCHESSE DE BERRY
ET SA VICTOIRE D'ARQUES

Si par une des belles journées d'automne de Normandie, après avoir quitté Dieppe, traversant les grandes allées séculaires du manoir gothique de Miroménil, vous vous arrêtez en vue du vieux châtau d'Arques dominant ce délicieux village et sa pittoresque vallée, vous vous sentez forcément saisi par une de ces poétiques rèveries qui vous agitent jusqu'au fond de l'âme. Devant ce magnifique panorama, que de souvenirs viennent s'entasser dans votre pensée !

C'était à l'époque où Mme la duchesse de Berry recueillant le charme des souvenirs populaires attachés au nom d'Henri IV, adorée pour elle-mème, avait fait de Dieppe le rendez-vous à la mode, époque ravissante après les glorieuses agitations de l'Empire et ses revers ; la paix avait jeté un voile de

gaîté et de prospérité sur le passé, on semblait heureux. Il y avait alors à Arques une famille alsacienne des plus intéressantes, la famille Rebsomen qui ressentait pour les Bourbons une aversion profonde, et il faut le dire, son excuse n'était que trop légitime, comme on le verra par la suite du récit.

Attiré par le charme de cette localité, j'avais souvent cherché à imiter avec mes pinceaux ses sites poétiques et variés, un jour retraçant la tempête qui chassait devant elle les pauvres pêcheurs, le lendemain m'enfonçant dans la vallée, y retrouvant une nature champêtre, luxuriante. J'adorais les sites ravissants auxquels je dus plusieurs de mes ouvrages, entre autres ce paysage effet d'orage (dans la galerie du Palais royal) qui commandé par le duc d'Orléans devenu roi, fut détruit avec d'autres de mes œuvres au moment de la Révolution de 1848. Ayant fait de ce pays mon séjour de prédilection, je ne tardai pas d'y faire les connaissances les plus agréables, surtout dans la petite colonie anglaise qui s'y était fixée. C'étaient des officiers en retraite de l'armée et de la marine anglaise qui avaient apporté dans ces maisons

plus ou moins rustiques du village d'Arques leurs mœurs élégantes, leurs goûts, leurs familles éblouissantes de beauté.

La famille Phelp se distinguait parmi elles. Le capitaine Phelp, d'une des familles anciennes du pays de Galles, m'avait offert la plus cordiale hospitalité. Il avait embelli sa demeure de tous ces riens qui font d'un cottage anglais la plus exquise habitation du monde, partout des plantes grimpantes, des rosiers cachant les murailles avec leurs milliers de fleurs, et ce qui surtout embellissait ce petit paradis terrestre, c'était une demi-douzaine d'enfants blonds aux yeux bleus, au teint plus rose que les roses, aux joues bouffies comme celles des anges de Raphaël.

Non loin était le chalet des Rebsomen. Plusieurs fois j'avais été frappé, en passant près d'une jolie maisonnette, par les sons de la musique la plus harmonieuse. Talou, le célèbre joueur de flûte, m'avait accompagné à Arques, il avait été frappé comme moi par les accents de son instrument favori, il en était presque jaloux. On assurait que celui qui savait tirer de cet instrument des sons si mélodieux n'avait qu'un bras. Des paris

étaient engagés, mais comment en avoir la preuve ? Le père Rebsomen et son fils, vieux grognards de la Garde impériale, vivant dans la retraite avaient, disait-on, le plus grand éloignement pour les Anglais ; il s'agissait de les connaître, de pénétrer dans ce sanctuaire qui nous était fermé ; mais l'art que je cultivais fut bientôt le terrain neutre sur lequel l'amitié ne tarda pas à nous réunir.

J'avais commencé une vue d'Arques d'après nature, et les Rebsomen, aimant les arts, vinrent bientôt autour de moi pendant que je peignais. C'est le vieux père aux longs cheveux blancs, à la moustache blanche, ancien capitaine de la Garde impériale qui s'aventura d'abord ; bientôt je vis arriver le fils. Etait-ce réellement lui qui était le virtuose que Talou avait admiré ? Il était devant moi, et non seulement il avait un bras de moins, mais il lui manquait une jambe, et c'était bien lui qui jouait de la flûte d'une seule main. Ayant perdu deux membres dans la même bataille, il était parvenu avec la seule main qui lui restait à faire une flûte, à faire ses outils d'abord lui-même, à creuser le bois, à inventer et à exécuter un nombre de clefs

remplaçant l'action de la main gauche, et il était arrivé à jouer d'une seule main avec une perfection qui avait fait l'admiration et presque l'envie du premier artiste que cet art ait connu.

A la terrible bataille de Hanau, lorsque déjà l'armée française était vaincue par le nombre, Rebsomen fils, lieutenant dans la compagnie de son père, avait reçu l'ordre d'enlever à la baïonnette une batterie qui jetait la mort dans nos rangs. La batterie est enlevée, mais au milieu du massacre, un des derniers boulets tiré à bout portant emporte la jambe du fils. Le père le reçoit sanglant dans ses bras, et lorsqu'aidé de son sergent-major, il le transporte loin de cette boucherie, un autre boulet arrive, emporte la tête du sergent-major avec le bras du malheureux Rebsomen. Le groupe ainsi haché roule dans le sang avec le vieux père criblé par la mitraille.

Le célèbre et courageux Larrey, héros lui aussi, qui venait accompagné de ses aides, après chaque bataille panser les victimes, était étroitement lié avec le général Gros qui avait épousé une des filles de Rebsomen.

— Oh ! mon pauvre Rebsomen, dit-il au vieux père qui le suppliait, que faire de ton fils ? il est perdu, aucune amputation ne peut le sauver.

Les larmes du père seules répondirent, lorsque le fils que la souffrance n'avait pu vaincre trouva la force d'assurer Larrey qu'il se sentait en état de supporter les deux amputations. C'était le soir, la pâle et noble figure du jeune Rebsomen recevait les derniers reflets du soleil couchant, comme si sa pâleur, seul indice de sa souffrance, dût être dissimulée par les teintes rougeâtres du crépuscule. Le père soutenait le fils. Les deux amputations se firent sans que le martyr eût un moment de faiblesse. Ce fut un des triomphes de Larrey. La guérison fut presque plus prompte que celle du père que tant d'émotion avaient accablé.

Mais l'étoile du grand Empereur avait pâli, et la Restauration s'était faite. Le père et le fils Rebsomen habitaient maintenant Arques avec leur nombreuse famille, fuyant le monde, ayant horreur du nom seul de duchesse de Berry, irrités de tout ce qu'ils pouvaient entendre d'elle, courroucés du récit de ses bien-

faits. Leur antipathie était devenue une haine féroce depuis que le duc de Berry, cédant à un de ces accès de brusquerie qu'il réparait par d'admirables retours, avait violemment repoussé Rebsomen qui, mis en demi-solde et convoqué aux Tuileries s'était présenté sans avoir changé sur ses boutons d'uniforme l'aigle impérial.

Après la mort si malheureuse de mon frère Mme la duchesse de Berry m'avait fait mander aux Tuileries, elle m'avait exprimé le plus vif intérêt pour le malheur qui m'avait accablé ; s'intéressant aux arts, elle avait eu la bonté de me témoigner tant de sympathie que j'avais pour elle la plus profonde reconnaissance. J'avais donc l'occasion souvent de la voir à Dieppe ; souvent elle m'avait fait l'honneur de m'emmener dans ses excursions aux environs de la ville, dans ses promenades en mer ; elle dessinait à côté de moi. Elle savait que je m'étais lié avec la famille Rebsomen ; elle voulait se faire connaître, se faire aimer, réconcilier les Rebsomen avec la mémoire de l'époux qu'elle pleurait et devenir la bienfaitrice des enfants. Plusieurs invitations faites par son ordre aux Rebsomen de

se rendre auprès d'elle avaient été infructueuses. Rebsomen avait toujours respectueusement, mais opiniâtrement refusé; plus la résistance était grande, plus le désir de la Princesse augmentait. Un jour, Son Altesse Royale déterminée à connaître ceux à qui elle voulait apporter ses bienfaits me fit part de son projet de s'introduire auprès d'eux et du stratagème qu'elle était décidée à employer ; elle y avait beaucoup réfléchi, et son plan bien arrêté était de se faire passer pour une de mes parentes.

Ma mère était déjà venue à Arques et avait fait connaissance avec mes amis ; elle avait parlé d'une cousine qui devait venir à Dieppe prendre les bains ; je prétextai donc son arrivée pour demander aux Rebsomen de la leur présenter. Le jour fut pris, et nous fûmes tous deux invités à déjeuner en famille ; ce devait être un dimanche après la messe : c'était le jour que Son Altesse Royale avait préféré. Il semblait au gré de Son Altesse que ce jour n'arriverait pas.

Son Altesse Royale avait gardé le plus profond secret sur cette expédition. Le dimanche arrivé, elle se trouvait à onze heures assez

loin de l'entrée du village d'Arques, dans la toilette la plus simple. Je l'attendais à ce rendez-vous où elle fit rester sa voiture qui était sans livrée, et quelques instants après, nous frappions à la porte des Rebsomen. Tout autres qu'eux, qui avaient cette profonde aversion pour ce qui était Bourbon auraient pu voir Son Altesse Royale dans quelqu'une de ses excursions ; mais il suffisait qu'elle dût aller dans un lieu pour que les membres de la famille s'enfermassent. J'étais donc parfaitement sûr qu'elle ne serait pas reconnue, le cœur me battait en frappant à cette porte, et je crois que Son Altesse Royale n'était pas moins émue. J'avais une certaine responsabilité ; mais j'avais cette confiance, après tout, que les Rebsomen étant gens bien élevés, il ne pourrait arriver rien de désagréable.

Ma cousine fut reçue à bras ouverts : c'était ma parente, elle aimait les arts, ma bonne mère l'adorait ; il n'en fallait pas tant pour la faire accueillir. La Princesse jouait son rôle avec une bonhomie charmante : elle était si ravissante, si pleine d'esprit ! qui n'aurait-elle pas séduit ! Cette généreuse pensée qui

l'avait guidée lui donnait plus de charme encore.

Mme la duchesse de Berry, sans avoir ce que l'on peut appeler de la beauté, avait une grâce et une animation qui la rendaient plus agréable que toutes les beautés du monde : on conçoit que les Rebsomen étaient fort à l'aise, ne se doutant guère de la vérité. Il ne tarda donc pas à s'établir une joyeuse sympathie ; les enfants semblaient attirés par une espèce d'instinct vers cette protectrice dont plus tard ils béniraient le nom avec respect et reconnaissance. A ce moment, ils ne voyaient en elle qu'une aimable étrangère qui les encourageait dans leur affectueuse familiarité. Le déjeuner était servi. Les Rebsomen, sans fortune, avaient cependant un petit intérieur confortable et très comme il faut. La maison qu'ils habitaient était leur ; ils l'avaient arrangée avec goût : tout y respirait ce bonheur que donne l'amour de la famille, le couvert n'avait rien de royal, mais il y avait sur la table de beaux fruits du jardin, dans des corbeilles tressées avec élégance ; les mets étaient de bon goût, et surtout la cordialité de nos vieux grognards

et de Mme Rebsomen, femme très distinguée, la vivacité de leurs beaux enfants bien élevés déjà, quoique si jeunes, tout cela avait un parfum particulier qui avait plu à Son Altesse : elle était heureuse, loin de ses grandeurs, et puis elle faisait une bonne action.

Quant à moi, je ne le cache pas, j'étais très préoccupé du dénouement, lorsque l'incognito aurait à finir, car je savais la détermination de la Duchesse ; plus ce moment était éloigné, plus l'intimité devait s'établir ; aussi nous n'étions en rien pressés. Son Altesse jouissait d'ailleurs de cet incognito ; elle se sentait aimée pour elle-même. C'était l'inconnu pour elle, qui ne voyait jamais que des figures respectueuses, sans cet abandon dont elle jouissait tant en ce moment. Ce fut un charmant déjeuner pendant lequel j'eus quelque peine à empêcher le vieux Rebsomen à raconter ses campagnes. Cependant la scène de Hanau eut son tour : il fallait bien dire comment le pauvre fils avait été mutilé ; ce fut raconté d'une manière si touchante, que la Princesse ne pouvait s'empêcher d'avoir une larme en prenant la main qui restait au noble officier de l'Empire. Que se passait-il dans

l'âme de la princesse à cet instant ? je le devinais, moi qui étais dans le secret de sa personnalité : elle pensait au Duc ; elle sentait que s'il pouvait voir cette scène, elle serait bénie par lui en rachetant une faute que, dit-on, il avait sincèrement regrettée après le mouvement d'emportement.

La Duchesse était assise à table à la droite de Rebsomen ; de l'autre côté de la Princesse était le vieux père ; j'étais auprès de Mme Rebsomen, et les six enfants, dont l'aînée avait à peine huit ans, parsemaient le reste de la table, de leur joyeuse petite figure.

Après déjeuner, on devine bien que Son Altesse eut le plus charmant concert possible. Son Altesse ne pouvait imaginer que l'on ait pu arriver à jouer de la flûte d'une main ; et lorsqu'elle vit l'instrument couvert de clefs de toutes sortes fixé sur un pied qui remplaçait l'étreinte des mains, elle put encore moins croire que l'on pouvait de toute cette mécanique embrouillée faire sortir des sons qui eussent le moindre charme. Mais le prodige fut bientôt réalisé. Rebsomen se surpassa ; il était en train, il était heureux : c'était la flûte enchantée. Il ne fallait pas tout cela

pour séduire la Princesse qui était venue avec un sentiment si bienveillant dans le cœur ; mais elle était séduite au delà de toute expression. La famille Rebsomen, de son côté, éprouvait pour ma charmante cousine un attrait irrésistible ; elle était devenue comme moi un membre de la famille.

Mais l'heure avançait ; la Princesse m'avait déjà fait plusieurs signes. Elle hésitait encore elle-même à se faire connaître ; elle se trouvait si heureuse de cet incognito, de l'abandon affectueux de toute cette famille ! Un mot d'elle allait peut-être tout perdre, tout changer, et cependant son but eût été manqué : la Princesse avait eu l'idée fixe de se charger de l'éducation des deux plus jeunes filles. Souvent, avant de s'introduire dans la famille, elle m'avait parlé de ce projet.

Tous réunis autour de Rebsomen qui venait de jouer son plus beau morceau, au moment du plus vif épanchement, pendant que Son Altesse Royale tenait sur les genoux les deux aînées qui la dévoraient de caresses avec leurs petits bras autour de son cou, sur un dernier signe de la noble Princesse, je pris la parole, tout ému :

— Mon cher Rebsomen, lui dis-je, vous me pardonnerez le stratagème que j'ai employé pour vous faire connaître celle qui est plus qu'une parente, celle que vous deviez aimer pour son noble cœur, celle que Dieu envoie vers vous, celle enfin qui avait à faire pardonner un souvenir qu'elle veut effacer de votre cœur pour le remplacer par tous les bienfaits... Mon cher Rebsomen, mes bien chers amis vous voyez devant vous S. A. R. Mme la duchesse de Berry !

Il faut avoir assisté à ce spectacle qu'on ne peut rendre ; il faut avoir vu l'expression de ces physionomies attendries, pour s'imaginer ce qu'aucune parole, aucune description ne peuvent décrire !... Des larmes d'attendrissement tombaient des yeux des deux grognards : ils étaient vaincus ; mais quelle noble défaite ! qu'elle était touchante et élevée !...

Le vieux brave Alsacien n'avait peut-être jamais encore pleuré de sa vie ; il était en larmes. La mère pleurait, Rebsomen pleurait, moi, je pleurais ; ainsi tout le monde pleurait, mais tout le monde était heureux. Les enfants ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer, mais

ils devinaient qu'il y avait au milieu de ces larmes d'attendrissement un grand bonheur dans la maison. Quant à Mme la duchesse de Berry, pleurait-elle, ne pleurait-elle pas ? Nos yeux ne pouvaient plus rien voir, mais je suis sûr que jamais son noble cœur n'a été plus rempli de bonheur, et qu'aujourd'hui encore, si ces lignes lui parviennent, elle se rappellera, au milieu de toutes ces bonnes actions, celle qui lui aura laissé un des plus doux souvenirs.

A partir de ce jour, la maison des Rebsomen était le rendez-vous de Son Altesse Royale ; mais elle y venait toujours seule, avec cette délicatesse exquise que les âmes d'élite peuvent seules comprendre. Elle ne voulait pas froisser l'amour-propre des vieux grognards ; elle avait fait sa noble action pour elle-même : elle voulait en jouir en égoïste. Seulement elle ne put empêcher tout le monde de la connaître et de l'en bénir : les deux chères petites furent mises à Saint-Denis ; elles étaient de bonne race, et marquèrent bientôt parmi les élèves les plus distinguées de cette maison célèbre.

Voyez quel rapprochement ! quel nom pré-

destiné ! C'est à Arques que la scène se passe. Comme son aïeul Henri IV, la duchesse de Berry venait de remporter sa victoire d'Arques, une victoire de réconciliation et de paix.

Mais la tempête populaire avait emporté, avec l'infortuné Charles X, cette noble duchesse de Berry. Que de bienfaits disparaissaient avec elle ! Ma plus grande préoccupation fut pour les deux jeunes Rebsomen. Leur éducation arrêtée, elles allaient retomber à la charge d'une famille qui avait encore sept enfants à soutenir. J'eus l'inspiration d'aller raconter mon histoire d'Arques à Mme la princesse Adélaïde. Je connaissais son cœur. Il pouvait répondre à mon appel, en effet, elle n'hésita pas à continuer le bienfait de Mme la duchesse de Berry, et les deux jeunes filles restèrent à Saint-Denis sous la protection et aux frais de S. A. R. Mme Adélaïde.

En 1863, Gudin fit hommage à la duchesse de Berry de ce récit qu'accompagnait la lettre suivante :

A Son Altesse Royale Madame la Duchesse de Berry

Madame,

Permettez-moi d'adresser à Votre Altesse Royale le récit d'un souvenir qui était resté dans mon cœur reconnaissant.

Peut-être ce souvenir Lui parvenant dans l'exil pourra-t-il lui rappeler de doux instants.

Elle me pardonnera avec bonté s'il Lui rappelle en même temps les regrets du passé.

Quant à moi, en payant ce tribut à Votre Altesse Royale, je n'ai cherché qu'à écrire une page d'histoire sans arrière-pensée politique.

Je n'ai pas la prétention d'être légitimiste ; mais j'ai celle d'aimer et d'admirer tout ce qui est noble et tout ce qui a honoré notre pays en le grandissant.

Né sous l'Empire, mon enfance a été bercée de ces impressions grandioses qui s'y rattachent.

Napoléon Ier avait rendu la vie à la France ; il lui avait donné la gloire en la protégeant par ses victoires contre l'étranger, que l'excès, hélas, de cette noble ambition devait un jour amener au milieu de nous !

Votre dynastie, peut-on l'oublier, nous a sauvés à son tour de la destruction que les ennemis alliés allaient accomplir.

Tout jeune alors, j'ai eu ma part de ses bienfaits.

Puis-je oublier enfin qu'à la mort de mon frère qu'une si affreuse catastrophe m'enlevait, Votre Altesse Royale m'avait offert les plus sympathiques consolations.

Indépendant de toutes les nuances politiques, n'aimant que ce qui est noble et généreux, on me pardonnera de m'être surtout attaché au malheur, on me pardonnera aussi d'avoir apprécié le bien qui avait été fait à mon pays par tous ceux qui l'ont gouverné.

Quel Français ne se rappelle avec orgueil et reconnaissance les souvenirs de saint Louis, d'Henri IV, ceux de l'Empire, ceux de la Restauration, de la famille d'Orléans dans ce que ces régimes ont fait d'utile et d'honorable pour le pays.

Que ces sentiments bien sincères aillent jusqu'aux pieds de Votre Altesse Royale, avec l'expression du profond respect et du dévouement avec lequel

Je suis, Madame,
de Votre Altesse Royale
le plus reconnaissant serviteur

T. GUDIN.

Paris, 10 février 1868.

LA CAMPAGNE D'ALGER

J'arrive à ceux de mes souvenirs qui se rattachent à la prise d'Alger.

Les journaux d'alors étaient remplis des critiques les plus acerbes et les plus injustes contre cette expédition qui menée à bonne fin, malgré l'Angleterre, fut l'honneur du gouvernement de Charles X. Le parti libéral combattait particulièrement la résolution qu'avait prise le ministère de donner le commandement en chef au maréchal de Bourmont, accusé d'avoir trahi les armes de l'Empire.

Moi-même, je sacrifiai au préjugé de l'époque, et le jour de mon départ d'Alger, le maréchal, se trouvant en face de moi, me fit un reproche de très bon goût sur l'insistance que j'avais mise à l'éviter. Je m'excusai sans conviction. Mais l'histoire a rendu justice à Bourmont.

Le 25 mai 1830, cent trois bâtiments de toute sorte, montés par 27.000 marins, portant une armée de 37.000 hommes et de 3.800 chevaux partirent de Toulon, après avoir été passés en revue par le duc d'Angoulême. J'étais à bord du *Duquesne*, que commandait le capitaine de vaisseau Basoche. Chose piquante, Basoche avait dans son état-major trois officiers qui devaient devenir amiraux : Charrier, Romain Desfossés et Genouilly.

Nous ne tardâmes pas à arriver en rade de Palma où on fut obligé de faire une station, pour attendre le convoi des bateaux chargés des approvisionnements. Des fêtes eurent lieu auxquelles la population espagnole ajouta son contingent. Pendant ce séjour, différents projets pour le débarquement avaient été élaborés, et c'est à mon ami Dupetit-Thouars, qu'on dut le choix de seul atterrissement possible sur la côte inhospitalière d'Algérie.

Mais ce ne fut pas sans difficultés que nous pûmes aborder le lieu désigné. La flotte faillit subir un désastre que l'intelligence des commandants en chef put à peine conjurer. Les ordres de bataille qui avaient été donnés d'avance à chacun des vaisseaux ne pouvaient

pas s'effectuer par suite d'une épouvantable tempête qui avait éclaté tout à coup. La nuit allait bientôt se faire, et ce fut sans doute ce qui sauva la flotte, car après l'envoi d'une demi-douzaine de projectiles incendiaires, le feu des batteries turques s'arrêta tout à coup, les prescriptions du Coran faisant cesser toute hostilité pendant la nuit. Nous restâmes tranquilles jusqu'à la pointe du jour.

Une compagnie d'élite fut désignée pour essuyer les premiers feux de l'ennemi. Le général Tholozé allait quitter le bord avec son embarcation, il m'avait permis de l'accompagner, et au moment où nous accostions la plage, une batterie turque coula l'embarcation, nous n'eûmes que le temps de nous mettre à l'abri derrière les dunes ; mais un boulet ramé vint emporter trois hommes, envoyant sur nous leurs débris sanglants. Les compagnies d'attaque se formèrent rapidement, s'élancèrent et ne tardèrent pas à s'emparer à la baïonnette de la batterie. La défense avait été très vive. Le Dey avait donné des ordres pour que cette troupe de mécréants, comme il nous appelait, se laissât prendre dans le piège, en souvenir de l'armée de Charles-

Quint qui avait été détruite après un semblable débarquement.

Nos braves troupiers entrèrent dans la mosquée de sidi Ferruch. Ce ne fut pas sans difficulté que nous nous emparâmes de ce point culminant défendu avec l'acharnement du fanatisme. Mais la baïonnette faisait son œuvre impitoyable et la déroute des Algériens fut complète. Je m'emparai du livre de prières de la mosquée. Ici eut lieu une scène tout à fait comique. On était tellement convaincu que la peste régnait sur cette côte d'Afrique que, malgré toutes mes instances, mon Coran fut immédiatement plongé dans du vinaigre, et aujourd'hui encore ce livre que j'ai conservé comme un monument du début de la conquête se trouve à moitié effacé par l'action corrosive de l'acide acétique.

Le premier soin de l'armée fut de s'entourer de fortifications provisoires sur le terrain conquis. A ce moment, une nouvelle et plus terrible tempête se déchaîna, détruisant les campements improvisés. La mer était devenue monstrueuse, les vaisseaux du plus haut bord tanguaient tellement dans le roulis que leurs vergues venaient plonger avec fracas dans

cette mer démontée. La perte de la flotte paraissait imminente. La *Dordogne*, le *Breslau* étaient en perdition chassant sur leurs ancres. La plage était jonchée de débris de toutes sortes, les chalands culbutés laissaient les chevaux libres d'aller à la nage rejoindre la terre, lorsque des coups de mer ne les engloutissaient pas.

L'état-major consterné s'était réuni près de la mosquée, les généraux de la Hitte, Valazé, Danrémont, avec lesquels j'étais particulièrement lié, m'entouraient et me regardaient peindre cette scène terrible.

Mais la Providence veillait encore sur notre expédition en ce moment si compromise. Le vent tourna tout à coup de bout en bout, et après avoir poussé à terre les lames furieuses, il vint soutenir nos vaisseaux, que quelques encâblures seulement séparaient un instant auparavant de la plage où ils allaient échouer en se brisant.

Le gros de l'armée étant loin d'être organisé et la cavalerie n'étant pas encore débarquée, le commandant en chef avait donné l'ordre de rester sur la défensive. A chaque instant nos soldats qui s'éloignaient du camp

pour aller chercher de l'eau étaient victimes des Arabes rampant autour. C'est ainsi que le jeune Amorose, fils de l'ancien directeur du Gymnase, fut décapité sous nos yeux.

L'armée arabe avec les contingents de la milice turque était campée en face de la nôtre sur le plateau de Staoüéli. On entendait jusqu'au bruit du camp, lorsque la brise favorable venait l'apporter.

Les traditions du moyen âge existaient encore avec les idées de chevalerie, car nous avions été plus d'une fois provoqués par les chefs arabes en combat singulier. On devinait en eux les descendants de ces Maures d'Espagne que la civilisation chrétienne refoula en Afrique. Ces rencontres étaient refusées par les ordres du commandant en chef. Cependant le capitaine de Montalembert, appartenant au régiment de cavalerie si impatiemment attendu et qui avait obtenu la permission de devancer son corps, obtint l'autorisation de se mesurer avec un de ces guerriers qu'on laissa avancer presque au milieu de nous, et le duel en règle qui s'ensuivit nous rappelait les champs clos d'autrefois. De terribles coups de cimeterre furent échangés

contre les coups de sabre non moins vigoureux. A un moment la lutte que nous suivions avec une anxiété facile à comprendre parut devoir se terminer par la mort de notre jeune officier ; l'héroïque Montalembert paraissait succomber sous les attaques du colosse arabe. Mais un coup de pointe par dégagement, que l'épuisement de la lutte semblait devoir laisser à notre ami à peine la force de porter eut raison de l'ennemi, et l'Africain tomba comme une masse en bas de son magnifique cheval que nous nous empressâmes de recueillir et de rapporter en grand triomphe au capitaine de Montalembert.

Une partie de l'armée arabe vint nous surprendre, commandée par un agha et suivie par la milice turque. Nos jeunes soldats tentèrent de repousser l'attaque, mais la situation devint bientôt très critique, car le tir se faisait avec une profusion exagérée, et les cartouches commençaient à manquer. La fureur de l'ennemi était indescriptible. Les Turcs montaient à l'assaut du mamelon avec des hurlements et des contorsions féroces, plantant en avant du terrain qu'ils conquéraient de petits drapeaux rouges. On en était ré-

duit à se défendre à la baïonnette. Mais plus bas, entre le mamelon et la plaine, se trouvait une batterie d'artillerie qui nous sauva. Le général de la Hitte lui prescrivit d'avancer en toute hâte. Les obusiers mis en batterie, des coups furent tirés à mitraille sur les Algériens et en firent un massacre horrible. Leur déroute fut complète, et nous entrâmes pêle-mêle avec les fuyards jusqu'au milieu du camp de Staoüéli.

Comment décrire le spectacle qui se présentait à nos yeux ! Nous surprenions les chefs turcs et les Arabes dans l'intimité de leur installation. L'agha du chef n'avait eu que le temps de fuir en emmenant avec lui son harem ; dans sa tente fumait encore sa longue pipe. Plus loin, dans une tente incendiée le cadavre noirci d'un malheureux nègre dont on reconnaissait la couleur primitive; les fers qui le retenaient n'avaient pu être brisés, et sa fuite avait été rendue impossible.

A la suite de la prise du camp de Staoüéli, le maréchal de Bourmont donna une impulsion très grande au développement de la conquête. La route vers les hauteurs d'Alger se fit presque sans coup férir. Nous fûmes sim-

plement témoins de scènes émouvantes qui se renouvelèrent souvent. La population juive avait été chassée hors des murs d'Alger, elle encombrait ces hauteurs. Hommes, femmes et enfants nous entouraient, nous baisant les mains, se balançant dans des attitudes particulières à leur religion qui indiquaient le désespoir. Nous fîmes tout pour les rassurer.

L'investissement du fort l'Empereur devait avoir lieu, et le siège en était indispensable, mais difficile, car ce fort dominait des ravins profonds. Le général de la Hitte s'installa pour suivre les travaux dans une demeure pleine du luxe mauresque, ayant évidemment appartenu à un riche Turc. Rien n'était plus poétique que cette habitation, la cour intérieure était garnie d'orangers, de citronniers, et de pampres qui couraient le long des murs, un bassin de marbre d'où les eaux fraîches jaillissaient donnait à cette demeure un charme exceptionnel.

Mon ami le colonel comte Desclem et moi étions installés dans une partie de cette maison, et notre lit avait une particularité que je n'ai pas oubliée ; au lieu de matelas, la couche était simplement faite de planches assez

minces pour que le poids du corps en s'y enfonçant trouvât une sorte d'élasticité.

Le siège durait depuis longtemps, le général de la Hitte ne voulait pas laisser au hasard l'accomplissement final de la conquête. Toutes les tranchées, les lignes de circonvallation étaient faites avec la plus grande exactitude.

Le général, avec une bonté parfaite, me tenait au courant des progrès journaliers du siège. Enfin, la dernière parallèle fut terminée, et le 4 juillet, à quatre heures du matin, une fusée donna le signal de l'attaque. Pendant trois heures, le canon algérien répondit par un feu soutenu, puis il se ralentit, le fort étant en ruine. Il s'opéra alors un mouvement extraordinaire parmi les musulmans, et une formidable explosion se fit entendre, nous laissant pendant quelque temps dans une obscurité complète et faisant tomber au milieu de nous les débris enflammés de ce fort, dernier rempart de la piraterie. Les musulmans s'étaient glorieusement sacrifiés à leur fanatisme.

Nous ne tardâmes pas à escalader ces remparts démantelés où les affûts des pièces

d'artillerie étaient tombés pêle-mêle, des palmiers jonchaient le sol. Et pendant que j'étais occupé à dessiner cette scène de dévastation, une bombe lancée par le fort Barbarousse qui tirait encore frappa le rempart. Je fus couvert de sable et de pierres qui renversèrent mon établissement artistique.

La population de la ville comprenant tous les dangers que le Dey lui faisait courir en continuant une défense désormais inutile ne tarda pas à se mettre en pleine rébellion contre sa domination ; le bruit des rumeurs parvenait déjà jusqu'à nous. Des notables se présentèrent au Dey qui fut obligé de céder, malgré les velléités de résistance de la milice turque. Il fut convenu qu'un armistice provisoire serait sollicité, en attendant les préliminaires de la soumission.

Bientôt les officiers du Dey se présentèrent au général et demandèrent, au nom du Dey, la permission de se retirer avec tous les trésors accumulés depuis tant de siècles, fruit de la piraterie qui avait infesté la Méditerranée. Après bien des pourparlers, on consentit à accorder au Dey l'autorisation d'emporter ce qui faisait partie de sa fortune

personnelle, le harem entre autres, et bientôt, nous vîmes défiler le long de la plage des masses de chameaux chargés d'un énorme butin se dirigeant vers l'intérieur du pays.

Une garnison avait été placée dans la ville, et certains corps devaient prendre possession des forts. Nous partîmes alors tous les deux, le colonel Desclem et moi, pour visiter Alger. Nous descendîmes à travers des rues tortueuses, passant en revue les figures les plus hostiles ; en nous asseyant dans un véritable bouge, nous nous fîmes servir du café, au risque d'être empoisonnés. Quelques jours après, de jeunes officiers nous ayant imités y trouvèrent la mort.

De retour à la Kasbah, Desclem et moi nous fûmes étrangement surpris par l'arrivée d'une quantité d'individus qui apportaient en grande hâte des sacs d'or dont une partie se trouvait répandue à nos pieds. Nous ne tardâmes pas à avoir le mot de l'énigme, ces hommes s'étaient introduits dans les caveaux des trésors algériens, une commission fut nommée pour en prendre possession, les premières investigations restèrent sans résultat, on crut d'abord que tout avait été em-

porté et qu'il ne restait rien de ce trésor si fameux. L'état-major assemblé aux abords du caveau était dans une vive inquiétude. On envoya chercher le ministre des Finances du Dey qui arriva plus mort que vif et conduisit au trésor ; des caveaux innombrables à la suite les uns des autres étaient remplis de pièces d'or de toutes les époques ainsi que des pierreries et autres objets précieux. Le payeur général, M. Ferineau, homme d'une intégrité très connue prit possession de toutes ces richesses, au nom du Roi.

Au milieu de la Kasbah se trouvait l'habitation du Dey. La capitulation lui donnait le droit de conserver tous ses biens personnels, il y eut cependant un pillage en règle. Les appartements du Dey étaient entourés de grandes galeries avec colonnades d'une belle architecture mauresque, on apporta dans cette cour le fruit du pillage, des caisses contenant les costumes du Dey et des femmes de son harem furent brisées, chacun s'empara de ce qu'il put. Mais les agents du Dey s'étant présentés pour revendiquer ce qui lui appartenait, par les stipulations convenues, firent main basse sur tout, et le maré-

chal de Bourmont ordonna une restitution générale.

Notre entrée triomphale à Alger avait eu lieu dans les conditions les plus glorieuses pour notre armée. Il y avait cependant un revers de la médaille par la quantité de têtes de nos pauvres soldats qui décoraient encore les murailles de la ville. Mais les drapeaux, images de la patrie absente, emblêmes de toutes nos victoires obtenues au prix du sang, cachaient plus ou moins les horreurs de la guerre.

La première nuit de notre installation dans les appartements du Dey, chacun de nous avait choisi la place qui lui convenait le mieux pour trouver un sommeil réparateur. Les divans, seul ameublement des musulmans, avaient été largement employés à notre établissement provisoire. Quant à moi, d'après le proverbe qui dit : comme on fait son lit, on se couche, je ne m'étais pas fait faute de prendre les coussins les plus voluptueux, et je dormais d'un profond sommeil, lorsque je fus réveillé de la manière la plus inquiétante et la plus inattendue. Etait-ce un rêve ? J'avais cru entrevoir dans une des parties

ouvertes de la galerie où la lune envoyait un reflet douteux un immense animal quim'avait effleuré de son haleine. Une seconde fois, et cette fois-ci, je ne rêvais pas, le même animal vint près de moi.

Qu'était-ce ? je n'avais pas pu distinguer, il me sembla néanmoins avoir reconnu la forme d'un lion. Je ne pus m'empêcher de jeter l'alarme autour de moi, au grand mécontentement de tous les officiers dont plusieurs dormaient profondément. — Bon, dirent-ils, voilà ce diable de Gudin qui, avec ses idées artistiques, se figure avoir vu un lion ! Mais j'étais parfaitement convaincu que j'avais touché le poil de la bête et que je n'étais pas le jouet d'une illusion.

Après bien des plaisanteries, mes camarades se décidèrent à me suivre, et je les entraînai vers l'endroit où j'avais vu l'animal disparaître au milieu de l'obscurité. La chasse ne produisit d'abord aucun résultat. Déjà je commençais, sinon à douter de moi-même, du moins à ressentir assez les sarcasmes de mes amis, lorsque tout à coup j'aperçus deux yeux énormes qui reflétaient la lumière envoyée par la lune éblouissante de ces climats. Les

officiers prétendaient que c'était un chat. Piqué au vif, je m'avançai résolument ; à mesure que la distance me rapprochait de l'animal, ses formes gigantesques ne laissaient plus de doute sur son identité. C'était bien un lion, le lion favori du Dey qui dans la bagarre avait négligé son maître.

Le maréchal de Bourmont avait exigé le désarmement de la milice turque qui se trouvait à Alger au milieu de la population industrielle la plus pacifique du pays. Ce désarmement imposé pour la sécurité de notre conquête présentait de grandes difficultés. Ce n'étaient pas des coupe-choux ou des fusils de munition sans valeur qu'il fallait faire livrer. On savait que tous ces musulmans possédaient les armes les plus précieuses tant par leur richesse que par les souvenirs qui s'y rattachaient, sorte de reliques de famille. Mais notre victoire avait été assez complète pour rendre impossible toute velléité de résistance. Les vaincus en obéissant se contentèrent de donner des signes non équivoques de leur colère. Des forbans à l'expression cruelle venaient apporter leurs armes. L'un d'eux plus particulièrement me

frappa. Il avait dû, avec le cimeterre encore maculé de sang qu'il était obligé de nous livrer, exercer les actes de piraterie les plus terribles sur nos côtes de Provence. Des sabres mauresques dont la poignée en or massif avait une forme du style le plus pur byzantin, de magnifiques fusils enrichis de coraux et d'incrustations me furent gracieusement remis par le général.

Une fois le désarmement accompli, il fut décidé que l'on reconnaîtrait les environs de la ville. On devait pousser une reconnaissance jusqu'à Blidah, distant d'environ cinq lieues. Cette expédition composée de 2.000 hommes partit accompagnée de l'état-major général parmi lequel je me trouvais. C'était une fète pour tous. Nous croyions faire une promenade militaire à travers ce pays charmant dont on n'avait aperçu que les sites pittoresques. La route se fit joyeuse. Blidah, avec sa magnifique végétation nous parut un vrai paradis terrestre.

Les hommes eurent la permission de mettre les armes en faisceau et d'aller se rassasier d'oranges, ils étaient en train de grimper sur les arbres comme de véritables singes, lors-

qu'au milieu de cette sécurité apparente un vieil Arabe se présenta. Le danger que nous courions inspirait à ce brave homme une pantomime dont malheureusement nous ne comprîmes que trop tard la signification. En s'approchant du colonel, le vieil Arabe, avec son index, ouvrait un de ses yeux et nous indiquait de la main la montagne. Tout à coup une fusillade très nourrie vint assaillir notre colonne sans défense, et le fils du maréchal tomba un des premiers. Les sentinelles placées en faction avaient été égorgées et les Arabes s'étaient rués comme une avalanche sur nous. Ces fanatiques espéraient, avec le concours de la milice d'Alger, reprendre possession du territoire conquis. Après un moment de panique, on rompit les faisceaux, et l'on forma le bataillon carré contre lequel vinrent se briser les charges impétueuses de l'ennemi. Leurs chevaux se cabraient sous les baïonnettes même de nos troupiers, sans cesse repoussés et revenant à la charge pour être refoulés encore ; ils furent mis enfin en déroute, et nous pûmes accomplir la retraite en bon ordre, mais sans des pertes très sensibles. L'état-major lui-même avait fait le

coup de feu, le maréchal comme les autres. Nous arrivâmes dans le voisinage d'Alger où le bruit de la fusillade n'avait pas manqué de réunir des renforts qui vinrent rapidement à notre secours, et nous entrâmes dans la ville au cri de : Vive le roi ! Mais que serait-il advenu, si le désarmement de la milice turque n'eût pas été ordonné ?

Le souvenir de ma mère m'imposait le devoir de revenir en France. Mes adieux au général de la Hitte qui m'avait témoigné un intérêt tout paternel furent particulièrement touchants. Je m'embarquai à bord de la *Cigogne,* en compagnie du jeune Bruat qui était tombé entre les mains des pirates lors du naufrage de la *Sylma* et que nous avions délivré après la prise d'Alger. Après un heureux voyage, nous arrivâmes à Toulon.

En mer nous vîmes avec une bien grande surprise flotter sur un navire français le drapeau tricolore. Que pouvait-il être arrivé en France? On ne pouvait accoster le navire, la mer était grosse ; nous avions à bord de ces vieux grognards qui rentraient après la prise d'Alger. Nous avions laissé la France avec des germes de révolution ; on pouvait facile-

ment deviner ce qui s'y était passé. A bord il y eut aussi un mouvement révolutionnaire ; mais le capitaine dit noblement :

« Je suis parti avec le drapeau blanc, je ne l'amènerai que lorsque je recevrai des ordres d'un gouvernement qui aura le droit de me le faire changer. »

Les plus mutins convinrent que le capitaine avait raison, et nous entrâmes à Toulon avec notre drapeau blanc au milieu de tous les forts pavoisés de drapeaux tricolores.

Combien nous étions impatients de savoir les nouvelles ! La révolution avait éclaté ; le duc d'Orléans était nommé lieutenant-général du Royaume, et nous amenions notre drapeau blanc par ordre du nouveau gouvernement.

Après une quarantaine qui me parut bien dure et qui au trente-neuvième jour, fut réduite pour d'autres à dix jours, je me hâtai de me rendre à Paris. Alger ! que de souvenirs ! Magnifique legs de Charles X à la France ! Quelques années plus tard, les princes d'Orléans achevaient la conquête, et nous léguaient à leur tour l'Algérie.

LE ROI LOUIS-PHILIPPE
LES ARTS SOUS SON RÈGNE

Le duc d'Orléans, qui m'avait comblé de bontés, était encore au Palais-Royal. Il était devenu roi. Il me tendit la main en me disant :

« Mon cher Gudin, j'espère que rien ne sera changé entre nous. »

Je profitai de sa bonté pour rendre service à un homme que j'aimais beaucoup et qui avait été dans une position bien délicate : c'était le comte de Forbin que j'avais vu en passant à Marseille. Il m'avait demandé d'intercéder pour lui auprès du nouveau roi. Voilà ce qui était arrivé.

Le roi m'avait demandé, un jour que je dînais au Palais Royal, de venir le lendemain l'accompagner pour voir les envois de Rome à l'Ecole des Beaux-Arts. Nous partîmes après déjeuner, le roi, le général Athalin, le père

Fontaine, architecte du duc d'Orléans, et moi. Quelle fut la colère du duc d'Orléans lorsque le comte de Forbin, directeur général des musées, s'excusa auprès du Prince en lui disant qu'il avait des ordres du roi pour ne pas lui faire les honneurs de l'exposition !

Il y avait alors, on le sait, une grande opposition politique entre Charles X et le duc d'Orléans : le roi savait que le duc, avec ses idées libérales, entretenait des relations avec les principaux personnages de l'opposition. J'avais moi-même rencontré bien souvent, au Palais-Royal et à Neuilly, beaucoup de ces hommes de la politique avancée, le général Sébastiani entre autres. Il y avait évidemment une lutte sourde que les offenses de ce genre, adressées au Prince, ne faisaient qu'entretenir.

Cette fois le duc d'Orléans ne voulut pas se soumettre à cet affront et courroucé, exaspéré, il entra dans la salle où étaient les tableaux, malgré le comte de Forbin, et nous le suivîmes. On peut supposer que notre examen des œuvres de l'école de Rome fut un peu troublé par cet incident ; nous ne restâmes pas longtemps, et, remontés en voiture,

le Prince exhala tout son mécontentement contre le roi et la famille royale, ne se plaignant, toutefois, que très modérément du comte de Forbin, qui, le duc le comprenait bien, n'avait fait qu'obéir à des ordres offensants pour lui.

C'était donc au souvenir de cette fâcheuse circonstance que le comte de Forbin, que je retrouvai à Marseille où il s'était réfugié au moment de la révolution, me priait d'être son interprète auprès du roi dont il connaissait les bontés pour moi, craignant que le roi moins généreux ne lui fît donner sa démission.

Le comte de Forbin était le dernier grand seigneur que nous ayions eu pour directeur des musées. Il avait été précédé dans ce poste si important pour les arts, dans un pays comme la France, par Denon, de glorieuse mémoire, directeur sous le premier Empire, et le duc de La Rochefoucauld sous la Restauration. Denon, qui avait fait la campagne d'Egypte, avait donné une immense impulsion aux arts, il avait été l'interprète de l'empereur Napoléon Ier en protégeant Prud'hon, Vernet, David, Gros, Gérard, Girodet, Guérin, enfin cette pléiade de grands artistes qui, comme Lebrun

pour les fastes militaires de Louis XIV, avaient retracé les grands traits historiques de ce règne impérial. Plus tard Louis XVIII avait nomme le duc de La Rochefoucauld qui, sans avoir le talent et la hauteur de vues de Denon, avait eu de très bonnes intentions et cette impartialité pour les artistes qui appartenait à sa haute position.

Le comte de Forbin avais pris cet héritage, et c'était encore un noble gentilhomme aimant l'art pour lui-même, le cultivant avec passion, et n'ayant pas autour de lui ces coteries qui plus tard et de nos jours surtout ont été si funestes aux hommes de vrai talent, dont l'indépendance morale ne pouvait s'allier aux exigences d'une administration mesquine et envieuse. Au fait, le comte de Forbin, comme on le voit, dans une position difficile par rapport à la famille d'Orléans qui avait des protégés, était aimé de tous : il put donc au moment critique trouver en moi un ami ; et lorsque, en m'abordant, le roi me demanda quelques détails sur ma campagne d'Afrique, ma première parole fut en faveur du directeur des beaux-arts, et la réponse du roi fut celle-ci :

« Dites au comte de Forbin que le roi Louis-

Philippe a oublié ce que le directeur des musées du roi Charles X avait eu l'ordre de faire contre le duc d'Orléans. »

Le soir même j'écrivais cette noble réponse au comte de Forbin, qui resta directeur des musées jusqu'à sa mort.

Sous le règne pacifique du roi Louis-Philippe, la politique faisait grève. On ne se passionnait que pour les arts. Les grands maîtres du siècle les Vernet, les David, les Gros, etc. avaient donné l'impulsion artistique. Leurs élèves marchaient sur leurs traces. Beaucoup étaient déjà célèbres, et plusieurs semblaient marqués d'avance du sceau du génie, tels que Delacroix, Géricault, les Schœffer. Les arts florissaient, et le roi les favorisait largement. L'exemple de François I[er], protecteur et ami de Léonard de Vinci, semblait stimuler ses royales dispositions.

Le roi Louis-Philippe était donc l'ami des arts et des artistes. Chaque année, une exposition artistique avait lieu au Louvre. On se servait pour ces splendides exhibitions du grand salon où se trouvent les *Noces de Cana* et le *Naufrage de la Méduse*. Le roi favorisait ces solennités. Il en rehaussait non seu-

lement l'éclat par sa présence, mais d'après ses ordres, ces fêtes avaient un cachet de grandeur qui n'a pu s'effacer de la mémoire de ceux qui en furent les témoins. Tous les artistes étaient invités, c'était leur fête de prédilection.

Lors de mon exposition du grand tableau l'*Incendie du Kent,* je m'étais rendu à la fête de l'ouverture du salon. J'étais au milieu de tous les artistes en renom, et Eugène Sue se trouvait près de moi. Comme les corbeaux qui s'abattent sur une proie, les critiques d'art y étaient largement représentés. Et à ce propos, je puis dire que les louanges de certains de ces critiques étaient à la hausse ou à la baisse suivant les promesses que certains artistes avaient la faiblesse de leur faire. Quant à moi qui aimais l'art pour l'art, je me moquais des jugements de ces critiques peu scrupuleux, et je fus souvent menacé par eux, si je ne leur faisais pas présent d'une de mes œuvres. Mon idéal n'était pas de flatter de tels hommes, mais de travailler pour mon pays et pour l'amour du grand art, je dédaignais leurs menaces.

Aussi me trouvant au salon, je fus singu-

lièrement surpris de l'audace d'un de ces critiques nommé X..., appréciateur plus ignorant que méchant, qui vint à moi, pour me dire : « Monsieur Gudin, il est réellement bien fâcheux que vous ayez si mal réussi cette fois, mais ne vous découragez pas, vous vous rattraperez une autre année ! » Qu'on juge de ma surprise ! Moi qui croyais avoir fait une œuvre capitale ; et avec un flegme imperturbable, mon critique ajouta : « Le grand défaut de votre tableau, c'est qu'il manque d'horizontalité. » A cet aveu inattendu, tous les artistes partirent d'un franc éclat de rire, et Eugène Sue surtout se fit remarquer par son hilarité. Il est bon d'ajouter que le mot d' « horizontalité » fit le tour du salon, et que pendant un moment, on ne s'aborda qu'en se demandant : « Connais-tu l'horizontalité ? »

Le roi appréciait tellement cette œuvre dont il avait la bonté d'être fier, disait-il, comme Français, qu'il avait fait venir le tableau de Londres où il était exposé au profit des pauvres. Il faut le dire, l'origine de ce tableau lui était due, il m'avait, un jour, envoyé par le général Athalin une brochure écrite en anglais par le ministre protestant du bord, sur cet

événement tragique. La description du sauvetage de ces malheureux qui, à chaque instant, couraient risque d'être engloutis par la tempête ou de sauter, était si émouvante que je m'étais mis à faire sa composition. Sans doute ce récit m'avait inspiré, car à Londres je fus témoin pendant l'exposition du tableau d'un fait émouvant. La femme du capitaine s'évanouit devant moi et les visiteurs présents, frappée par le souvenir que mon œuvre lui rappelait.

Ce tableau fut sujet à bien des vicissitudes. En ce moment exposé dans la galerie du Luxembourg avec son pendant les *Blessés dans la rade d'Alger, en 1830*, il avait été très longtemps, sur la demande de M. Thiers, placé lorsqu'il était ministre du Commerce, dans le premier salon du ministère.

Que de souvenirs charmants j'ai de cette époque ! Le roi, très souvent, me faisait prévenir à mon atelier, rue Saint-Lazare, que tel jour dès l'aube, il viendrait me prendre pour aller au château d'Eu. La gaieté du roi, lorsqu'il n'avait pas de trop grandes préoccupations politiques, avait un charme extraordinaire. J'étais aimé de lui, et je lui rendais

ce sentiment avec la sincérité du jeune âge.

Dans un de ces voyages, je tombais de sommeil et peu de temps après que nous étions en route, je glissai tout simplement sur les genoux du roi qui eut la bonté d'empêcher les aides de camp, qui nous accompagnaient, de me réveiller.

On peut juger de ma stupéfaction lorsque les premières clartés du jour vinrent faire ce que les aides de camp n'avaient pas voulu faire. Dans ce premier sommeil, espèce de léthargie momentanée, j'avais complètement oublié où j'étais.

J'ouvris de grands yeux et la bouche béante, je regardai le bon roi, qui se contenta de me dire : « Mon cher Gudin, vous commenciez à être bien lourd. »

Le roi avait eu la bonté de faire préparer pour moi un appartement en permanence pour les fréquentes visites que j'étais si heureux qu'il me fût permis de faire au château d'Eu.

Plus tard, j'avais accompagné le roi dans son voyage à Londres; au retour, à Calais, au moment de monter en voiture, je remarquai

une certaine émotion chez le général Athalin chargé de l'organisation du voyage.

On venait de présenter au roi par l'entremise du général la note de nos frais et pour quelques heures de séjour du roi, du général Athalin, du général d'Houdetot et de moi, cette note représentait un chiffre de 2.000 ou 3.000 francs ; il y avait certainement les gens de la suite. Mais avaient-ils fait bombance à ce point ? Le roi, naturellement assez mécontent de l'exagération de la demande, se borna à rappeler cette anecdote, sans doute assez connue du grand Frédéric auquel une paysanne demandait un frédéric d'or pour un œuf qu'elle lui avait servi. Le grand Frédéric se récriant et disant à la bonne femme : « Les œufs sont donc bien rares ici. — Non, Sire, répondit-elle, mais ce sont les rois qui le sont. »

Le général Athalin ouvrit la bourse, et paya, non sans maugréer et nous partîmes.

Encore un souvenir. On a souvent reproché au roi son départ précipité. Certes personne ne pourra mettre en doute le courage personnel de Louis-Philippe. Il avait été assez souvent le point de mire des assassins et

avait traversé ces épreuves périlleuses avec assez de sang-froid pour qu'on ne pût l'accuser de pusillanimité. Un jour, je fus à même d'en avoir une preuve irréfutable. Il y avait peu de temps que le roi avait échappé miraculeusement à une nouvelle tentative d'assassinat. Selon ses habitudes que rien n'avait interrompues, le roi était venu voir un des grands tableaux que j'étais en train de faire, c'était le *Combat d'Ouessant* auquel Sa Majesté tenait le plus en raison de la controverse qui s'était établie à l'époque de ce fait d'armes, lorsque son père accusé de lâcheté s'était, au contraire, très courageusement conduit sur cette flotte.

Tandis qu'il examinait le tableau et me parlait de cet événement,une détonation violente eut lieu. Etait-ce un coup de pistolet ? Nous étions tous remplis d'effroi, le roi seul n'avait pas pâli, et sa phrase même n'avait pas été interrompue. C'était le ressort en fer de mon chevalet. La corde avait cassé et le ressort était venu frapper sur la toile en faisant le bruit d'une détonation. Le roi me dit simplement ces paroles qui ont été répétées depuis : « Ils pourront m'ôter la vie, mais tant que je

vivrai, ils ne pourront jamais m'ôter mon courage, et je remplirai jusqu'au bout mon devoir envers le pays. »

Pauvre roi ! Que de fois il m'a ouvert son cœur ! Mon dernier souvenir date de Hastings où après la révolution il était venu demeurer quelques jours. « C'est à cet endroit, me dit-il, d'un air rêveur, que Guillaume le Conquérant a débarqué pour conquérir l'Angleterre. » Et sa physionomie avait une expression indicible. Sans doute, il pensait qu'il resterait sur cette terre étrangère, sans revoir, comme Guillaume le Conquérant, sa patrie.

Quelque temps après, je le suivais à sa dernière demeure dans la chapelle de Claremont.

EN ITALIE. LA REINE DE DANEMARK

C'était en 1832, à l'époque où le choléra fit sa première apparition à Paris et où je m'occupais de mon tableau des *Blessés devant Alger* qui fait aujourd'hui partie de la galerie du Louvre. Le travail excessif et les longues veilles qu'il m'occasionnait ne tardèrent pas à exercer sur moi une influence pernicieuse qui se traduisit bientôt en une violente attaque de choléra.

Dans le cours de la maladie qui fut longue, quelques amis eurent cependant le courage de venir me voir. Ce pèle-mèle de morts et de mourants par milliers ressemblait à un champ de bataille sur lequel il était permis d'être un peu égoïste ; aussi je n'oublierai jamais que le général de Rumigny et Rossini furent les premiers à accourir près de moi.

Je sentis qu'il me fallait sortir de cette atmosphère pestiférée et ne prenant conseil

que de moi-même, je me décidai à partir pour l'Italie.

Je passai quelques jours à Genève, puis je me mis en route par le mont Saint-Bernard, et quelques heures après, je me trouvai tout à coup dans une atmosphère méridionale ; c'était l'Italie avec son climat admirable, ses costumes, sa végétation luxurieuse, c'était une féerie, et déjà je me sentais renaître à la vie et à la santé. Que dire de tous ces beaux sites qui n'ait été dit et redit, que dire de Venise, cette ville arrachée à la mer, avec ses monuments splendides, sa poésie du passé, plus poétique peut-être encorepar la misère du présent ! Venise était sous la domination étrangère, et ses enfants pouvaient douloureusement s'appliquer cette belle pensée du poète : il est si triste de se rappeler des jours heureux dans la détresse !

Je passai quelques jours à Venise. L'hôtel dans lequel j'étais descendu était un ancien palais. Que de fêtes ont dû y être données, que de mystères d'amour, que de vengeances, que de plaisirs, que de tortures, ces lagunes aujourd'hui si tristes et si silencieuses ont vus ! Du balcon de ce gothique palais, pen-

dant que je rêvais à tous ces souvenirs, je vis passer, un soir, une gondole sombre ; à travers le reflet argenté de la lune, une lumière éclairait l'intérieur de la cabine, des voix harmonieuses qu'accompagnaient les sons de la guitare en sortaient. On s'aimait donc encore à Venise ?

Mais il fallait en partir. A force de cheminer à petites journées, nous approchions de Rome; quelques étapes encore, et nous allions voir la ville éternelle. Rome était alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué en Europe. L'ambassade de France rivalisait pour moi, avec les ambassades étrangères, de bienveillance et de sympathie.

J'avais retrouvé toute mon ardeur pour mon art, j'organisai un atelier, je fis des courses aux environs de Rome, je me risquai dans les marais Pontins. Je n'oublierai jamais l'effet saisissant qui me frappa dans ces lieux poétiques et si sauvages. Le soleil venait de se coucher, et c'était le moment le plus dangereux pour cette fièvre qui ne nous quitte plus jamais, dit-on, lorsqu'on a eu le malheur de la prendre. Mon voiturier me pressait de partir, mais c'était si beau ! Le soleil, ainsi

que lord Byron le décrivait dans un de ses chants immortels, en le comparant à la mort du Dauphin, empruntait à son déclin toutes les nuances de l'arc-en-ciel. L'horizon de la mer couronnait ce tableau.

J'en avais recueilli une précieuse maquette faite à tâtons, car la nuit avait jeté son voile sur mes pinceaux, mais le souvenir en est resté gravé dans mon imagination.

Revenu à Rome, je ne songeai plus qu'à cette scène des marais Pontins, je me mis tout souffrant encore au travail, et plein du souvenir de la poésie de cette inimitable scène, j'ébauchai ce tableau, qui, dit-on, a laissé une trace parmi mes œuvres. Lors de mon premier voyage en Russie, appelé par l'empereur Nicolas, je lui portai ce tableau qu'il mit dans sa galerie particulière. L'Empereur eut la bonté de me dire que c'était la peinture moderne qui lui avait fait le plus de sensation.

Pendant que je faisais mon tableau, la reine de Danemark qui habitait la ville sainte et qui m'honorait de sa bienveillante amitié, envoya un jour son chasseur en grande tenue pour me demander avec quelles couleurs on faisait une *lune pâle*. La bonne et

aimable Princesse était en train de faire un tableau, en réminiscence du mien, et elle éprouvait quelque difficulté à rendre l'effet de la lune qui, à cette heure du crépuscule, combattait les derniers rayons du soleil. Mon atelier était rempli d'amateurs ; le baron de Nervo, entre autres, qui plus tard devint le gendre de mon ami le baron de Barante, était là. On peut se figurer l'effet que cette missive produisit sur l'assistance ; j'en étais un peu embarrassé, ayant pour la reine une sincère et affectueuse vénération. Je lui fis dire de prendre un peu de blanc, un peu de bleu, un peu de rouge et un peu de jaune, mais je ne pouvais, comme pour un médicament, indiquer les doses. Ma conscience était toutefois à l'abri, car c'est bien avec ces couleurs qu'on pouvait faire ce que je faisais moi-même, une *lune pâle*.

La reine de Danemark, mère du dernier prince régnant, était séparée du roi et vivait à Rome, dans une espèce d'exil. Elle avait nonobstant un état de maison très brillant, et les qualités de cœur et d'esprit qu'elle possédait attiraient autour d'elle une nombreuse cour. Elle s'était vivement intéressée à moi, à

cause de l'état de langueur dans lequel le choléra m'avait mis ; sa première dame d'honneur et elle-même ne dédaignèrent pas, plusieurs fois, de venir remplir auprès de moi le rôle de sœurs de charité.

Un soir que nous étions réunis en petit comité avec Thorwalden, le grand statuaire danois, et deux ou trois hommes d'esprit de l'entourage de la reine, je fus bien étonné de la proposition qu'elle me fit. Nous avions eu un très agréable et très bon dîner chez elle, et un de ces messieurs assez gourmet, du reste, vantait la recherche de ce dîner. « Eh bien ! me dit la reine, savez-vous que je pourrais, moi, vous faire un dîner meilleur ? » Nous cherchions l'explication de quelque jeu de mots. « Non, dit-elle, mon cher Gudin, si vous le voulez, je vous ferai dîner avec ces messieurs, et personne que moi, sauf la servante la moins experte que vous choisirez, ne touchera aux mets. » La chose était si sérieuse, et la reine faisait les propositions si gaîment que je la pris au mot. Thorwalden paraissait d'ailleurs savoir que la reine était capable de tenir le pari et de le gagner. L'enjeu fut un petit tableau. Le jour fut pris, et j'avoue

que sans être difficile, j'avais quelque inquiétude pour mon estomac.

Un dîner de reine ! Très bien, me disais-je, mais un dîner fait par une reine peut bien être quelque peu indigeste. Enfin j'en serais quitte pour faire semblant de manger.

Le grand jour arriva, la reine un peu rouge par la chaleur de l'action, nous fit les honneurs du salon et de ses talents culinaires. Il n'y avait eu auprès d'elle, elle en fit le serment, que la novice servante italienne, les chefs avaient disparu. Nous passâmes à la salle à manger. Notre étonnement augmenta de mets en mets. C'était un échantillon de la cuisine allemande la plus fine et la plus recherchée sans ses exagérations.

Le charmant Boieldieu, alors,passait l'hiver comme moi à Rome et était un des convives ; que de fois nous nous sommes rappelé cette aimable et originale soirée.

Avec tout cela nous mangions de bon appétit, nous étions enchantés, mais chacun de nous se demandait le mot de l'énigme, car enfin Brillat-Savarin dit bien qu'on apprend à cuisiner si l'on naît rôtisseur, mais, comment la reine, fut-elle née rôtisseuse,

avait-elle appris à faire la cuisine ? Au milieu de la gaîté du repas, je me hasardai à poser la question, c'était indiscret peut-être, mais c'était une flatterie, puisque cela prouvait que je ne pouvais admettre le hasard dans un tel succès. Voici ce que nous raconta la reine et qui avait bien son côté intéressant. « Mon père, au milieu de ses devoirs comme prince régnant était un grand philosophe. Si Dieu l'avait fait prince, il l'avait fait surtout sincère, juste et bon. Méprisant la flatterie et ne cherchant que la vérité, sa simplicité naturelle avait résisté à tout le luxe vain de la cour, il supportait à peine cet entourage que les souverains recherchent ordinairement. Il avait une telle lassitude des hommes qu'à deux ou trois exceptions près son bonheur était dans l'isolement. Le roi avait aux environs de sa capitale un petit palais d'été entouré d'un bois délicieux, c'était un séjour modeste, mais favorisé par la nature. Eh bien, lorsque nous grandissions, mes deux sœurs et moi, le roi au milieu des soins de notre éducation, nous avait fait apprendre à faire la cuisine, et pendant deux mois de l'année, sauf une ou deux servantes paysannes,

le roi restait entouré exclusivement de mes sœurs et de moi. Aucun grand seigneur, aucun valet ne l'approchait. Un secrétaire venait travailler avec lui. Mais son intérieur était sacré, c'était moi avec mes deux sœurs bien aimées qui le servaient. Avec quel bonheur nous guettions ses moindres désirs, quel amusement pour lui lorsque nous gâtions un plat, que de fois il venait nous voir faire notre cuisine, quel entrain présidait à tous ces détails, qu'il était heureux et que nous l'étions aussi ! »

Ici la pauvre reine laissa apercevoir une larme. C'était le souvenir du bon temps qui s'échappait de son cœur. Nous étions tous touchés, attendris, il nous fallut plusieurs verres de champagne pour reprendre notre gaîté.

Lorsque je quittai Rome, le grand chasseur m'attendait au moment de monter en voiture avec une boîte de Spa pleine de cigarettes et peinte par la reine pour moi : il y avait des fleurs immortelles d'un côté, et un souvenir des marais Pontins de l'autre, avec une *lune pâle* que je ne pus m'empêcher de regarder avec attendrissement.

Je n'ai jamais revu la reine depuis, et lorsque revenant de Pétersbourg avec la famille de Barante sur la frégate la *Danaë* gracieusement mise à notre disposition par le roi Louis-Philippe, nous nous arrêtâmes quelques jours à Copenhague, ce fut le roi son fils qui nous fit les honneurs. Cette bonne reine de Danemark mourut dans l'exil, injustement calomniée par ceux-là même qu'elle avait comblés de bienfaits.

Passant l'hiver à Rome, je voyais souvent Carle Vernet. Vernet était, à mes yeux, la tradition vivante de Joseph Vernet pour qui j'avais une sincère admiration, car il avait été, avec Horace Vernet et Girodet, le maître qui m'avait appris à ne puiser mes modèles que dans la nature.

A cette époque, Horace Vernet était directeur de l'Académie de Rome, à la villa Médicis, séjour qu'embellissait à plus d'un titre la présence de sa femme. C'était bien le plus heureux du monde. Il occupait là une des situations les plus enviées que puisse rêver un artiste. Il fallait voir l'enthousiasme qu'il excitait autour de lui dans la direction des études artistiques de l'élite de la jeunesse,

comme il savait écrire l'histoire à l'aide de son magique pinceau dans ces lieux mêmes où Michel-Ange, Raphaël et tant d'autres génies immortels avaient semé le sentiment du respect dû à l'art, l'art qui est si grand ou si mesquin, selon l'artiste qui le professe et les hommes qui le mesurent.

Quelle est, en effet, la ligne de démarcation entre l'artiste comparé à Michel-Ange, à Raphaël, à Velasquez, à Rubens, à Van Dyk et les grands peintres, avec l'artiste médiocre, le barbouilleur qui tient aussi un pinceau ? Où s'arrête cette ligne entre le génie et la médiocrité, entre la dignité et la servilité ? Elle est dans l'œuvre elle-même, dans la physionomie personnelle qui s'y retrace. Ne retrouve-t-on pas dans les compositions puissantes, gigantesques de Michel-Ange toute la rudesse de son caractère, dans la poésie religieuse du divin Raphaël le charme et la douceur de sa personnalité, le grandiose dans Rubens, la distinction dans Van Dyk, dans Velasquez la chevalerie qu'il a su rendre avec sa mâle couleur. Enfin Horace Vernet n'était, il pas l'expression vivante de ces guerriers qui, de nos jours, avaient fait le tour du

monde, en conquérants ? D'un tempérament sec, nerveux, infatigable, rappelant le type arabe, comme le cheval de pure race, c'était une des figures les plus intéressantes de notre époque, joignant en outre à une indépendance de caractère à toute épreuve, la bienveillance d'un charmeur.

La villa Médicis était le rendez-vous de toutes les intelligences du monde, et à cette époque où le pouvoir temporel des papes n'était pas contesté, la politique laissait le champ libre aux grandes conceptions artistiques. On venait y respirer ce même air qui avait si puissamment inspiré les grands peintres italiens. Aussi, avec quel bonheur j'y repris ma palette, moi qui y étais venu pour un mois seulement et où je serais peut-être resté, si je n'avais été rappelé à Paris.

Il y avait encore à Rome une femme d'une rare distinction, Mme la grande-duchesse de Bade dont le salon réunissait les sommités artistiques et littéraires, entre autres l'aimable et spirituel Boieldieu et Verdi, au début de sa future maëstria. La Grande-Duchesse possédait un grand charme d'esprit : un peu bas bleu, elle tempérait sa supériorité vis-à-vis

des autres par une grâce exquise. Issue du premier Empire, elle joignait la science du monde acquise des femmes de cette époque à celle native des femmes de l'ancien régime. Elle avait été fort belle ; sacrifiée à des convenances politiques, comme on le sait, elle accepta sa position avec une noblesse et une résignation qui lui valurent l'estime et le respect de tous.

Son Altesse m'avait pris en grande amitié, et lorsque je quittai Rome, elle m'engagea avec instance à lui faire une visite à Bade. Elle ne put s'empêcher de sourire lorsque plus tard je me permis de lui rappeler cette phrase toute faite à l'usage de ceux qu'elle invitait à sa cour: « Vous excuserez d'avance la simplicité de ma demeure, car vous ne trouverez qu'une chaumière mais vous y serez bien reçu. » La chaumière était un palais dans un ravissant pays où elle me fit le plus affectueux accueil.

Mais il me fallait quitter Rome. L'accueil que j'y avais reçu, les sympathies que j'y avais trouvées me reviennent à l'esprit comme les pages d'un beau livre.

SOUVENIRS DE DIEPPE

La famille de Rebsomen, dont j'ai parlé plus haut, grandissait sous la protection de S. A. R. Mme Adélaïde ; avec elle grandissaient les difficultés, les besoins. Le vieux père était mort ; il avait laissé un bien petit patrimoine, et avec lui s'étaient éteintes plusieurs pensions qui alimentaient la famille.

Je fis venir le colonel à Paris : je le présentai au roi qui nous exprima son désir de lui voir obtenir une place. Rebsomen désirait être nommé percepteur à Arques ; le roi nous avoua son impuissance, et avec l'espoir de nous voir réussir, nous recommanda au ministre des finances : c'était M. Humann. Je lui menai mon héros mutilé : il était impossible, avec le moindre sentiment au cœur, de ne pas se sentir ému, entraîné à la vue d'un si noble guerrier ; mais les financiers ont bien peu d'entrailles...

J'étais cependant déterminé ; et pendant deux années que je mis à réussir, j'avais fait vœu de mener chaque hiver, à toutes les réceptions du ministre, mon intéressant protégé. Il demeurait dans ce but chez moi, rue Ville-l'Evêque. Je ne paraissais pas, malgré ma persévérance, devoir réussir, lorsqu'une circonstance me procura l'appui du maréchal Gérard.

Son fils, Cyrus Gérard, avait fait partie de l'ambassade de Perse, je l'avais conduit à Constantinople sur le bateau à vapeur de l'Etat que le roi m'avait donné pour étudier les champs de bataille maritimes de la guerre de succession : j'avais fait son portrait à bord. Et lorsque dans la mosquée de Sainte-Sophie j'avais failli être assassiné, victime du fanatisme des musulmans qui m'y avaient vu dessiner des Arabes revenant de la Mecque, j'avais au risque de ma vie, sauvé ce portrait en reprenant des mains de ces forcenés mon livre de croquis. J'eus donc le bonheur d'offrir une grande consolation au maréchal, après la mort de ce fils chéri, par l'hommage de ce portrait devenu si précieux pour lui et sa famille.

A ce moment le maréchal me demanda ce qu'il pourrait faire pour moi en reconnaissance.

— C'est de m'aider à faire nommer Rebsomen, lui dis-je.

Et à partir de ce moment, le maréchal ne manqua pas de m'accompagner les mardis soir chez le ministre, emmenant avec nous, comme un reproche vivant, ce noble serviteur de la patrie, qui fut enfin, de guerre lasse, nommé.

Le pauvre Rebsomen vécut longtemps titulaire de cette place de percepteur à Arques, lorsque, chose inouïe, le nouvel Empire permit son remplacement.

Mais j'aime à revenir à ce joli village d'Arques, à cette bonne ville de Dieppe. On peut dire que l'on doit à la duchesse de Berry l'initiative de la mode des bains de mer, mode salutaire, qui a fait autant de bien à la population intérieure de notre pays qu'elle a été fructueuse pour la population maritime de nos côtes. Avant cette mode des bains de mer, qui aujourd'hui est presque poussée à l'excès, les habitants des villes de l'intérieur, même les gens les plus aisés,

savaient qu'il y avait la mer quelque part, à une extrémité de la France ; mais que de gens vivaient et mouraient sans l'avoir vue !

On sait qu'il y a à Dieppe, de l'autre côté du port, ce que l'on appelle le Polet : c'est là que vit la population des pêcheurs, qui ne se mêle en rien à celle de la ville. Les Poletais, surtout à cette époque, avaient encore leurs mœurs à part et jusqu'à leur costume particulier. Ce costume pittoresque remontait à l'époque de Louis XIV, et je ne doute pas que, conservés avec soin, on n'ait pu voir les jours de fête, les habits même qui avaient déjà servi à cette époque : la grande culotte large que l'on retrouve encore au nord de la Hollande ; les grandes vestes brodées de couleurs éclatantes ; les bas rouges, les souliers à boucles et le bonnet rouge comme celui des Catalans, telle est sans doute encore la mise des dimanches que certaines familles du Polet pourraient sortir des vieilles armoires, bien que toutes les vieilles traditions malheureusement se soient de plus en plus effacées.

J'étais entraîné par mes goûts et mes sentiments vers ces familles de pêcheurs parmi lesquelles l'honnêteté et le dévouement

étaient proverbiaux ; je puis le dire aussi j'étais adoré par tous ces braves gens : j'avais pu leur rendre quelques services. Par moments, lorsque la pêche était mauvaise, il y avait bien des misères ; souvent aussi la mer, par des sinistres cruels, jetait des familles entières dans le deuil et faisait bien des orphelins.

On peut deviner que Mme la duchesse de Berry n'oubliait pas, au milieu des fêtes, cette pauvre et intéressante population du Polet ; j'avais été souvent l'interprète de ces braves gens auprès de ceux dont la fortune permettait de les soulager ; j'organisai plus d'une loterie en leur faveur dans lesquelles figuraient de mes œuvres, et toujours Mme la duchesse de Berry prenait l'initiative de ces charités.

Selon le désir de Son Altesse Royale qui désirait voir tous ces pêcheurs en grand costume, j'organisai, un dimanche, une fête populaire ; le service divin fut le début auquel succédait une promenade dans le faubourg : les maisons des pêcheurs étaient toutes pavoisées, les jeunes filles avaient offert des bouquets. Les hommes et les femmes en grand

costume d'autrefois ; les femmes avec des ornements de bijouterie très pittoresques ; les grands bonnets normands, la plupart ornés.

Mme la duchesse était ravie. La promenade se termina par la jetée entre une haie de marins en grand costume national.

La mer était calme ; des navires pavoisés garnissaient la rade. Des embarcations de l'Etat nous attendaient à l'extrémité de la jetée : nous nous y embarquâmes, et Mme la duchesse de Berry rentra au port après avoir fait une tournée en mer.

Un jour je reçus à Paris une députation d'armateurs qui me demandaient de donner mon nom à un navire qu'ils allaient lancer. C'était longtemps après la Révolution de 1830. Si le souvenir de Mme la duchesse de Berry n'était pas effacé, des années s'étaient passées depuis qu'elle avait comblé cette population de ses bienfaits.

Deux navires allaient être mis à l'eau : l'un reçut le nom du *Duc d'Orléans*, et l'autre, plus modestement, fut appelé *le Gudin :* c'était un beau brick pour lequel l'armateur obtint l'aide de l'équipage du cutter de l'Etat pour le grément. Il s'agissait de le décorer

de mon buste. M. le comte de Newkerque, de mes amis, s'en chargea.

Il fallut ensuite faire le baptême du navire ; ce devait être une espèce de solennité à Dieppe. On prit jour. Le général Kiel, aide de camp de l'empereur de Russie, qui avait été à cette cour chargé de faire les honneurs de la partie artistique à Horace Vernet d'abord, et plus tard à moi-même, était à Paris. Il venait d'être nommé par l'empereur directeur de l'école russe à Rome : naturellement en échange de toutes ses attentions à Peterhoff, j'avais fait tout mon possible pour lui être agréable : il désirait beaucoup m'accompagner pour cette cérémonie. Le comte de Newkerque, l'auteur du buste, fut naturellement invité aussi avec deux autres personnes de mon intimité.

Nous revînmes de Dieppe par le Havre. Lorsque j'étais parti pour l'Amérique pour rejoindre le navire de guerre sur lequel j'avais mon embarquement, j'étais, tout jeune, à quinze ans, descendu à l'hôtel des Indes, sur le quai du Havre. J'y restai quelque temps ; le navire étant retenu par les gros temps et les vents contraires, je reçus alors

de la maîtresse de l'hôtel tous les soins possibles, et en reconnaissance je me faisais un devoir, lorsque plus tard je m'arrêtais au Havre, de descendre dans cet hôtel où Mme Verrier, ce qui je crois était son nom, m'avait si bien accueilli. Cette excellente femme ne manquait jamais de me sauter au cou, me prodiguant tous les témoignages de plaisir, je dirai même de bonheur, que mon arrivée lui causait.

Nous venions de débarquer de Dieppe. Newkerque était en avant, et voilà Mme Verrier, qui, se trouvant sur la porte de l'hôtel, s'élance et se met à embrasser le Comte stupéfait... J'arrive à ce moment et Mme Verrier qui s'était trompée à la ressemblance, hésitant, mais prise d'un remords, me saute au cou de plus belle, au grand étonnement de Newkerque et de tous les voyageurs qui se trouvaient mêlés, à l'entrée de l'hôtel avec les domestiques de place et autres. Mme Verrier était encore assez bien conservée et le comte de Newkerque lui pardonna sans doute très volontiers l'aventure.

Après avoir parcouru la ville, nous songeâmes à notre dîner. Le sous-préfet nous

avait invités, et n'ayant pas accepté son invitation, j'avais reçu sa loge au théâtre. Nous entrâmes donc, pour être tout près, au restaurant Léther. Newkerque et le général Kiel étaient en avant, et comme je traversais en les suivant la salle qui était remplie d'habitués dont plusieurs m'étaient connus, un d'eux m'arrêta par le bras et me dit d'un air mystérieux en me montrant le comte de Newkerque :

— C'est le prince de Joinville, n'est-ce pas ?

Une idée plaisante me passa par l'esprit, et, plus mystérieusement encore, je mis un doigt sur ma bouche, comme si j'indiquais que le Prince voulait garder l'incognito, et je montai.

Il faut dire que le prince de Joinville était à ce moment à Cherbourg où il venait de débarquer de la *Belle Poule*. On savait en outre, au Havre, que j'avais des relations avec le Prince, et cette fois le comte de Newkerque, monté en grade, n'était plus pris pour moi, mais pour Son Altesse Royale : aussitôt qu'il sut la circonstance, il en fut ravi et se promit de jouer ce rôle à notre très grand divertissement. Ce qui rendait la chose piquante,

c'est que le comte de Newkerque était très légitimiste. Nous dînâmes de bon appétit ; et comme plus j'avais recommandé le secret à mon négociant, plus il avait fait de confidences autour de lui, nous dûmes passer de nouveau dans la salle d'entrée à travers une haie de spectateurs pleins de respect et d'admiration.

Mais la plaisanterie, bien innocente du reste, devait se compléter bien plus encore : la loge du sous-préfet était l'avant-scène de parade : le comte de Newkerque affecta de se mettre derrière la colonne, comme voulant conserver l'incognito. Je me rappelle qu'il m'emprunta mes gants jaunes, ayant perdu les siens, et, une main gantée appuyée négligemment sur le devant de la loge, pendant que de temps à autre il laissait apercevoir un peu de sa barbe, il continua son rôle à merveille.

Mon négociant indiscret s'était rendu au théâtre avec ses amis, il était au parterre, et en quelques instants toute la salle était informée que S. A. R. le prince de Joinville se cachait dans la loge du sous-préfet.

Il faisait un temps superbe : avant de ren-

trer à l'hôtel, nous voulions faire un tour sur la jetée. A cette époque, la ville était fortifiée, et les portes de la jetée étaient fermées lorsqu'à notre sortie du théâtre nous y arrivâmes fort tard. Comment faire ? Mais le Prince n'était-il pas un passe-partout ? Sans avoir à faire un mensonge, le garde-portier n'eut pas plutôt vu, éclairée par le clair de lune, la figure du Comte que, s'approchant de mon oreille, il me dit :

— C'est Monseigneur ?

J'eus à me reprocher seulement un signe de tête, et la porte était ouverte.

Méritions-nous le beau spectacle que cette innocente supercherie nous valut ? La mer était superbe, la marée était haute ; des navires de toute nation, de toute grandeur entraient pêle-mêle avec des barques de pêche. La lune se reflétait brillante au milieu de masses sombres, laissant derrière elles un sillage qu'une brise légère donnait à cette flottille dont une partie venait des rivages les plus lointains... C'était un tableau, mais de quel Maître !

A LA COUR DE RUSSIE

Lors de l'expédition d'Alger, des envoyés militaires de toutes les nations amies avaient suivi notre armée. C'est ainsi que mon brave et noble ami le prince de Schwartzemberg représentait comme attaché à l'état-major du maréchal de Bourmont la cour de Vienne, et le colonel Philosophoff celle de Russie. Devenu général, Philosophoff avait été nommé par l'empereur Nicolas gouverneur du Grand-Duc héritier. En quels termes bienveillants parla-t-il de moi, je ne sais; mais ses récits donnèrent sans doute à l'Empereur le désir de me voir, car je fus invité par l'ambassadeur à me rendre en Russie, comme l'avait été précédemment Horace Vernet.

Lorsque j'arrivai à Pétersbourg, je descendis, en l'absence de la cour qui était à Moscou pour le mariage du Grand-Duc héritier, chez les Barante. M. de Nesserelrode chez le-

quel M. de Barante me conduisit le lendemain était très indécis de savoir s'il me ferait partir pour Moscou ou s'il devait me faire rester pour attendre l'Empereur. Toutefois, sachant que l'Empereur désirait me voir le plus tôt possible, il envoya un courrier avec une dépêche qui revint quelques jours après avec cette annotation de la main de l'Empereur : « Que Gudin m'attende, nous nous croiserions en route. »

Je passai donc un temps très agréable à l'ambassade, en attendant l'Empereur. Ceux qui ont connu le grand écrivain ambassadeur entouré de sa charmante famille peuvent comprendre tout le charme du séjour que j'ai fait chez eux. Un jour, je reçus une invitation à dîner chez le ministre de la guerre. J'étais jeune et j'avais bon appétit. Ignorant les usages de la haute société russe, je crus que la table élégamment servie à laquelle on me fit asseoir représentait un dîner assez original, mais déjà fort somptueux. Je pris donc toutes les bonnes choses qui étaient servies, et lorsque je sus que cette table avait contenu simplement les hors-d'œuvre présentés à part avant le véritable dîner, suivant les usages

du pays, je fus assez embarrassé. Heureusement le ministre de la guerre, la Comtesse sa femme et les convives étaient tous gens d'esprit et de bonne humeur, je fus le premier à rire de mon aventure qui fit le bonheur de l'Empereur et de l'aristocratie russe.

J'étais fort impatient de voir l'Empereur qu'on attendait d'un moment à l'autre. Ce moment arriva, et le comte Woronsoff, grand maître des cérémonies me fit prévenir que l'Empereur me recevrait à une heure qu'il fixa, à Peterhoff. Une voiture de la cour vint me prendre. Arrivé au palais, je fus introduit dans un des salons où le comte Waronsoff vint, avec sa grande canne, enseigne de ses hautes fonctions, m'annoncer que l'Empereur ne tarderait pas à venir. Je fus frappé du cérémonial : l'Empereur invitant un artiste à sa cour voulait le traiter avec la même distinction qu'un ambassadeur.

Je me rappelle encore toutes les pensées qui m'agitèrent pendant que j'attendais son apparition. L'air de grande noblesse et le regard perçant de l'Empereur étaient bien faits pour impressionner, mais je ne me laissai pas intimider, et j'ai su depuis que la haute fa-

veur dont je ne tardai pas à jouir auprès de Sa Majesté avait pu tenir à mon attitude lors de ma réception. L'empereur Nicolas n'avait de plaisir à revoir parmi les étrangers que ceux qui n'étaient absolument pas écrasés du coup par sa puissance ; or il faisait tout, à la première rencontre, pour vous fasciner, vous dominer, je dirai même, vous anéantir par son prestige. Malheur à celui qui ne savait résister à cette trop grande fascination ! C'était un homme fini, usé, un admirateur vulgaire de plus, et tout était dit.

J'attendis donc de pied ferme, sans que le cœur me battît trop fort...

Peu d'instants après, une porte sous la tenture s'ouvrit, et je vis apparaître la grande et noble figure de l'empereur Nicolas. Il était majestueux, colossal par sa taille et sa puissance, il s'approcha de moi, et nous entrâmes en conversation. Peut-être avais-je le sentiment de Diogène devant Alexandre, comme indépendance, mais je ne lui demandai pas de se retirer de mon soleil. J'éprouvai une grande satisfaction, sans émotion timide, et après une demi-heure d'entretien, l'Empereur qui m'avait fort examiné, me dit :

— Je sais que vous aimez tout ce qui est militaire, voulez-vous rester quelque temps avec moi ? Et me tendant la main, il ajouta spirituellement :

— Je crois que nous ferons bon ménage ensemble.

Je lui répondis naïvement que j'étais venu dans cette espérance.

La conquête était faite.

Après que Sa Majesté eut pris congé de moi, je fus conduit à l'appartement qui m'était destiné. On me fit donner des valets, des chevaux, des voitures, et le soir même, l'Empereur et l'Impératrice me firent l'honneur de m'inviter à dîner en famille, par une faveur uniquement réservée aux grands-ducs et aux grandes-duchesses. Après le dîner, je fus admis à jouer aux petits jeux, au furet, exercice dans lequel, durant ma vie de marin j'avais été fort peu versé. On était en cercle, chacun tenait un cordon sur lequel on faisait glisser un anneau. Et pendant, je l'avoue, que je jetais un regard d'admiration sur la grande-duchesse Olga, l'Impératrice qui était dans le cercle, guettant la bague que ma noble voisine la grande-duchesse Alexandra

me glissait malicieusement, l'Impératrice, dis-je, vive, alerte encore comme une jeune fille de quinze ans me donna une petite tape sur la main, et j'étais pris.

Si l'on veut se rendre compte de la situation d'un malheureux étranger tombé tout à coup au milieu de cette cour puissante et élégante, sans que ses habitudes l'aient préparé à ces jeux, on comprendra toute l'horreur de ma situation. Cependant je pris, comme on dit, mon courage à deux mains, déterminé à me venger de la malicieuse attaque de l'Impératrice, et profitant d'un moment de rêverie de la magnifique créature qui se trouvait devant moi, je saisis le moment où la princesse Olga tenait le fugitif anneau, et à la grande joie de l'Empereur, je la fis prisonnière. Elle rougit un peu de ma témérité.

Lorsque je pense aux insignes faveurs dont je fus l'objet, à l'intimité qui existait entre l'Empereur et moi, il me semble que je fais un rêve fantastique, mais ceux qui ont connu mes relations avec ce puissant monarque peuvent seuls juger de l'influence extraordinaire que j'avais prise à la cour.

Les jours passaient en fêtes. Au milieu de cet entraînement, j'avais oublié les recommandations du roi Louis-Philippe. Le roi n'avait pas manqué avant mon départ de me faire des confidences sur ce qu'il pouvait attendre de moi. Son avènement au trône avait causé une profonde irritation à la cour de Russie. Mon ami Horace Vernet lui-même, auquel l'Empereur portait un si vif intérêt, n'avait pu user de son influence en faveur de la monarchie de Juillet. Quant à moi je tentais de faire servir pour le bien du pays l'amitié que l'Empereur voulait bien me témoigner.

C'était dans ces jours d'été où le soleil ne disparaît pas de l'horizon, pour ainsi dire, ce qu'on appelle dans le pays les nuits blanches. Une fête magnifique avait été organisée sur le bord de la mer, à Peterhoff qui par un contraste géographique me rappelait assez la beauté de la Méditerranée, avec ses parfums et ses charmes. Me voyant en quelque sorte en extase devant la beauté du spectacle, l'Empereur s'approcha de moi pour recueillir le tribut de mon admiration. Je fis alors acte de courage, la pensée du roi vint m'inspirer,

et au lieu du compliment attendu, j'adressai ces paroles à l'Empereur : « Dois-je vous dire, Sire, que plus vous accumulez de bontés en ma faveur, plus mon cœur se serre au souvenir de ce que j'ai laissé au loin et des devoirs de haute reconnaissance que j'ai à remplir envers le roi Louis-Philippe, sans le consentement duquel je ne serais pas venu ici. »

Un temps d'arrêt suivit ces paroles, qui évidemment causèrent à l'Empereur quelque émotion ; mais cet homme au milieu de toutes les adulations avait gardé l'âme si noble et si généreuse que loin de me répondre par une disgrâce, il me tendit la main et me dit : « On doit s'estimer heureux d'avoir un ami tel que vous » et à partir de ce jour l'amitié de cet empereur devant lequel le monde tremblait me fut acquise d'une manière absolue.

J'eus aussi l'occasion de servir le prince Demidoff. J'avais connu assez particulièrement M. Demidoff et la princesse Mathilde. Tous les deux venaient d'arriver à Pétersbourg. L'Empereur était très irrité contre Demidoff de ce qu'il avait pris un air de parenté en raison de son mariage, il voulait bien re-

cevoir la princesse Mathilde, mais avait déclaré qu'il ne recevrait pas Demidoff. Je reçus un jour une invitation de venir à Pétersbourg dîner à l'hôtel Demidoff. Je n'avais pas hésité à m'y rendre, pensant qu'on avait un service à me demander. En effet, on savait la faveur dont je jouissais près de l'Empereur, et l'on comptait sur moi pour obtenir la présentation complète. J'eus le bonheur de réussir, et l'Empereur en m'accordant l'objet de ma sollicitation, me dit :

— Mon cher Gudin, vous faites de moi tout ce que vous voulez.

Le baron de Barante, avec son esprit supérieur et la noblesse de ses sentiments, au lieu de trouver dans cette situation exceptionnelle un motif de jalousie, n'y voyait qu'un moyen de succès pour sa mission diplomatique.

L'Empereur m'avait engagé à suivre les grandes manœuvres de l'armée, destinées à faire honneur au grand-duc de Hesse dont la sœur venait d'épouser le Grand-Duc héritier. Je me trouvai près de lui au moment où il venait de faire donner l'ordre à un régiment d'artillerie de s'emparer au galop d'une posi-

tion inaccessible ; plusieurs cavaliers furent renversés pèle-mêle, l'Empereur se contenta de détourner la tête et me vit avec une certaine impatience courir au secours des blessés.

Le frère de l'Empereur, grand-duc Michel, que j'appelais le bourru bienfaisant m'avait aussi pris en grande amitié et donnait libre cours avec moi à tous ses bons sentiments, me répétant souvent : « Mon cher Gudin, quand je commande quatre hommes et un caporal, je ne suis plus le même. » Et, en effet, la discipline la plus sévère passait à ses yeux avant tout. Mais en dehors du service, quel aimable compagnon ! Ma tente était à côté de la sienne, et bien des fois, nous allions dans un lieu écarté, déjeuner ensemble, l'Empereur imposant à l'état-major la plus grande frugalité, comme exemple, pendant les manœuvres. Le grand-duc Michel aimait beaucoup les calembours ; un jour nous revenions du camp par une pluie battante : « — Gudin, dit-il, savez-vous comment définir ce que le bon Dieu nous envoie ? — Monseigneur, c'est un temps à ne pas mettre un chien dehors. — Eh bien faisant allusion à mon

art, c'est tout simplement une marine renversée. »

L'Empereur, lui aussi, malgré sa sévérité habituelle, avait un caractère enjoué. Un jour — était-ce par imitation de cette scène touchante de Henri IV surpris par l'ambassadeur de Charles-Quint au moment où un de ses enfants faisait dans l'appartement une promenade équestre sur son dos ? — l'Empereur me proposa d'aller avec lui retrouver sa famille réunie au cottage et s'amusa à jouer le rôle d'un homme ivre, il s'en acquitta tellement bien que ses enfants furent très émus.

Le prince Pierre Wokoresky, grand maître de la cour, avait un caractère excessivement dur et absolu. Il morigénait souvent l'Empereur à propos de ses dépenses avec une violence à laquelle l'Empereur se soumettait comme un enfant gâté. C'est ainsi que je le vis un jour mettre de côté une bouteille de champagne dont la moitié seule avait été consommée, économie assez curieuse, lorsque dans l'appartement qui m'avait été dévolu, figuraient sur ma table, chaque jour, une bouteille de Cliquot, une bouteille de Château-Margot et une bouteille du fameux Sauternes de Lur-

Saluces, le tout représentant certainement une dépense d'une centaine de francs.

Le grand-duc de Hesse était l'objet de toutes les attentions de la cour. Au milieu des fêtes militaires, les petits jeux allaient leur train. Un jour, alors que j'avais le bras en écharpe, à la suite d'un accident de voiture, et que l'Empereur près duquel je me trouvais veillait sur moi avec une touchante préoccupation, la belle princesse Olga, glissant sur le parquet, vint se jeter absolument dans mes bras. Je n'avais pas fait mystère de mon admiration, et je rassurais l'Empereur sur le sort de mon bras, lui disant que j'étais tout prêt à recommencer. Mon admiration pour la princesse Olga me valut un précieux témoignage de la bonté de l'Impératrice. Ayant été invité à déjeuner en tête à tête avec elle, elle me dit gaîment : « Je veux vous faire un cadeau, puisque vous admirez tant Olga, voici les fleurs qu'elle a peintes sur le revers du livre que lui a dédié le poète Mesleff. »

Le grand-duc de Hesse allait partir. L'Empereur me dit : « Maintenant que j'ai fait les honneurs de l'armée au Grand-Duc, je veux

vous faire les honneurs de la flotte. » On devine mon embarras en présence d'un tel témoignage d'amitié accordé à l'artiste par un si puissant souverain.

Le lendemain matin, l'Empereur me fit réveiller et prévenir que la flotte allait être mise tout à coup sous voiles, par un ordre qu'il avait voulu tenir secret. Nous nous rendîmes dans une embarcation qui nous attendait et les signaux ordonnèrent le branle-bas général exécuté, malgré cette surprise, avec une promptitude et une habileté dignes des marins les plus consommés.

La flotte était commandée par l'amiral Heydes, aide de camp de l'Empereur ; nous partîmes pour un assez long voyage sur la Baltique. J'y vis des effets de mirage vraiment extraordinaires. Mes crayons ne furent pas inactifs, on le pense bien. Je fis le croquis des manœuvres navales, et de retour à Peterhoff, mon premier soin fut de les faire monter avec le plus grand luxe, j'eus la satisfaction de pouvoir le surlendemain offrir à l'Empereur un magnifique album rempli des souvenirs de sa flotte.

Lorsque je vis le grand-duc de Hesse, plus



tard dans une visite qu'il voulut bien me faire à Beaujon, il me raconta que l'Empereur tenait tellement à mes dessins qu'il les montrait à peine, dans la crainte qu'ils ne fussent effacés par une trop fréquente exhibition.

Les jours se passaient en fêtes de toutes sortes, et pendant ce temps-là, la frégate la *Danaë* était arrivée dans le port de Cronstadt, mise par le roi à la disposition de la famille de Barante, avec mission de ramener en France le peintre Gudin qui avait à terminer les grands travaux historiques de la marine française.

L'Empereur m'avait fait les offres les plus séduisantes pour me retenir. C'est ainsi qu'il m'avait commandé douze grands tableaux représentant les ports les plus importants de la Russie, au prix de cent mille francs chaque. Malgré toute ma reconnaissance, je sentais que je ne pouvais accepter, car ç'eût été renoncer à ma nationalité et faire preuve d'ingratitude envers le roi.

L'équinoxe allait se faire sentir avec tous les dangers d'une navigation dans la Baltique. Mme de Barante et sa fille étaient fort inquiètes du prolongement de mon séjour, et

M. de Barante n'avait pu s'empêcher d'être l'écho de leurs plaintes. L'Empereur faisait cependant la sourde oreille, mais sentant qu'il ne pouvait plus se refuser à notre départ, il imagina un moyen terme pour le retarder encore. Après les manœuvres de l'armée, il y avait toujours la grande revue d'honneur ; l'Empereur voulut m'y faire assister. Il fut donc convenu que M. de Barante et sa famille attendraient quelques jours. A cette revue, l'Empereur me fit ses adieux. Nous descendîmes de cheval devant le front de l'armée, et j'entends encore les accents de cette voix mâle et puissante : « Gudin, est-ce qu'on ne s'embrasse pas ? N'oubliez pas que vous m'avez promis de revenir. » L'effusion avec laquelle il me serra dans ses bras me fit une impression si vive que je ne pus répondre. Inutile de dire que l'Empereur me combla des présents les plus précieux : vases en malachite, tapis les plus rares, boîtes enrichies de diamants, encombraient le pont de la frégate, jusqu'à un magnifique pur sang.

Le grand-duc Michel me fit lui aussi ses adieux les plus touchants dans sa résidence de famille. Hélas ! je ne devais plus le revoir.

Quand je revins en Russie pour l'ouverture du chemin de fer de Moscou, je ne retrouvai plus ce prince si excellent, ni cette ravissante princesse Olga, destinée à mourir si jeune !

LA FUITE
DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON
ET LE ROI LOUIS-PHILIPPE

Lorsque après avoir rendu les derniers devoirs à Claremont au roi qui avait eu tant de bontés pour moi, j'allai avec les lords de l'amirauté anglaise rejoindre Napoléon à Cherbourg, le prince daignait, applaudissant à cet acte de reconnaissance, me dire sur le pont du vaisseau amiral : « Vous aviez bien « le droit de donner ce témoignage à la mé- « moire du roi après ce que vous aviez fait « pour moi... »

J'étais en 1846 à Londres, au milieu de la saison la plus gaie, jouissant des relations de famille de Mme Gudin et de celles que j'y avais personnellement, lorsque je reçus un mot confidentiel du comte d'Orsay que je voyais fréquemment à Gore-House ; il me demandait avec instance de venir en secret à

cette demeure *à minuit.* Je pensai pouvoir être utile à un ami qui était souvent dans des difficultés, et je ne manquai pas de me rendre à ce rendez-vous mystérieux. Tout était sombre et fermé, et il fallut me faire reconnaître pour avoir l'entrée de la maison où je devais avoir une si grande surprise ; le comte d'Orsay vint au-devant de moi jusqu'à la porte du salon où se trouvait lady Blessington, assise seule près d'une table. D'Orsay paraissait très mystérieux : « Me voici, dis-je; que dois-je faire pour vous être agréable ? »

D'Orsay mit un doigt sur sa bouche et me dit gravement : « Attendez, je ne puis rien vous dire encore. — C'est donc un roman ? » lui dis-je, et je m'assis gaîment près de lady Blessington, attendant les événements. D'Orsay et lady Blessington, paraissaient très agités, et regardaient de temps en temps du côté opposé à la porte par laquelle j'étais entré, lorsque tout à coup une porte secrète s'ouvrit. D'Orsay se leva en me prenant la main ; nous avançâmes vers cette apparition, et d'Orsay, mettant ma main dans celle de la personne qui me souriait, me demanda si je la reconnaissais.

Avais-je vu les portraits qui pouvaient me la faire reconnaître, était-ce un instinct ? J'étais à cent lieues de supposer que le Prince, que je croyais à Ham, pût être devant moi, et c'était lui ! Dire l'émotion que je ressentis serait impossible : j'avais eu beaucoup de rapports avec une excellente famille dans laquelle le culte de l'Empereur Napoléon était une vraie religion ; j'avais dû aller dix fois à Arenberg où ma réputation comme artiste s'était fait jour auprès d'une princesse qui, malgré sa grandeur déchue, occupait le monde des lettres et des arts, même au loin, par ses talents et le charme de sa personne.

J'avais donc reconnu le Prince sans jamais l'avoir vu !

Nous étions tous émus et réunis autour de cette table avec lady Blessington. Le Prince commença le récit de son évasion de Ham.

Ces détails, racontés pour la première fois sans doute, sauf quelques aperçus sommaires dits au comte d'Orsay, nous rendaient haletants. Pour moi, j'étais attendri au delà de toute expression : ce Prince, auquel j'avais si souvent pensé dans sa prison, dont j'avais si souvent parlé avec le roi, avec Mme Adé-

laïde, que l'on accusait de bonapartisme, ce Prince était là, libre, après une longue captivité. Je voyais le neveu du Grand Empereur, de cet homme dont le récit des fastes surnaturels avait bercé mon enfance: c'était comme un rêve fantastique, et je me sentais pris d'une sympathie telle, que je me serais sacrifié pour lui ; j'avais tout oublié, mes relations avec le roi, mes devoirs de reconnaissance envers lui, les rapports de Mme Gudin sa filleule et de Lord et Lady James, ses meilleurs amis : je ne voyais que le Prince ayant tant souffert de sa longue captivité, partageant avec lui et ses amis le bonheur de son évasion.

Il était trois heures du matin. Ce fut alors que d'Orsay, me voyant complètement captivé, me dit d'un air solennel : « Vous êtes comme nous, mon cher Gudin, sous l'impression du bonheur de voir le Prince libre; mais il ne l'est pas, il est entouré des plus grands dangers, et vous pouvez le sauver. Vous dînez demain chez Saint-Aulaire : il faut que vous sachiez si le roi demande ou non l'extradition, afin que le Prince ait le temps de fuir ! » Il se fit un moment de silence terrible.

Ce fut alors que je compris seulement ma position : moi, l'ami du roi, qui avais pour ainsi dire été élevé dans sa famille!...

« Monseigneur, dis-je après lui avoir pris la main, vous êtes malheureux : n'importe ce qui arrive, je commence par vous dire que je suis tout à vous, et que je ferai tout pour vous sauver. Maintenant je ne vous cache pas que je sais apprécier la difficulté de ma position à cause de ma reconnaissance envers le roi et sa famille. » Le Prince m'interrompit alors vivement, et me dit que s'il avait fait tout pour détrôner le roi, il ne me demandait, par l'entremise de d'Orsay, de lui rendre service que parce qu'il était déterminé à ne plus rien tenter contre lui, qu'il s'abandonnerait à sa destinée. Je me sentis soudainement soulagé : j'avais promis avant cette promesse, je pus donc plus encore donner au Prince l'assurance que je lui étais tout dévoué, et que le lendemain au dîner je saurais de M. de Saint-Aulaire le danger qu'il pourrait courir, et que j'aurais soin de le prévenir. Nous convînmes que je me rendrais auprès de lui aussitôt que je pourrais m'échapper, emportant avec moi les renseigne-

ments dont dépendait la sécurité du fugitif.

Le Prince, que je croyais caché à Gore-House, était descendu en ville, il partait donc en même temps que moi; je lui offris de le conduire avec ma voiture, ce qu'il accepta. La conversation fut, on peut le croire, bien animée pendant le trajet. Arrivé à la porte de l'hôtel dont il avait donné l'adresse à mon cocher, quelle fut mon émotion lorsque je reconnus l'hôtel même, dans Terny-Street, où j'étais descendu avec le roi et ses fils en 1839, lorsqu'il m'avait emmené à Londres me présentant alors à la famille de Mme Gudin, à Twicknam, où il avait reçu l'hospitalité après la première révolution ! L'impression que cette coïncidence me fit, fut remarquée par le Prince : je me faisais presque l'effet d'un traître, moi qui n'étais animé que par un sentiment de générosité que l'on peut apprécier. Nous étions éclairés par le réverbère de l'hôtel, tout était morne dans la rue, il était quatre heures du matin. Le Prince me prit la main après que je lui eus expliqué cette circonstance, et il me rassura encore en me disant : « Si j'avais eu l'intention de faire quelque chose contre le roi maintenant, ce n'est

pas à un homme plein de loyauté comme vous que je me serais adressé. » Je m'excusai auprès de lui de mon émotion, l'assurant que sa première parole à ce sujet me suffisait, et nous nous séparâmes.

Le lendemain, ou pour mieux dire le même jour, j'allai dîner à Manchester-House chez l'ambassadeur de France, très agité de ma mission et faisant dans ma pensée mille discours pour arriver à ma confidence. Il y avait un grand dîner : l'ambassadeur m'avait fait placer à sa droite; près de Mme de Saint-Aulaire étaient lord Lansdowne et un autre ministre. Ce dernier m'a souvent rappelé qu'il n'avait jamais vu l'Empereur qu'à mon hôtel où le Prince était venu quelques jours plus tard voir mes tableaux, se rencontrant avec lui. Le marquis de Saint-Aulaire m'avait déjà fait observer que contrairement à mon habitude, j'étais très silencieux. « Oui, lui dis-je, j'ai une mission très délicate à remplir que je vous communiquerai après dîner. »

Pendant le dîner on lui remit une lettre dont je reconnus parfaitement l'écriture, elle était du roi lui-même. Combien j'aurais voulu en connaître le contenu ! Je me disais

en moi-même : voici le sort du Prince, sans doute, qui se décide! On ne parlait à table que de l'évasion du Prince, qui était connue; moi seul savais, des personnes présentes, où il était. Les uns le disaient parti pour l'Amérique ; les autres assuraient qu'il était en Angleterre. Chacun avait sa version.

J'étais dans une grande anxiété. On se lève enfin de table; et M. de Saint-Aulaire, bien que m'ayant plaisanté sur ce secret important que j'avais à lui communiquer, me voyant si sérieux, m'emmena près de la croisée et me dit: « Eh bien, quelle est donc cette confidence? » J'avais oublié tout ce qui était autour de nous, et de tous mes projets de discours je ne trouvais que cette phrase : « Le prince Napoléon est à Londres; j'ai passé la nuit avec lui, et je me suis chargé de vous demander, en faisant un appel à votre loyauté, si le roi demandait son extradition afin qu'il ait le temps de fuir. »

Je vois encore l'air fin et malicieux de M. de Saint-Aulaire me disant pour m'intriguer : « Comment, vous, l'ami du roi, vous vous êtes chargé de cette mission ? » Il ajouta en me rassurant : « Je vous reconnais

bien là », et me dit ces paroles que je n'oublierai jamais : « Allez, dites au Prince que ce n'est pas l'ambassadeur qui parle, mais l'ami de sa mère, celui qui avait été chargé par l'empereur Napoléon d'être son tuteur. Dites que le roi, dont j'ai reçu une lettre pendant le dîner, m'a recommandé de le laisser parfaitement tranquille ; mais ajoutez-y que si l'ambassadeur avait eu l'ordre de sévir contre lui, l'ambassadeur aurait donné sa démission. »

Que pensaient les convives voyant cette animation de notre entretien ? Je pris vite congé de M. de Saint-Aulaire, je me rendis à Terny-Street où le Prince m'attendait et où il me serrait dans ses bras quelques minutes après.

A la suite de ces circonstances il ne tarda pas à s'établir entre le Prince et moi une liaison que l'on peut comprendre. J'étais, avec Mme Gudin et ses parents, arrivé depuis peu d'Ecosse, descendu à York-Hotel Albermale-Street. Le Prince ne tarda pas à me prier de le présenter à eux. J'ai déjà dit que lord et lady James Hay étaient les meilleurs amis du roi. La grand'mère de

Mme Gudin, Mme Forbes, avait été une des femmes les plus remarquables de son époque : elle habitait un château à Twicknam sur la Tamise, que plus tard elle avait vendu à Lord Grantley ; après la révolution de 93 elle y avait donné l'hospitalité aux princes d'Orléans alors fugitifs, se sauvant de la Terreur.

On comprend que toutes ces relations avaient laissé dans l'esprit du roi un de ces attachements bien rares, chez les princes surtout.

J'avais naturellement fait part et à Mme Gudin et à ses parents de mon événement de Gore-House. Ils avaient comme moi apprécié la délicatesse de ma situation, et comme moi aussi ils avaient compris, malgré nos relations avec la famille royale, que je n'avais pu hésiter à tendre la main comme à ouvrir mon cœur au fugitif qui m'avait honoré, au moment du danger, de toute sa confiance.

Je devais retourner à Paris pour y reprendre mes travaux de Versailles que mon voyage seul de Russie avait interrompus assez longuement.

A peine arrivé de Londres à Paris je me rendis donc à mon atelier du Louvre ; le roi y venait souvent pour y suivre mes travaux plus à l'aise, comme pour y voir plus souvent celui qu'il avait distingué et avec lequel il prenait plaisir de causer, quelquefois très longuement, même de questions politiques, souvent des plus graves. J'étais donc devant un de mes tableaux, lorsque selon l'habitude on vint m'annoncer la visite du roi : le roi accompagné comme toujours par un assez nombreux état-major, de souriant et affectueux qu'il avait l'habitude d'être, avait pris un air glacé et sévère.

Comment les princes peuvent-ils tout savoir, comment quelquefois savent-ils même au delà de la vérité ? Cette fois c'était la vérité tout entière ! Le roi m'adressait les plus vifs reproches : « Comment, me dit-il, vous que « j'ai traité comme un de mes enfants, à l'at- « tachement duquel je pensais pouvoir croire, « vous êtes-vous allié à Londres avec mon « ennemi, et non seulement vous vous êtes « allié à lui, mais vous avez entraîné dans « cette trahison vos parents, mes meilleurs « amis. » Le ton avec lequel le roi m'adres-

sait ces reproches exprimait la douleur, si bien que je l'aurais ressentie moi-même si le roi ne m'avait pas blessé dans mes sentiments d'indépendance. Je me voyais accusé injustement comme si j'avais fait une bassesse; et d'humble que je pouvais paraître lorsque je comprenais la peine que le roi avait éprouvée en apprenant que ceux qu'il aimait avaient eu des relations qui pouvaient lui être pénibles, je me sentis animé d'une juste fierté et répondais au roi que « je ne permettrais à personne, même au roi, de m'humilier lorsque je le méritais si peu. A partir de ce moment, Sire, je renonce aux travaux de Versailles et j'abandonne mon atelier ».

Cette scène était très émouvante comme on peut le penser : le pauvre général Athalin, qui avait pour moi une affection de père, avait l'air navré. Tous ceux qui entouraient le roi, à l'exception d'un ou deux personnages auxquels je n'avais pas eu le secret de plaire, entre autres M. le Directeur général des musées, étaient consternés. Le roi partit.

J'étais en train de faire mon paquet ; un de mes élèves, figure piteuse, m'aidant à prépa-

rer les objets auxquels je tenais le plus, un autre étant allé chercher ma voiture, lorsque le valet de chambre intime de S. A. R. Mme Adélaïde vint tout essoufflé me dire que Son Altesse me faisait demander de venir immédiatement. Mme Adélaïde avait toujours été comme une seconde mère pour moi et j'avais pour elle un de ces sentiments que le meilleur des fils peut avoir, n'oubliant jamais sa haute position de princesse royale. Je me sentais néanmoins une de ces affections si réelles, que sans ôter le respect elle bannissait toute gène pour ne laisser que la plus grande confiance. J'éprouvais un grand serrement de cœur dans la prévision de ce qui allait arriver, car je sentais bien que quittant mon atelier du Louvre, abandonnant mon œuvre de Versailles, brouillé avec le roi, je devais faire des adieux à une princesse que j'aimais sincèrement et qui m'avait donné si souvent des preuves de son affection.

Je me rendis donc immédiatement auprès de Son Altesse Royale : elle était seule, ou du moins je la croyais ainsi, dans cet appartement où j'avais été si souvent. Elle était assise dans le grand fauteuil qu'elle affection-

nait, auprès de la fenêtre donnant sur le jardin, devant elle était sa table favorite sur laquelle se trouvaient réunis tous ses souvenirs, portraits en miniature de famille et autres ; les murs étaient tapissés des tableaux que j'avais l'habitude de lui offrir à chaque Jour de l'An comme à chaque jour de fête.

C'était dans ce cabinet, alors si paisible, que je me présentai l'âme agitée devant cette princesse qui se doutait si peu que, peu de temps après sa mort, la révolution déjà menaçante viendrait transformer ce sanctuaire en scène de pillage et de destruction.

Contrairement au regard du roi, lorsqu'il m'avait abordé dans mon atelier du Louvre, le sien, quoique d'une expression sérieuse, ne pouvait se défendre de quelque chose d'affectueux qui déjà avait désarmé mon irritation.
« Comment, dit-elle, mon pauvre Gudin,
« avez-vous pu faire une chose pareille !
« Vous savez que le prince Napoléon a voulu
« détrôner le roi, et c'est vous auquel nous
« avons donné tant de preuves d'affection,
« que nous regardons comme un fils, qui
« êtes venu le recueillir à son arrivée à Lon-
« dres après qu'il avait trompé la vigilance

« de ses gardiens ! Sûrement le roi ne ferait
« rien pour qu'il retourne dans cette prison
« où il avait assez souffert, et le roi pas plus
« que moi n'en voudrions à n'importe qui,
« étranger à nous, lui tendrait la main où il
« s'est réfugié ; mais de votre part cette ac-
« tion nous est très pénible, et si le roi,
« comme il me l'a avoué, vous a dit à ce
« sujet des choses blessantes, descendez dans
« votre cœur et dites-vous à vous-même si
« le roi n'était pas dans son droit. »

Là-dessus elle fit une pause comme si elle eût voulu que je trouvasse quelque excuse, désirant, sans pouvoir l'espérer, me trouver innocent. Je n'avais plus l'irritation que j'avais ressentie lors de l'attaque violente du roi. J'avais en moi un sentiment de dignité et de satisfaction de moi-même ; j'avais réfléchi, pendant le trajet de mon atelier à l'appartement de la princesse ; je m'étais grandi de toute la bonne action que je savais avoir faite, et au lieu d'un pardon que l'on espérait me voir demander, je sentais que je pouvais l'accorder, moi, à celui qui m'avait si mal jugé et qui avait, je le sentais vivement, tous les torts de son côté.

Ce fut donc avec la plus grande dignité que je répondis à ma bien-aimée protectrice, qui finit par me demander les plus grands détails sur mon entrevue non préméditée avec le Prince, que j'avais vu malheureux, se confiant à moi, après un emprisonnement si long, lorsque ce prince me demandant mon appui avait eu la délicatesse de me donner sa parole, qu'il a tenue du reste, puisque, depuis, les événements seuls de la révolution l'ont amené au pouvoir. Le cœur de la Princesse, qui, comme je l'ai dit, avait été souvent accusée de bonapartisme, s'ouvrait au tableau que, sans intention de plaider ma cause ni celle du Prince, j'avais fait de la situation. Elle me demanda une foule de détails qui l'intéressaient et auxquels je répondis avec empressement.

Comme je venais de répondre aux derniers renseignements que la Princesse désirait compléter, quelle fut ma stupéfaction lorsque le roi, qui avait tout entendu du cabinet voisin, entra en me tendant la main ! « Mais pourquoi, mon cher Gudin, me dit-il affectueusement, ne m'avez-vous pas dit tout cela ? — Mais, Sire, répondis-je, m'en avez-vous donné le temps avant de m'accuser !

Le roi, dans sa bonté, semblait, lui, maintenant, vouloir se faire pardonner et me serrant la main, il me dit ces paroles que je crois entendre encore : « Oublions tout cela, j'aurais fait comme vous... »

J'étais, je l'avoue, soulagé d'un grand poids.

LE ROI LOUIS-PHILIPPE REÇOIT JEROME-NAPOLEON

Le roi Louis-Philippe avait envoyé son fils à Sainte-Hélène pour prendre possession des restes de Napoléon. Le prince de Joinville avait rempli sa mission avec tant de zèle et d'enthousiasme qu'il avait fait sur la *Belle Poule* un branle-bas de combat, le jour où, sur de faux renseignements d'une déclaration de guerre avec l'Angleterre, on avait cru que des frégates anglaises poursuivaient son navire.

Lorsque la dépouille mortelle du Grand Empereur avait fait son entrée triomphale à Paris, on ne pouvait guère refuser l'entrée de la France au roi Jérôme et à son fils. La princesse Mathilde, sa fille, jouissait elle-même du droit de cité dans la capitale. Louis-Philippe donna l'ordre au général de Rumigny d'aller à Bruxelles annoncer au roi Jérôme

*

qu'il avait dès à présent la liberté de revoir la France.

Le roi Jérôme venait donc d'arriver à Paris. Je reçus, à ce moment, une invitation à dîner chez la princesse Mathilde qui habitait déjà, rue de Courcelles un hôtel charmant quoique plus modeste que celui qu'elle occupe aujourd'hui. Je trouvai chez elle, à ma grande émotion, le vieux roi Jérôme son père, et d'autres personnages, MM. Thiers, Cousin, de Rémusat, le prince Napoléon, le comte de Nièwerkerque, etc.

Le roi Jérôme, et sa fille la princesse Mathilde, ainsi que le prince Napoléon, savaient parfaitement ce qui s'était passé à Londres au moment de l'arrivée du prince fugitif et n'ignoraient pas davantage l'amitié que le roi Louis-Philippe avait pour moi.

— Mon père, me dit la Princesse, qui vient d'obtenir sa rentrée en France, désire extrêmement voir le roi. Il craint que les ministres qui ont succédé au ministère Thiers ne mettent toute sorte d'obstacles à cette entrevue à laquelle il attache une très haute importance. S'ils ne peuvent l'empêcher absolument, il y a à craindre qu'ils ne la retardent

d'une manière très fâcheuse pour ses intérêts. Je sais que le roi est plein de bontés pour vous, qu'il connaît vos relations avec Louis à Londres, qu'il vous les a pardonnées et qu'il trouvera tout naturel que vous lui parliez de mon père, de son désir d'avoir un entretien très prochain.

Le vieux roi Jérôme ajouta à ces paroles de la Princesse les expressions les plus bienveillantes, en me témoignant toute la reconnaissance qu'il aurait pour moi de la démarche que je pourrais faire.

Je n'hésitai pas à promettre mon concours le plus dévoué, ne promettant naturellement pas le succès, bien que je fusse obligé d'avouer que le roi, confiant dans ma discrétion, ne m'avait jamais refusé un moment d'entretien, lorsque j'avais quelque chose de pressant à lui dire. Le roi était sorti même une fois de la salle où il était en conseil pour une circonstance très urgente que j'avais à lui communiquer.

Le lendemain, de bonne heure, j'étais sur la route de Saint-Cloud. Le roi eut la bonté de me recevoir de suite. Il prit un vif intérêt au récit de mon dîner de la veille, et lorsque

je terminai en lui faisant, de la part du roi Jérôme, la demande d'une entrevue prochaine, le roi me dit :

— Eh bien, mon cher Gudin, allez chercher le Prince, et amenez-le-moi.

J'avoue ne pas avoir espéré un succès si complet dans mon ambassade. Je sortis enchanté ; j'avais dit au roi Jérôme que je viendrais lui donner une réponse. Il m'attendait donc, mais il ne croyait pas à un si prompt résultat.

Le vieux roi était descendu aux Champs Elysées dans une maison meublée de modeste apparence, démolie peu d'années après, pour faire place au jardin d'hiver, et plus tard à la rue Marignan. Le roi fut bientôt prêt, et avec les mêmes chevaux auxquels mon cocher avait fait part un peu brutalement de mon empressement, nous retournâmes au Palais où le roi Louis-Philippe attendait avec curiosité, intérêt et même impatience.

On nous introduisit de suite dans la grande galerie, le roi nous tendit la main. Cette entrevue était vraiment piquante : Le roi des Français, on ne peut plus gracieux et satisfait, et le vieux roi détrôné, dont la ressem-

blance avec son frère était très grande, dans le palais de Saint-Cloud !

Ces deux rois n'étaient-ils pas à eux seuls un tableau d'histoire bien frappant, émouvant de philosophie et parlant à l'imagination !

Après les premières paroles de courtoisie échangées, je crus, par discrétion, devoir me retirer, et sous prétexte d'aller voir un effet de ciel d'orage qui s'amoncelait au-dessus des grands arbres du parc, je fus au bout de la galerie, me camper près d'une croisée. Je voyais du coin de l'œil que la conversation était des plus animées, et lorsque je compris qu'elle se ralentissait, je retournai près de Sa Majesté et du Prince qui, tous les deux, me remercièrent de les avoir réunis, et qui paraissaient enchantés l'un de l'autre.

Leurs Majestés en prenant congé se dirent à revoir ; et dans la voiture, en recommandant à mon cocher de revenir doucement à cause du plaisir que j'avais de prolonger le voyage, le roi Jérôme me raconta tous les détails de cette partie de la conversation royale que ma discrétion m'avait empêché d'entendre. Ce qui avait particulièrement enthousiasmé le Prince, c'est l'affectation char-

mante avec laquelle, pendant cette entrevue, le roi Louis-Philippe faisait jouer dans ses doigts une tabatière sur laquelle était le portrait du Grand Napoléon. Le roi lui avait promis de le nommer pair de France avec une rente de trois cent mille francs par an, réversible sur son fils.

Je laissai le roi Jérôme à sa maisonnette des Champs Elysées. On voyait, de sa porte, le palais des Tuileries, dans le fond de la perspective. Le vieux roi qui avait quitté le palais en 1815, devait y rentrer en 1851 et y mourir tandis que le bon roi Louis-Philippe qui allait quitter le palais en 1848, devait mourir en Angleterre !

L'ANNIVERSAIRE DE WATERLOO
LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON
A LONDRES

A dater du jour où j'avais tendu la main au prince fugitif et exilé, j'étais ouvertement l'ami du Prince Napoléon : je ne tardai pas à retourner à Londres et Mme Gudin et moi, entretînmes avec le prince fugitif une intimité réelle à laquelle notre cœur nous entraînait : quelquefois, en rentrant de la promenade, nous le trouvions chez nous, tenant notre enfant sur ses genoux et nous attendant pour nous demander à dîner. Il se trouvait, disait-il, si heureux d'être avec des Français !

Un jour que le Prince avait dîné chez nous en compagnie du duc de Wellington, le cousin-germain de Mme Gudin, le Prince dont la conversation était si intéressante, nous ayant parlé des souvenirs historiques que son

oncle le Grand Napoléon lui avait laissés par testament, nous offrit après dîner d'aller lui-même chercher ces trésors. On peut comprendre l'immense intérêt qui s'y rattachait, et il y avait une situation bien piquante dans la présence du duc de Wellington dont le père avait joué un si grand rôle dans les dernières pages de l'histoire du Grand Empereur. Le Prince nous fit les honneurs de toutes ces reliques. Après avoir passé en revue tous ces souvenirs auxquels se rattachaient des circonstances particulières que le Prince nous expliquait à chaque objet, saisissant un petit écrin dans lequel se trouvait renfermé un de ces précieux souvenirs, le Prince l'offrit à Mme Gudin tout émue : c'était l'éventail que l'Impératrice Joséphine avait porté au couronnement et qui était catalogué dans cet inventaire impérial. Pour ajouter plus de prix à ce présent si précieux et si inattendu, le Prince demanda une plume et écrivit la lettre suivante :

« Cet éventail, qui a appartenu à l'Impéra-
« trice Joséphine et qui m'a été légué en héri-
« tage par l'Empereur et que je prie Madame

« Gudin d'accepter, ne pouvait être offert à une
« personne plus digne par sa distinction et ses
« nobles qualités de cœur et d'esprit, etc., etc. »

A peu de temps de là eut lieu l'anniversaire de la bataille de Waterloo ; il y avait alors à Apsley-House, pour ce jour, un grand dîner solennel où le vieux duc de Wellington réunissait les sommités politiques de l'Angleterre, ainsi que tous les officiers généraux qui, ayant assisté à cette bataille, restaient encore. Inutile de dire que chaque Français éprouvait ce jour-là, dans cette atmosphère britannique, une crispation nerveuse que les hommes de mon époque peuvent surtout encore comprendre. La France avait dans ce revers immérité, puisque la fortune avait été si près de favoriser le héros et son armée, perdu, sinon son honneur, mais une partie de sa fortune et de son prestige. Il faut rendre justice au fils du vieux duc ; il déposa dans mon sein une confidence que je n'oublierai jamais, faisant un acte de grande générosité politique et humanitaire, en me déclarant, le jour de la mort de son père, qu'à l'avenir ce banquet du 18 juin, cesserait d'avoir lieu. Voulant ainsi, dans sa sphère,

donner un gage de paix et d'entente cordiale à la France, gage auquel les mânes de son père doivent applaudir, le feu duc, tout en comprenant ce qu'il pouvait y avoir de blessant pour une nation amie, s'était cru obligé de maintenir cet anniversaire et de réunir les vieux débris qui ne lui eussent pas pardonné une interruption.

Appréciant par les miens propres les sentiments que devait avoir le Prince, je lui proposai de nous éloigner de Londres avec quelques amis que je lui demandai aussi la permission d'inviter. Le comte d'Orsay était naturellement en tête par son patriotisme et par ses relations d'amitié avec le Prince que j'avais connu par lui. Avec la permission du Prince j'invitai également le colonel Selves qui se trouvait à Londres, et qui avait dîné chez nous à Beaujon.

Le colonel Selves avait été un des officiers de l'Empire les plus dévoués à Napoléon Ier; il avait joué un certain rôle dans ce carnage de Waterloo. Plus tard il avait pris du service en Egypte, sous le nom de Soliman-Pacha; il avait organisé l'armée égyptienne et commandé plusieurs batailles qui avaient

affranchi en grande partie l'Egypte de la Turquie.

On ne tarda pas à savoir que j'avais invité le Prince à Hampton-Court où je lui donnais, disait-on, une fête... Je ne tardai pas à être harcelé par les femmes les plus à la mode, ainsi que leurs maris, pour être invités. « Mais, disais-je, c'est loin d'être une fête que je donne au Prince; c'est un jour de deuil que je lui ai offert de passer en famille ! »

Il se trouva que cette année l'anniversaire de la terrible bataille avait lieu un dimanche. Mon beau-père, lord James Hay, qui avait été aide de camp du vieux duc à cette bataille, m'apprit que le banquet commémoratif était remis, à cause du dimanche, à un autre jour.

Le Prince, dans sa bonté, lui dit : « Je ne « vois pas, après tout, cher lord James, pour-« quoi vous ne seriez pas des nôtres. On « s'est combattu loyalement de part et d'au-« tre : le sort nous a été fatal; vos sentiments, « comme vos relations avec notre pays, vous « permettent bien d'être au milieu de nous, « ce jour où ne doivent être exclus que ceux « qui sont restés nos ennemis. »

Avec ce précédent qui fut bientôt connu,

on ne put restreindre la liste, et le Prince, cédant à des instances que je fus obligé de lui transmettre, me permit d'inviter lord et lady Pollington en outre, ainsi que le baron Huyel, ministre du Wurtemberg à Londres, et son cousin Huyel, le savant, depuis diplomate, que j'avais connu dans l'intimité du prince de Metternich. Le fait est que cette réunion, qui devait être si restreinte, se trouva composée d'une vingtaine de personnes. Je voulais profiter de cette occasion pour montrer au Prince Richemond et Hampton-Court. Il avait été convenu que le Prince viendrait nous prendre de bonne heure à notre hôtel d'Abernaden-Street, ou pour mieux dire, je crois me rappeler que nous devions le prendre chez lui. J'avais invité le Prince à déjeuner à Richemond, notre grande réunion ne devant avoir lieu qu'au dîner et après notre retour de Hampton-Court.

Nous partîmes, par un temps magnifique, dans la calèche ouverte de ma belle-mère menée en Daumont. Lady James, Mme Gudin étaient dans la voiture et j'étais sur le siège avec le général mon beau-père. Le Prince n'eut de cesse que lord James n'entrât dans

la voiture, voulant absolument se mettre sur le siège à côté de moi. Plus nous sentions la position pénible du Prince comme exilé, plus ma famille et moi redoublions de marques de respect pour son titre de prince impérial. Ce ne fut donc qu'à force d'insistance que nous fûmes obligés d'obéir.

Le Prince était d'habitude assez silencieux ; et s'il s'était déjà départi avec moi très souvent de son principe ou de son naturel, ce jour-là, il fut plus expansif que jamais. Que de choses intéressantes me reviennent au souvenir maintenant ! Aujourd'hui, après le voyage de Salzbourg, des conclusions que j'avais tirées de certaines circonstances se trouvent complètement démenties. Dans le moment où nous étions alors, le Prince avait, je me rappelle, son père mourant à Florence ; il avait en vain demandé à l'Autriche la permission d'aller lui fermer les yeux. Sur le refus absolu qui lui en avait été fait, le Prince avait une violente irritation contre l'Autriche, souvenir qui, malgré moi, me revint à la mémoire lors de la campagne d'Italie.

Le Prince connaissait les relations toutes particulières que j'avais eues avec l'empe-

reur Nicolas lors de mon séjour en Russie; il me questionnait avec la plus grande curiosité sur les souvenirs que j'avais de ce pays et principalement sur ce qui se rattachait à son parent si proche, le prince de Leuchtenberg.

Plus tard le Prince m'avait donné une lettre autographe pour l'empereur de Russie auquel il avait en vain cherché à faire parvenir une missive. Cette lettre, document historique d'un si grand intérêt et que le Prince m'avait remise ouverte, me fut redemandée à Paris, quelque temps après, par Mme la princesse Mathilde à laquelle je la remis, n'ayant sérieusement pas encore trouvé une occasion sûre de la faire parvenir. Que de destinées cette lettre contenait !...

Mais nous arrivions à Richemond; d'Orsay nous y avait précédés, et le déjeuner était prêt sur l'herbe. Que de fois j'ai passé au pied de ces grands arbres depuis, sur ce gazon même, en allant visiter lord John Russell, où plus tard des conversations politiques roulèrent sur les actes du gouvernement de celui qui, ce jour non loin de là, était si simplement assis au milieu de nous !

Notre festin champêtre terminé, nous re-

montâmes en voiture, et nous fûmes visiter Hampton-Court. Nulle description de ce palais n'existe, ni le récit des souvenirs historiques qui s'y rattachent. Nous admirâmes les trésors d'art qu'il renferme, les cartons de Raphaël surtout, et cette série de portraits de femmes élégantes de l'époque où le fastueux Henry VIII créait l'ordre de la Jarretière pour faire respecter sa maîtresse, et se séparait du pape qui n'avait pas voulu ratifier ses désordres et son divorce.

Il y a à Hampton-Court une galerie tout entière des combats maritimes de l'époque, peinte par Van de Velde. Le Prince savait que j'avais fait pour Versailles l'histoire de la marine française composée de tableaux : il profita de cette analogie pour me faire les plus grands compliments.

Il était tard : nous avions une longue route à faire encore pour retourner à Richemond au Star-and-Garter où j'avais commandé le dîner ; les chevaux de poste nous firent franchir la route rapidement, et nous ne tardâmes pas à trouver réunis les convives.

Ce jour de deuil, il faut le dire, avait terriblement l'air d'un jour de fête : notre réu-

nion excitait la plus grande curiosité, et bien des regards furtifs de gens qui n'étaient pas invités ont pu, malgré la police exercée par le maître de l'hôtel, satisfaire les indiscrétions. A ma droite était lady James, et près d'elle Son Altesse Impériale. D'Orsay m'avait aidé à faire les honneurs : il avait près de lui Mme Gudin et Pollington ; ma belle-mère était à ma gauche ; lord James et le baron Hugel à la suite du Prince ; le colonel Selves non loin de d'Orsay.

Ici j'ai la chose la plus intéressante possible à raconter ; car tout en ayant apprécié les qualités du Prince, je n'avais jamais compris jusqu'à ce jour toute la portée de son esprit. Le dîner était fini, et tout s'était passé avec la plus grande cordialité. On allait se séparer, lorsque par une subite inspiration, je me levai et demandai un instant de silence. Je ne puis me rappeler les paroles que la situation m'inspira dans le moment ; mais faisant un rapprochement de ces éléments divers : le jour anniversaire de la bataille de Waterloo ; la présence du prince Napoléon, l'héritier de l'Empereur qui avait, on peut dire, perdu son trône, ce jour néfaste ; la présence

du général lord James Hay, qui alors était dans les rangs ennemis ; celle du colonel Selves, aujourd'hui encore Soliman-Pacha ayant porté en Egypte notre art militaire après ces terribles revers ; le baron Hugel assistant à cette réunion et représentant, comme ministre de Wurtemberg, le souvenir des alliances royales de ce pays avec la dynastie impériale napoléonienne ; le Prince exilé fugitif, recevant l'hospitalité sur le sol britannique, comme si l'Angleterre avait eu dans sa destinée de se faire ainsi pardonner Sainte-Hélène et Waterloo... Enfin tous ces souvenirs de géants qui se pressaient à ma pensée, et que sans doute j'exprimai d'une manière assez touchante puisque tout l'auditoire était ému aux larmes...

Sûrement le Prince n'était guère préparé à faire un discours ; car si on m'eût dit que j'aurais pris la parole, je ne l'eusse jamais cru : quelle fut mon émotion et celle de tous, lorsque le Prince se levant pour répondre au toast que j'avais porté à lui et au souvenir du Grand Empereur, nous fit entendre des paroles d'une belle éloquence et des accents du cœur le plus élevé ! Jamais ceux qui assistè-

rent à cette réunion ne pourront oublier cette admirable improvisation.

Le Prince, témoin de mon bonheur domestique, m'avait plus d'une fois exprimé le sentiment de tristesse que sa vie isolée lui causait; il avait le besoin instinctif de ce lien de famille dont il me voyait jouir, et un jour il me fit la confidence d'une passion qu'il avait dans la tête plutôt que dans le cœur, car je crois qu'il n'avait jamais vu celle à laquelle il rêvait. Je devais partir prochainement pour Paris avec mon beau-père ; le Prince savait que nous avions des relations assez intimes avec la famille Czartorisky ; il me chargea donc de demander la main de la comtesse Potowska. Cette circonstance est assez connue pour que je puisse sans indiscrétion la relater, car la noble famille polonaise n'avait aucun devoir de la cacher.

Je me rendis avec mon beau-père, aussitôt arrivé, à l'hôtel Lambert, persuadé d'avance du succès de mon ambassade ; et sachant jusqu'à quel point le Prince avait mis son bonheur dans cette idée, je ne devais rien négliger pour la faire réussir. J'étais par conviction un éloquent et persuasif intermé-

diaire ; mais après avoir énuméré toutes les qualités de mon noble ami, lord James ajoutait ses recommandations aux miennes. Quelle fut ma douleur, lorsque la princesse Czartoriska et sa mère nous apprirent que la comtesse Potowska, sa nièce, était promise à son cousin Potowsky, et que le mariage allait se conclure très prochainement ! La Princesse avait-elle un pressentiment de la destinée future du Prince, ou était-ce le tableau que j'avais fait de ses nobles qualités ? Elle était évidemment pleine de regrets, et me chargea de les exprimer au Prince. Je comprenais tellement que le Prince aurait un véritable chagrin de ce cruel désappointement, que je n'osai pas le lui faire connaître par ma lettre, et j'attendis mon retour à Londres, qui devait être prochain, pour lui annoncer cette mauvaise nouvelle personnellement, pensant la lui adoucir par ma sympathie.

C'est alors que le Prince m'écrivit :

« On dit que la comtesse Potowska va se marier, est-ce vrai ? »

Peu de jours après, j'étais à Londres, et le Prince fondait en larmes dans mes bras, lorsque je dus lui faire connaître la vérité.

Qu'eût fait la destinée, si l'Empereur était entré dans cette famille princière de Pologne qui représente à elle seule toute l'opposition contre l'usurpation russe ? Serait-il devenu empereur ? pourquoi pas ? Aurait-il pu faire plus pour cette cause si chère à la nation française ?...

LA REVOLUTION DE 48
ET LE ROI EN EXIL

Si l'orage de la révolution grondait déjà dans le lointain, il n'y avait encore aucune apparence assez significative pour qu'on pût avoir une idée bien précise sur l'éventualité de cet événement. Sûrement des fautes commises et des fatalités devaient précipiter la chute du roi qui avait perdu dans sa sœur, Mme Adélaïde, un conseil que rien ne pouvait remplacer.

Mme Adélaïde qui avait été une seconde mère pour moi avait laissé dans mon cœur des regrets bien sincères ; j'avais compris aussi de quelle importance pouvait être sa perte pour le roi, au point de vue des affaires de l'Etat. Elle me questionnait souvent sur l'opinion publique, et savait entendre la vérité. Ma position avait cela de particulier que j'étais en rapport avec toutes les classes

de la société et les hommes de tous les partis, je pouvais donc bien apprécier quel était le sentiment public, j'avais assez d'indépendance pour dire au roi et à sa sœur ce que je savais.

La situation devenait de plus en plus inquiétante, les jeunes princes de Joinville et d'Aumale l'avaient bien compris. Je me rappelle une fête qui fut donnée à Vincennes par Mgr le duc de Montpensier. Nous nous y rendîmes en voiture découverte, et nous comprîmes tout le danger par les propos haineux de la multitude, au passage de toutes les voitures de luxe. Plusieurs circonstances vraies ou fausses avaient ébranlé la popularité du gouvernement, et les partis hostiles n'avaient pas manqué d'exploiter les moindres causes pour susciter le mécontentement que, d'un autre côté, de trop grandes concessions à l'Angleterre avaient encore accru.

De plus l'hiver avait été rigoureux et la misère grande.

Nous avions un grand dîner et de nombreuses invitations faites, le prince de Ligne entre autres, ainsi que la Princesse, pour le

23 février, jour même où éclata la révolution. Les choses avaient tellement paru s'arranger la veille encore que nous avions tout fait préparer, et le matin même plusieurs de nos convives bien informés nous avaient fait dire qu'ils pourraient venir. Toutes nos espérances finirent par s'évanouir, le couvert était mis, les réchauds allumés lorsque la fusillade engagée ne laissa plus de doute.

Quelle nuit nous passâmes ! Du haut de la terrasse de Beaujon nous voyions les lueurs d'incendie, on entendait le tocsin que couvraient par moment des clameurs terribles, puis la fusillade et le canon couvraient tout. Malgré les prières de ma famille, je sortis pour tâcher d'aider ceux que le mouvement populaire menaçait. J'avais organisé dans le quartier avec l'aide de quelques bons et braves citoyens une espèce de garde locale, mais que pouvait-on faire contre les bandes armées ? On venait de piller la maison d'un banquier anglais, rue de Ponthieu, on avait bu tout le vin de sa cave et les malheureux ouvriers trouvaient dans l'ivresse un renfort à leur mécontentement politique, poussés

qu'ils étaient par des meneurs qui n'en voulaient pas aux bons vins de la cave, mais qui n'étaient pas fâchés d'avoir à leur disposition des agents de désordre exaltés qu'ils pussent diriger aveuglément à leur gré.

Hélas ! Je ne pouvais plus servir la cause royale, la tempête si rapide avait tout brisé, la royauté de Juillet avait vécu.

Quelques jours après, accompagné d'un de mes élèves qui se piquait d'être un zélé républicain, je voulus visiter les Tuileries, revoir ce palais ou j'avais laissé la famille royale prospère et florissante, de laquelle j'avais reçu tant de témoignages de bonté.

Revêtu de mon uniforme, je me présentai au poste où le commandant provisoire s'était installé. C'était un élève de l'école polytechnique ; aidé de plusieurs autres jeunes camarades, il avait pris la haute main sur le peuple qui s'était emparé du palais et l'avait pillé. Au milieu de cette dévastation, un certain ordre avait régné dans l'enlèvement des valeurs qui avaient été portées à la Banque, sous escorte. De quelles scènes je fus témoin, et quel spectacle était devant mes yeux ! Je traversai ces appartements, jadis

et si peu d'heures avant, pleins de luxe, d'élégance et de richesses. Il avait fallu bien peu de temps pour détruire. L'appartement du duc et de la duchesse de Nemours était particulièrement dévasté. Le beau meuble de satin jaune, à moitié brisé, était couvert de souillures. Au moment où je passai, j'assistai au déjeuner des patriotes, la plupart assis sur le tapis et se servant des fauteuils comme de tables, sur lesquels étaient la charcuterie et autres comestibles qu'ils dépeçaient avec leurs doigts.

Il y avait là des figures qui rappelaient les types de 93, c'était horrible à voir.

L'appartement de Mme la duchesse d'Orléans présentait un tout autre aspect, il avait été respecté, mais ce qui était surtout dévasté, c'était la salle du trône ; c'est là que la colère populaire s'était appesantie, les tentures de velours cramoisi étaient entièrement arrachées, les murs nus étaient couverts d'inscriptions injurieuses. J'avais le cœur serré, mais j'étais décidé à tout voir. Le trône était renversé, et au milieu de ces débris brisés en mille pièces, un buste seul épargné, en marbre, intact, éblouissant de

blancheur, était posé avec soin par terre avec cette inscription « Roi neutre ». C'était le buste de Léopold, roi des Belges.

Je continuai mon voyage à travers ces décombres. J'arrivai à la grande salle d'attente du roi. Là, 500 à 600 patriotes chantaient au dessert. C'était un épisode de saturnales ; le jour était très bas et ces figures qu'on ne voit qu'en ces jours néfastes, n'auraient pu être peintes que par Delacroix. Le but de mon pèlerinage était l'appartement de Mme Adélaïde, c'est là que mes sentiments de respect et de reconnaissance m'attiraient. Je savais qu'après la mort de sa sœur chérie le roi avait voulu y laisser religieusement toute chose intacte.

J'étais décidé à sauver le plus possible de souvenirs chers au roi. Je regardai en face les gens du peuple, maîtres de ces lieux, et m'emparai entre autres du portrait en miniature de la mère du roi que je lui portais quelques jours après à Claremont.

Partout sur les murs des affiches prévenaient que la moindre soustraction était punie de mort. La menace avait été suivie d'effet à plusieurs reprises ; ces hommes faisaient par-

tie eux-mêmes de ceux qui ne venaient que pour satisfaire leurs instincts de cupidité, mais ils avaient compris que je faisais une bonne action. Le roi touché de cet acte de dévouement insista pour me faire conserver cette relique que j'avais, disait-il, bien gagnée.

Ce fut le même jour que profitant de l'influence que je semblais avoir par ma tenue et ma détermination, je sauvai de la mort le vieux valet de chambre du prince de Joinville qui, comme moi, mais moins respecté, s'était introduit dans l'appartement du prince marin pour sauver quelques objets. Je ramassai au milieu des décombres les notes les plus précieuses devant servir à l'histoire de la marine de cette époque.

Après les événements de février, j'allai à Londres présenter mes hommages au roi exilé et malheureux ; il était à Claremont entouré de sa famille. Ma belle-mère lady James Hay avait envoyé une lettre dans laquelle elle lui offrait son château d'Ecosse, avec l'expression de la plus vive sollicitude. Le roi touché dit à Mme Gudin et à moi : « Je vous attendais » ; mais il refusa l'offre

dans une lettre remplie des plus nobles sentiments, nous expliquant comment, dans les circonstances actuelles, il ne pouvait s'éloigner ainsi de toutes communications avec la France. Il me fit mille confidences et j'eus le bonheur, tant sous le régime du gouvernement provisoire que plus tard à l'avènement de la présidence, de pouvoir lui être agréable en obtenant de ces gouvernements certaines choses auxquelles il attachait du prix ; entre autres objets, et c'était comme une idée fixe chez le roi, il tenait à ravoir un char-à-bancs qu'il affectionnait et qui lui rappelait, sans doute, de bons souvenirs du temps passé, cette voiture s'appelait la Flore. J'y avais souvent pris place en accompagnant à Eu le roi et sa famille.

Je crois encore entendre la voix du roi et voir l'expression de sa physionomie, lorsque me racontant les derniers moments de son abdication, il avait passé en revue la garde nationale sur le quai du bord de l'eau des Tuileries. Cette garde nationale lui avait crié : « Vive la Charte ! — Mais vous l'avez la Charte », répétait-il encore avec amertume. Le roi s'applaudissait, comme Louis XVI, d'avoir

évité l'effusion du sang ; plus heureux que lui, il vivait dans l'exil, c'est un progrès dans les révolutions. Charles X a quitté la France en roi, il faut rendre justice à la vieille noblesse de France qui l'a entouré jusqu'au dernier moment. Le roi Louis-Philippe n'avait pas manqué de dévouements, mais la rapidité des événements les avait dispersés au moment où ils eussent été les plus utiles.

Un jour que j'étais allé à Claremont, je trouvai le roi tout joyeux. Je m'en réjouissais, lorsque le roi me dit :

— Eh bien, Gudin, le père Anselme est retrouvé, et je viens de mander cette bonne nouvelle à lady James.

J'étais un peu embarrassé, je ne connaissais pas ce père Anselme.

— Oui, il était niché, perdu dans un buisson à Neuilly.

— Vraiment, Sire ? C'est singulier, répondis-je, plus embarrassé que jamais.

— Oui c'est singulier, et qui plus est, c'est un acrobate qui l'a sauvé et me l'a envoyé ici, et en très bon état. Pauvre père Anselme ! Quel souvenir pour moi, continua le roi, et que cette excellente lady James sera heureuse !

Vraiment, je me demande comment il a pu traverser tous ces moments difficiles, ces scènes de pillage, les intempéries de la mauvaise saison, et m'être rendu en si bon état. C'est du bonheur. Pauvre père Anselme !

A ces mots, j'avoue que j'eus une véritable inquiétude sur l'état mental du roi. Pauvre roi ! me dis-je en moi-même. Comment un vieux moine retrouvé par un acrobate à Neuilly peut-il lui causer une aussi vive satisfaction ? Le roi pouvait avoir connu en Italie quelque moine et s'y être attaché. Pendant cet affreux pillage, il avait pu se cacher sous les couverts du parc et avoir été recueilli par un honnête homme. Tout cela pouvait être. Mais là où se brisait le fil de mes conjectures, c'était l'immixtion de lady James dans toute cette affaire. Le roi, s'apercevant que je ne comprenais pas, ajouta :

— Mais, mon cher Gudin, c'est votre belle-mère qui l'a illustré et qui a le plus contribué par ses recherches à lui donner son mérite.

J'étais vraiment ému en écoutant ainsi parler Sa Majesté. Le roi continua :

— Il faudra que vous l'emportiez en Ecosse,

qu'elle le revoie encore ; mais vous me le rapporterez ici, je veux que le père Anselme meure avec moi.

— Mais, Sire, le père Anselme voudra-t-il aller en Ecosse et faire ce voyage si fatigant et si rapide ?

A mon objection, le roi partit d'un éclat de rire qui me jeta dans la plus grande consternation. Mais le roi s'étant aperçu d'un quiproquo qu'il voulait faire tourner à son profit contre moi :

— Le père Anselme pourra se mettre dans votre poche, je vais vous le faire voir.

Cette proposition ne pouvait guère me rassurer sur la raison du roi que j'aimais et dont l'état me remplissait d'inquiétude et de tristesse.

Le roi ouvre une armoire, prend le père Anselme et me présente un volume magnifiquement relié ; le père Anselme était un recueil de blasons auxquels lady James avait travaillé avec le roi, il y avait bien des années, lorsque son père le duc de Montpensier vivait et avait lui-même contribué aux recherches nécessaires pour compléter ce livre précieux. Les peintures les plus fines étaient

de la main de ma belle-mère. Alors je compris la joie du roi et son étonnement de ce que le livre eût été ainsi retrouvé et envoyé par les soins d'un danseur de corde.

Partageant ma vie entre le travail et les plaisirs du monde, je recevais dans mon atelier de Londres la visite des personnages les plus distingués, M[me] la duchesse de Cambridge qui m'honorait de sa bienveillance était venue plusieurs fois ; cet atelier improvisé était donc devenu un rendez-vous à la mode où on aimait à se rencontrer.

Un jour, il me prit l'envie d'offrir une distraction aux princes. J'invitai à déjeuner Mgr le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le vieux marquis de Salvo, ami de la reine. Le déjeuner fut très gai ; les princes restèrent longtemps ; on avait fumé, pris le café ; on avait parlé des événements avec philosophie et résignation. L'heure avançait, et les princes étaient à peine partis, qu'on annonça le prince Louis-Napoléon. Le Prince vit les restes d'un déjeuner et me dit :

— Vous avez eu du monde ?

— Oui, Monseigneur, le prince de Joinville et le duc d'Aumale sortent d'ici.

Le lendemain j'étais à Claremont et je dis aux princes :

— Devinez qui est arrivé un instant après que Vos Altesses furent parties ?

— Qui ?

— Le prince Louis-Napoléon.

LAMARTINE EN 1848

La révolution accomplie, il était du devoir de tous les bons citoyens de sauver le pays de l'affreuse anarchie dont il était menacé. Après avoir organisé la défense de mon quartier, je me rendis auprès de Lamartine qui avait pris possession du ministère des Affaires étrangères.

Lamartine me vit arriver auprès de lui avec reconnaissance, l'amitié qu'il avait pour moi ne fut pas son seul mobile, il savait que je jouissais d'une certaine popularité. Mon exemple fut bientôt suivi par d'autres amis, parmi lesquels je dois citer le comte de Champeaux, l'un des hommes les plus dévoués à sa personne. Nous campions tous dans un des grands salons du rez-de-chaussée, sur de simples matelas.

Que d'alertes nous avons eues la nuit! On savait par une sorte de police secrète fort

mal organisée que des tentatives d'enlèvement devaient être faites contre Lamartine ; les exaltés ne comprenant la liberté qu'à leur façon ne le trouvaient pas à la hauteur de la révolution telle qu'ils la rêvaient. Mme de Lamartine, quoique très courageuse, était d'une inquiétude extrême, moins pour elle que pour celui qu'elle aimait avec le culte de la plus profonde admiration.

Pauvres gens ! Je les avais connus avant leur voyage en Orient, j'avais connu cette adorable créature, leur fille unique, si belle, si pleine de génie. A mon retour d'Aix, en Savoie, j'étais allé la pleurer avec eux à Saint-Point, sur ce tombeau qu'ils avaient érigé dans la demeure à laquelle se rattachaient tant de souvenirs. Mon cœur déjà si éprouvé par la mort de mon frère, s'était ouvert à leur douleur, et c'est sous ce deuil mutuel que notre amitié s'était formée. Comme chez les âmes d'élite, le malheur avait cimenté l'affection de Lamartine et de sa compagne. Mme de Lamartine était anglaise ; au physique, elle laissait beaucoup à désirer, mais son âme était si belle et si pure qu'elle faisait oublier ce qui pouvait lui manquer du côté des agré-

ments extérieurs, et Lamartine avait pour elle un attachement qui tenait de la vénération. Ses amis s'associaient à ce sentiment d'estime et de respect, et Mme de Lamartine jouait un grand rôle politique par l'influence qu'elle exerçait sur celui dont elle partageait, en ce moment, les fatigues et les préoccupations. Des femmes intelligentes s'étaient réunies autour d'elle, comme nous étions groupés autour de Lamartine ; parmi elles, on remarquait George Sand et la marquise de la Grange, née duchesse de la Force, amie fidèle, d'une distinction d'esprit remarquable que la révolution n'avait pas éloignée de son pays, mais qui était venue, au contraire, se joindre avec son moral élevé à ceux qui avaient accepté la rude tâche de l'arrêter dans ses excès.

On peut comprendre combien ces réunions, aux heures du dîner, étaient curieuses et intéressantes, quelles questions s'y agitaient. Chacun de nous racontait ses impressions, après avoir étudié les physionomies du dehors et assisté aux réunions dans les clubs. Je me rappelle la fameuse séance du club Blanqui. La veille de l'invasion de l'assemblée nationale j'y étais venu avec mon beau-

frère qui, en sa qualité d'Anglais, suivait avec avidité tous ces spectacles. Blanqui ayant su que j'étais dans la salle m'envoya un de ses séides pour me prier de venir occuper une place d'honneur à ses côtés ; j'y tenais, je l'avoue, assez peu ; mais je ne pouvais refuser. Nous fûmes donc installés sur la scène, et publiquement le président m'adressa les compliments les plus flatteurs, en assurant au parterre que j'étais une des gloires du pays. Les discours que j'entendis ne manquèrent pas de m'aller, plus d'une fois, péniblement au cœur. J'avais pour le roi le plus profond attachement, et lorsque j'entendis des gens du parterre proférer les injures les plus grossières contre lui, j'eus beaucoup de peine à retenir l'expression de mon dégoût. Mon beau-frère cherchait à me calmer et y parvenait difficilement.

Un jour que l'effervescence était à son comble, on vint prévenir Lamartine qu'il devait être assassiné en se rendant à l'Hôtel de Ville. Il avait l'habitude de prendre le boulevard jusqu'à la porte Saint-Denis pour tourner ensuite vers l'Hôtel de Ville. Mme de Lamartine qui avait exigé qu'on ne lui cachât

rien le suppliait de prendre un autre chemin. Mais Lamartine était déterminé à montrer à ses ennemis qu'il ne les craignait pas, et il déclara qu'il irait les regarder en face. Ce parti une fois arrêté, il me permit de l'accompagner.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel du boulevard des Capucines, le marquis de Boissy qui était un des assidus de l'hôtel des Affaires étrangères voulut se joindre à nous ; mais il nous perdit dans la foule, non loin de la rue des Capucines, et nous fûmes réduits à faire un duo du trio que nous étions. Il y avait évidemment des avant-coureurs dans cette foule où se trouvaient déjà les figures les plus sinistres, bien que nous fussions encore loin du lieu indiqué par le rapport du matin. J'admirai profondément, dans cette circonstance, le sang-froid de Lamartine. Préoccupé comme il devait l'être du drame qui allait se jouer, il s'arrêta devant une des rares boutiques restées ouvertes pour examiner les gravures et me consulter sur leur mérite artistique, comme si nous étions rendus à l'endroit le plus indifférent du monde.

Mais nous approchions du rassemblement

hostile, et Lamartine apercevant près de la porte Saint-Denis cette masse compacte qui s'agitait, prévenu par les émissaires qui nous avaient précédés, me dit en me serrant le bras, mais sans émotion : « Les voilà ! » Je n'ai pas la prétention de me poser en champion, ni en juge de Lamartine, je laisse ce soin à l'histoire qui a commencé pour lui ; mais il m'est bien permis, en racontant cet épisode de sa vie, de dire qu'il fut sublime de courage et d'éloquence, comme quelques instants plus tard à l'Hôtel de Ville.

C'était le prologue de la scène qui allait se jouer lorsqu'arrivés au milieu des rassemblements, sa mâle parole, son attitude digne et fière, impressionnèrent si vivement les masses que les fauteurs de désordre, les meneurs si sûrs du triomphe de leurs projets sanguinaires, les virent avorter devant l'imposante manifestation du peuple ; grâce à cet apaisement des passions déchaînées contre un seul homme, la voie nous fut bientôt ouverte, et nous pûmes nous diriger vers le siège du gouvernement provisoire. En reprenant mon bras, Lamartine me dit simplement, sans émotion apparente : « Ces hommes sont

devenus nos amis, mais des amis trop zélés, car s'ils continuent à nous servir d'escorte, nous n'arriverons jamais à destination. » C'était, en effet, une sérieuse difficulté que de repousser ces protecteurs improvisés dont le dévouement nous avait sauvés. Lamartine s'arrêta : « Maintenant, mes amis, leur dit-il, vous m'avez tiré d'un grand danger, et je vous en remercie sincèrement ; mais il faut que vous compreniez l'importance de mes devoirs, et si vous me suivez ainsi, jamais je ne parviendrai à l'Hôtel de Ville où ma présence est si nécessaire pour préserver le pays de la plus funeste anarchie. » A ces mots, pas un n'avança ; ils formèrent une sorte de digue arrêtant la foule qui se pressait derrière. « Il a raison, crièrent-ils, vive Lamartine ! »

Lamartine serra la main aux plus rapprochés de lui, et nous pûmes arriver jusqu'à la place de l'Hôtel de Ville, encombrée d'une immense population. Là, il fallut de nouveau s'ouvrir un passage et se servir du nom de Lamartine qui, semblable à un talisman merveilleux, électrisait les groupes. On fit place, on se rangea en ligne, et bientôt nous pénétrâmes dans les cours intérieures. On sait

l'effet immense que produisirent, ce jour-là, ces nobles paroles : « Le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, le drapeau tricolore a fait le tour du monde », magnifique improvisation qui fut le salut de la France et peut-être de l'Europe entière !

Il est aisé de comprendre la joie qui accueillit notre retour à l'hôtel des Affaires étrangères, celle surtout de M[me] de Lamartine. J'avoue que cette journée fut pour moi une ineffable satisfaction. Elle me valut plus tard cette attestation spontanée que je n'avais ni sollicitée ni ambitionnée :

J'atteste que pendant toute la durée du gouvernement provisoire, et après l'arrivée de l'assemblée nationale, M. Gudin a pris spontanément les armes dans toutes les circonstances graves où il y a eu apparence de danger pour l'ordre, et que revêtu de son uniforme, il m'a accompagné habituellement soit à l'Hôtel de Ville, soit sur le théâtre des agitations, soit aux barricades, faisant preuve partout et toujours de patriotisme, de dévouement et d'énergie.

Paris, 28 février 1850.

LAMARTINE,

Ancien membre du Gouvernement Provisoire
Ministre des Affaires étrangères.

La tâche de Lamartine était loin d'être terminée ; de nouvelles et rudes épreuves étaient réservées à cet homme de cœur et d'action. On sait qu'il y avait scission dans le conseil : le parti avancé voulait marcher trop vite, le parti modéré s'y refusait. Il faut avoir assisté à tous les conciliabules du ministère des Affaires étrangères pour se rendre compte des difficultés de la situation. Lamartine en s'appuyant avec plus d'énergie sur le parti modéré aurait pu se faire dictateur. Nous allâmes un soir à l'Opéra, jamais souverain ne reçut pareille ovation ; il pouvait, ce jour-là, disposer des destinées de la France.

Une très grande préoccupation était l'introduction de l'armée dans Paris ; comment y parvenir en présence de cette opposition formidable contre tout ce qui était pouvoir militaire ? Les républicains de la veille se reconnaissaient à peine de ceux du lendemain, et ces derniers étaient en général plus féroces que les autres. Cependant on avait mandé le général Changarnier qui était venu d'Afrique. Son avis fut très concluant : il fallait faire entrer l'armée. Lamartine, tout à fait opposé aux vues de Ledru-Rollin, l'emporta

dans le conseil. L'entrée de l'armée fut décidée, acte d'une portée politique immense.

Je me rappelle avoir dîné, ce jour-là, chez le prince de Ligne, aux Champs Elysées ; il m'accompagna dans la journée, et nous vîmes les incidents les plus curieux. Il y avait, entre autres, à la place de l'arc de Triomphe la bande Sobrier, c'était sa police secrète représentée par les condamnés politiques sortis du Mont Saint-Michel. Ces hommes sachant qui j'étais, se mirent à causer avec moi, j'eus la fantaisie de demander à quelques-uns, surtout à ceux dont la physionomie était la plus sinistre, ce qu'ils avaient fait pour être enfermés au Mont Saint-Michel. Un d'eux affichant un cynisme révoltant se donnait comme complice d'une des nombreuses tentatives d'assassinat dirigées contre le roi Louis-Philippe. C'était là évidemment la prouesse la plus en faveur en ce moment. Derrière lui, un voisin me faisait des signes comme si son ami se vantait ; il avait tout bonnement, m'indiquait-il, à l'aide d'un geste hideux, coupé le cou à un simple mortel. Les révélations de ces nobles chevaliers étaient tout ce qu'on peut imaginer de plus effroyable.

Ce fut avec une véritable joie que je vis défiler nos bataillons entrant dans Paris, en présence de pareils échantillons de la police destinée à protéger les citoyens. Le soir de ce jour remarquable dans les fastes de 1848, nous étions tous au salon ministériel, fatigués des émotions de la journée, lorsque tout à coup on annonça Ledru-Rollin; tout le monde se retira, à l'exception de Mme de Lamartine qui me demanda de rester près d'elle. Lamartine fut s'asseoir avec Ledru-Rollin à l'autre extrémité du salon. Nous ne pouvions donc entendre les paroles qu'ils échangeaient, mais nous pouvions en juger par la pantomime, et Mme de Lamartine me dit : « Voilà mon mari qui se perd, Ledru-Rollin qui l'entraîne dans ses idées. » En effet, Ledru-Rollin venait à peine de s'éloigner, que Lamartine nous dit : « Après tout, il n'est pas si diable qu'il en a l'air, et ses vues sont meilleures qu'on ne le croit. » On sait quelles furent les fluctuations de la politique à cette époque ; je n'ai pas à les apprécier. Là encore l'histoire jugera...

Lord Cowley, le ministre d'Angleterre, rendait de fréquentes visites au ministre diri-

geant ; c'était une question très grave que de savoir quelle attitude prendrait l'Angleterre en face de la révolution. Lamartine qui connaissait mes relations avec les hommes considérables de ce pays, dont plusieurs étaient parents ou alliés de Mme Gudin, m'avait déjà demandé à plusieurs reprises de m'y rendre avec une mission. L'amiral Cazy qui occupait le ministère de la marine m'exhortant de son côté à aller à Londres, je me décidai à partir, muni d'une lettre autographe de Lamartine adressée à lord John Russel qui se trouvait à la tête du ministère. J'étais lié avec lui et sa famille ; lady William Russel, femme très supérieure, avait fait mon mariage. Je trouvai lord John Russel plein de bon vouloir et de sympathie pour notre pays et je ne contribuai, du reste, pas peu, en le rassurant, à obtenir de lui toutes les promesses et garanties possibles. J'eus donc satisfaction de réussir dans mon ambassade, et j'en informai le gouvernement provisoire qui m'en sut le plus grand gré.

Je retournai plus tard à Saint-Point où Lamartine aimait à me faire part de ses succès en viticulture et à me vanter la haute intelli-

gence de son fameux lévrier Fido, son inséparable compagnon. Pauvre ami que j'ai tant aimé et admiré ! Je le vois encore écrivant comme un mercenaire, après que descendu du pouvoir où il aurait pu monter comme dictateur, il eut aliéné tout son patrimoine. Il est mort en travaillant. Une pareille fin n'est-elle pas le complément de cette vie si glorieuse et si pure ! Dans un de ses moments de pénurie, je lui prêtai une somme d'argent qu'il voulut absolument reconnaître en m'envoyant le magnifique sabre qu'il avait rapporté de l'Orient. Plus tard, à la suite d'un gros procès, je dus lui faire connaître la gêne momentanée dans laquelle j'étais moi-même, et j'appris avec douleur quelque temps après qu'à mon insu il avait fait vendre ses voitures pour me rembourser. J'eusse voulu à tout prix retrouver ces voitures et réparer ce sacrifice qui dénotait la noblesse de son âme et la délicatesse de ses sentiments.

COMMENT FUT SAUVÉ PIERRE DUPONT

Quelques semaines après le coup d'Etat, un soir vers 9 heures, on vint me prévenir que quelqu'un désirait me faire une communication importante.

Je trouvai dans le salon un visiteur que je ne connaissais pas et qui, fort ému, me prit les mains en me disant : « Je suis Pierre Dupont, condamné à mort et caché depuis quelque temps chez un ami dévoué, et je me suis aperçu que j'étais traqué par la police. Ne sachant où fuir, je me suis rappelé un rêve étrange dans lequel je voyais deux pavillons et où, après une course insensée, je pouvais trouver un asile. Ayant aperçu cette demeure qui est l'image fidèle de ce que j'ai vu en songe, je me suis enquis près de la concierge du nom du propriétaire et me suis trouvé rassuré, car je vous sais un homme de

cœur ; je réclame donc de vous l'hospitalité. »

Mon premier sentiment fut de le recevoir ; mais dans un moment aussi périlleux, je n'avais pas le droit de décider seul et sans ma famille, jusqu'à quel point il m'était loisible d'encourir la colère du prince Louis-Napoléon. J'exposais donc la situation à Mme Gudin, et après quelques minutes d'entretien, nous résolûmes de sauver le proscrit, mais il n'y avait pas une minute à perdre. Je pris le parti le plus sage et seul capable de dérouter la curiosité des domestiques ; je fis sortir Pierre Dupont par une porte dérobée et l'accompagnant je lui fis acheter une malle avec laquelle nous rentrâmes quelques instants après par la porte principale, annonçant à la concierge que cet inconnu était un cousin de Mme Gudin.

Pierre Dupont fut donc installé à la maison. Il prit d'abord ses repas dans sa chambre, prétextant quelque fatigue. Plus tard s'enhardissant, il se décida à s'asseoir à notre table, où nous aimions à entendre ses saillies spirituelles. Sa bonne figure grasse, joviale, lui donnait l'aspect d'un bourgeois réjoui. De nature vagabonde et bohème, Pierre Dupont

devait souffrir de cette espèce de réclusion ; aussi passait-il la majeure partie de ses nuits à marcher et à méditer dans le jardin.

Les mois s'écoulaient ainsi sans amener de changement ; Pierre Dupont rêvait toujours sa liberté, et nous étions dans une continuelle anxiété. Cette situation ne pouvait durer, d'autant que l'illustre chansonnier brûlait de revoir la femme dont il fit plus tard, grâce à nos conseils, la compagne de sa vie. Voulant donc sortir d'une situation fausse, nous résolûmes de donner un dîner auquel furent invités Morny, Magnan, Saint-Arnaud et autres personnages marquants du moment.

Mme Gudin avait son plan. Nous engageâmes Pierre Dupont à accepter les services d'un coiffeur et à endosser les vêtements capables de faire de lui un véritable homme du monde. Il se prêta de bonne grâce à notre désir, et l'heure venue, Mme Gudin le présenta à nos convives comme son cousin. Le dîner fut gai, et les conversations allèrent leur train, Mme Gudin se mit à vanter la belle voix de son cousin, et cela, en termes si chaleureux que chacun manifesta le désir de l'entendre. Pierre Dupont, d'une voix inspirée, chanta la chan-

son si connue des *Bœufs*. Nos convives étaient émerveillés. Pierre Dupont fit entendre ensuite le chant du *Pain*. On était suspendu à ses lèvres, et ses accents pénétraient les cœurs. Mme Gudin surprenant des larmes dans les yeux du général Magnan profita habilement de cet instant d'émotion pour dire : « Que pensez-vous de ce chant, de cette voix, de ces paroles ? Comme moi vous applaudissez, et cependant le poète inspiré, l'auteur de ces belles stances est condamné à mort, et c'est lui que vous venez d'entendre. »

Ce fut un coup de théâtre. Les physionomies se rembrunirent. Mme Gudin reprit : « Messieurs, Pierre Dupont est notre hôte, il est sous notre sauvegarde, et nul n'aura le courage de l'arracher de notre demeure. »

On résiste difficilement à de telles paroles, le général Magnan, gouverneur de Paris, peut-être plus touché que les autres, nous rassura et nous promit que tant que Pierre Dupont serait sous notre toit hospitalier, il n'avait aucun risque à courir, et qu'à cet égard il donnait sa parole d'honneur.

Mais comment retenir une nature remuante comme celle de Dupont ? Il avait trop soif

de liberté et un trop ardent désir de revoir la personne qu'il aimait, pour garder plus longtemps une prudente réserve. Il voulut sortir. Cette promenade fut le motif de nouveaux et cruels ennuis pour nous. Parti un soir, il ne rentra pas, et nous eûmes la douleur d'apprendre qu'arrêté, il était détenu à la Conciergerie, attendant l'heure prochaine où la sentence prononcée contre lui allait recevoir son exécution.

A cette terrible nouvelle, grand émoi dans ma famille. Je ne voulus pas que celui qui s'était placé sous notre sauvegarde fût sacrifié à des rancunes politiques. Je résolus de le sauver une seconde fois. Je me mis donc en campagne, mais j'eus la douleur de trouver chez certains personnages influents beaucoup de mauvais vouloir. M. de Maupas, préfet de police, montra surtout une acrimonie passionnée. Je désespérai presque ; mon ami Jubinal, député, entreprit de m'aider dans mes démarches. Maupas résistait toujours. Nous allâmes chez le prince Louis-Napoléon qui nous fit un accueil sympathique. Je vous avoue qu'une personne était venue nous desservir et lui dire : « Savez-

vous où Pierre Dupont est caché ? Devinez. Chez M. Gudin. »

— Je m'en doutais, répondit-il, car Gudin en a fait autant pour moi.

Le Prince savait au moins se souvenir.

Il signa un ordre d'élargir Pierre Dupont immédiatement et sans condition. Je ne puis exprimer la joie que nous ressentîmes du succès de notre démarche. Nous courûmes à la prison réclamer Pierre Dupont. Grandes furent la surprise du directeur de la Conciergerie et la colère de Maupas, car la victoire nous restait, et nous eûmes le bonheur de voir les portes de la prison s'ouvrir devant le chansonnier.

En termes touchants, dans une poésie inédite qu'il nous dédia, il retraça les émotions qu'il ressentit en ce moment solennel de sa vie.

UN DÉBARQUEMENT SUR LES COTES ANGLAISES LA DUCHESSE DE PARME

Me partageant entre la France et l'Ecosse, j'étais tranquillement à peindre au château de Seaton chez mon beau-père, lorsqu'on vint m'annoncer que deux corvettes de guerre françaises venaient de relâcher à Aberdeen ; à cette époque où les Anglais étaient convaincus que les Français méditaient un débarquement et la conquête de l'Angleterre, idée absurde sous tous les rapports, mais qui avait pris racine dans le pays, le pavillon français avec deux navires de guerre produisit une véritable sensation.

Le général Lord James Hay, mon beau-père, homme d'une intelligence supérieure et aimant la France, bien qu'il l'eût combattue, faisait fi de toutes ces craintes ; il voulut profiter de l'occasion pour donner une leçon à

ses compatriotes ridiculement inquiets, nous fîmes atteler et au bout de quelques instants, nous nous rendions à bord. Ces deux navires étaient le *Corse* et le *Pélican ;* le premier qui avait le commandement supérieur était monté par le marquis de Montaignac, capitaine de frégate, aujourd'hui contre-amiral, l'autre par le vicomte de Franklin, également un de nos officiers les plus distingués. Lady James invita les deux états-majors à dîner et à faire le séjour le plus long possible au château, l'invitation fut acceptée et nous eûmes à Seaton une fête que les survivants n'oublieront pas de longtemps. Les fêtes se succédèrent et nous voulûmes y faire participer les équipages français, les maîtres et les hommes furent invités successivement, ils dînaient dans une vaste salle avec le régisseur et plusieurs des fermiers que l'on invitait pour fraterniser ; les roastbeefs, les plum-puddings et le whisky, était fort du goût de nos braves marins.

Quelques jours après, on rendait à bord des deux navires français l'hospitalité que nous avions offerte, nous étions invités avec les notabilités de la ville, les officiers de la garnison et le consul de France ; les deux

commandants s'étaient partagé le personnel officiel, et le jour où les navires français levèrent l'ancre, ils en partirent comme de vrais amis que l'on regrette et qu'on espère revoir, non comme ils étaient venus, sous l'impression d'une méfiance que les bruits de débarquement hostiles avaient fâcheusement fait naître. L'intimité était devenue telle et si agréable que ces Messieurs nous prièrent de les accompagner dans leur navigation plus au nord. Lord James avait sur toutes ces côtes une partie de sa famille à laquelle appartenaient les différents châteaux qui y sont parsemés. Nous étions très tentés, et nous acceptâmes.

J'étais très lié avec le duc et la duchesse de Sutherland. Dans mon premier voyage avec le roi Louis-Philippe, duc d'Orléans alors, j'avais reçu un gracieux accueil chez le vieux Duc, le grand-père du jeune Duc actuel. Mon mariage avec la cousine du Duc de Sutherland avait encore resserré nos liens d'amitié. J'avais souvent été à Don Robin, ce magnifique palais gothique qui domine la baie d'Inverness et qui ressemble à une demeure de fées.

Partis d'Aberdeen pour le nord, la baie d'Inverness devait être notre première station. Un salut qui retentit d'écho en écho dans la montagne parti successivement de chaque navire mit en émoi toute la population de la baie. Je ressentis un malin plaisir dans cette démonstration, ayant fait part au marquis de Montaignac et au vicomte de Franklin de l'innocent complot que j'avais formé. Je savais que la duchesse de Sutherland avait à ce moment nombreuse compagnie au palais et m'amusai beaucoup à l'idée de la peur qu'allait inspirer l'arrivée des navires français. Nous approchâmes du palais et nous vînmes mouiller devant ses fenêtres. Avec des longues vues, nous pouvions voir les nobles châtelains sur les balcons, l'inquiétude était peinte sur tous les visages. J'écrivis à la Duchesse un billet ainsi conçu :

« Chère Duchesse, les Français veulent débarquer chez vous ; nous tâcherons de vous faire le moins de mal possible, de vous piller le moins possible, surtout si vous nous faites bon accueil. Le marquis de Montaignac et le vicomte de Franklin commandent l'armée de débarquement, et nous, amenons prisonnier votre parent

et ami Lors James, mon beau-père que ces monstres de Français ont déjà enlevé de son château de Seaton ; on l'a bien traité à bord, et si vous nous recevez sans être obligés de recourir à la force, je le répète, on vous fera le moins de mal possible. »

Lorsque les seigneurs châtelains virent une embarcation à la mer, avec un enseigne de vaisseau qui la commandait, se dirigeant vers l'embarcadère, nos amis nous avouèrent plus tard que la terreur avait été à son comble. Au bout d'un instant, c'était le moment où l'on allait prendre le lunch, la Duchesse, le Duc son fils, toute la société élégante qui était en visite, tous, nous attendaient sur la jetée, agitant leurs mouchoirs, pendant que nous lisions le plus charmant billet de la Duchesse que notre embarcation nous rapportait. On attendait les ennemis à bras ouverts et l'on espérait que, pour commencer, ils viendraient piller le lunch auquel on invitait les deux commandants, leurs états-majors, ainsi que le pauvre prisonnier. La gravité écossaise avait disparu pour faire place à la gaîté méridionale.

Arrivés au palais à travers le plus magnifique parterre en amphithéâtre et les terrasses les plus pittoresques, couvertes de vases, de statues et de fleurs, nous fûmes présentés au salon. Là se trouvait lady Hay Mackensie, notre parente qui avait apporté en dot au fils aîné du duc de Sutherland tout le comté de Cromarthy auquel le comté de Sutherland était réuni ; les deux formaient un petit royaume qui aurait pu faire envie à bien des têtes couronnées. Lady Constance mariée à lord Grosvenor fils aîné du richissime marquis de Westminster était aussi parmi les hôtes de don Robin.

Le lunch fut très gai, et on y fit honneur ; nos officiers, tous jeunes gens de famille, montraient un échantillon très satisfaisant de notre marine. Après le lunch, nous trouvâmes dans la cour d'honneur une douzaine de voitures attelées à quatre chevaux ; le vieux Duc en tête montrait le chemin, nous partîmes au grandissime galop pour monter, avec cette allure, jusqu'à la cime de la montagne sur laquelle se trouve la statue gigantesque en granit du père du Duc. Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs auxquels les

nombreux hôtes de don Robin se livraient suivant leur fantaisie ; quelques-uns préférant la chasse partaient avant le lever de l'aurore pour tirer les cerfs revenant du gagnage ; d'autres organisaient des pêches miraculeuses, comme on en fait en Ecosse : cent cinquante saumons, en un jour, dont la plupart pesaient une vingtaine de livres. Jamais séjour ne fut plus hospitalier.

Quelques jours après, je me rendis à Londres où l'amiral Cecile représentait la France. Je le connaissais particulièrement. Un jour de réception de lord Palmerston, ministre du Foreign office, l'amiral Cecile me pria de l'accompagner. Lady Palmerston, bonne et charmante, était assise dans un salon du fond avec une personne dont la physionomie me paraissait des plus intéressantes. Je pus distinguer en nous approchant que ses lèvres répétaient mon nom et que son expression reflétait une curieuse satisfaction. Lady Palmerston, sur la demande de l'étrangère, me présenta à elle ; c'était M[me] la duchesse de Parme. Ceux qui ont eu le bonheur de la connaître ne trouveront rien d'exagéré dans mon admiration, c'était certainement la per-

sonne la plus spirituelle, la plus charmante que j'aie jamais rencontrée.

— Comment, me dit-elle, en se levant et en me prenant le bras, vous êtes-vous fait attendre ainsi ?

J'étais tout confus et embarrassé de répondre.

— Oui, me dit-elle, pendant un mois que j'ai été à l'île d'Arran chez les Hamilton, chaque jour on vous a annoncé et vous n'êtes jamais venu. J'ai été réduite à admirer votre beau tableau des oiseaux de mer sur les rochers écossais.

La conversation était si intéressante et si animée que nous avions oublié tous les deux que nous étions dans un salon rempli de monde.

Elle me demandait force détails sur la France qu'elle n'avait jamais vue et qu'elle chérissait, en raison des souvenirs dans lesquels elle avait été bercée par sa mère. Au moment où elle m'exprimait ces sentiments avec une vivacité qui m'inspirait un vif attendrissement, l'ambassadeur d'Autriche vint à nous.

— Oh ! laissez-moi, dit-elle, nous sommes

entre Français, et j'ai bien assez de vous, ennuyeux Allemand que vous êtes.

Cela était dit si gracieusement, en tendant une jolie petite main, qu'elle était pardonnée, mais cette petite main repoussa sans cérémonie l'ambassadeur, et nous pûmes encore rester dans ce charmant tête-à-tête au milieu de la foule, absorbés dans l'échange de nos pensées. Il fallait cependant se séparer, mais ce fut avec l'engagement qu'elle me fit prendre d'aller la visiter à Parme.

Hélas ! je ne l'ai jamais revue. Cette apparition dans ma vie qui m'a laissé un souvenir si exquis devait se borner à cette rencontre. Sa mort, bien que je ne l'eusse vue qu'une fois, fut un vrai chagrin pour moi.

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON EN ALGÉRIE

J'avais quitté, en 1830, l'Algérie, espérant bien revoir un jour cette belle colonie au sort de laquelle je m'intéressais si vivement. Aussi, ce fut avec empressement que le voyage d'Algérie décidé, je me rendis à Marseille pour me mettre aux ordres de l'Empereur. L'Empereur montait son yacht l'*Aigle* commandé par l'amiral Dompierre d'Hornoy. L'entourage impérial qui m'était hostile prétendit qu'il n'y avait pas de place à bord pour moi. Je m'installai à bord de la *Reine Hortense ;* mais au retour, malgré de nouvelles objections, l'Empereur exigea que ma place fût à bord de l'*Aigle,* à côté de lui.

Une des premières étapes de cette campagne pacifique fut celle de Sidi, point de départ de la glorieuse expédition de 1830. Je retrouvai là tous les souvenirs du débarquement. La

mosquée avait été transformée en fort et servait à défendre cette presqu'île de Sidi Ferruch autrefois si sauvage, mais recouverte maintenant d'une luxuriante végétation et admirablement cultivée par les Trappistes qui s'y étaient installés en colonisateurs. On avait conservé néanmoins la fameuse cépée de palmiers où le colonel Magnan devenu maréchal et moi faisions nos déjeuners intimes.

Le maréchal de Mac-Mahon qui faisait les honneurs de l'Algérie à l'Empereur était, en 1830, au moment du débarquement, un jeune officier déjà remarquable, mais il n'avait pas pu, par suite de sa situation dans les rangs de l'armée, jouir de cette indépendance d'action qui m'avait permis d'assister à tous les événements de la campagne. Je pouvais donc mieux que n'importe qui donner à l'Empereur une foule de détails et lui raconter ce qui s'était passé, jusqu'à la surprise de Blidah que je retrouvai transformée et reliée à Alger par un chemin de fer dont les Arabes eux-mêmes se servaient comme de bons bourgeois, sous l'influence de notre civilisation.

C'était une véritable promenade triomphale. Partout nous passions sous des arcs de triom-

phe faits de branches de palmiers et de produits agricoles entremêlés de banderolles et d'oriflammes. Nous ne tardâmes pas à nous rendre à Constantine, sous les murs de laquelle le général Danrémont avait trouvé une mort glorieuse. Lamoricière, à la tête des zouaves, s'y était immortalisé, comme tant d'autres dont les noms sont inscrits dans les annales de cette guerre d'Afrique, et le jeune duc d'Aumale y avait gagné ses éperons par son intrépidité.

Une insurrection venait, disait-on, d'éclater dans une des tribus puissantes qui refusaient de se soumettre aux exactions prétendues des bureaux arabes. Cependant les chefs arabes qui voulaient faire une réception digne du souverain qui venait se confier à eux organisaient une fête grandiose. L'Empereur l'avait acceptée ; mais devait-il renvoyer son escorte composée de chasseurs et de spahis, ou se confier entièrement à l'honneur et à la parole des Arabes ? Là était la question. Le maréchal de Mac-Mahon, dont la prudence devait tout prévoir, était fort perplexe. L'Empereur observa avec bon sens que cette escorte ne serait que d'un mince secours en présence de

toutes les forces réunies des tribus arabes qui devaient donner la fantasia. Il me fit l'honneur de me consulter, et sans la moindre courtisanerie, je fus d'avis qu'ayant accepté la fête, il devait s'y rendre et accorder toute sa confiance aux guerriers arabes.

Une immense tente avait été dressée avec tout le luxe oriental. C'est là que les chefs, faisant abnégation de leur fierté, vinrent noblement servir eux-mêmes l'Empereur. Je dessinai à la hâte les détails de cette fête extraordinaire. La cuisine y jouait un très grand rôle, les feux étaient allumés et les moutons tout entiers tournaient à la broche sur des bâtons formant des rôtissoires improvisées.

Après le repas, la fantasia eut lieu, organisée par des impresarios qui avaient réuni pour faire honneur au souverain tout ce qui pouvait donner à cette fête un attrait fantastique. Le programme était l'attaque des goums et de leurs gourbis par des tribus hostiles. Les tribus pourchassées par leurs ennemis supposés s'avançaient avec des hurlements formidables, soulevant un immense nuage de poussière au milieu duquel on pouvait apercevoir

les chameaux portant, sur de riches palanquins, les femmes du harem couvertes de voiles impénétrables qui cachaient la beauté de leurs traits. Des quantités de bœufs, chèvres, moutons fuyaient pêle-mêle effrayés par les coups de feu. Des gazelles apprivoisées, mais en ce moment remplies de terreur, se sauvaient à travers cette mêlée. Les autruches n'y jouaient pas un moindre rôle. Plusieurs transportaient de jeunes enfants accrochés à leur plumage et qui faisaient entendre des cris affreux.

Quelle fête sans pareille ! Car c'était un nombre presqu'illimité d'Arabes qui remplissaient le rôle d'acteurs, et les décors de cette scène étaient empruntés à la nature elle-même, peints par la main de Dieu. Après un long défilé, les derniers éléments de la fantasia passèrent devant nous, l'épais nuage se dissipa et un silence relatif succéda au brouhaha. Une magnifique collation fut alors offerte par les chefs arabes. Les couscoussous de toute espèce figuraient à ce repas servi dans les vases d'or les plus riches, enrichis de pierreries que la générosité des tribus offrait, non seulement à l'usage du moment, mais comme

présent de soumission au souverain de l'Algérie. Des tapis magnifiques, ainsi que des étoffes d'or et d'argent étalés avec profusion, étaient placés sous nos pieds. Pendant ce temps la plèbe arabe festoyait de son côté en l'honneur du maître qui venait d'arriver pour lui dicter de nouvelles lois.

D'autres fêtes furent organisées extraordinairement luxueuses, et les singularités orientales assez peu orthodoxes les signalèrent. Les odalisques les plus lascives devaient y figurer. Une invitation pressante avait été faite à l'Empereur.

L'empereur du Maroc, très préoccupé de ce qui se passait en Algérie, avait fait savoir combien il désirait raffermir les relations qu'il avait eues déjà avec cette puissance barbaresque ; il fut donc décidé que le yacht impérial *Reine Hortense* serait envoyé en mission auprès de ce souverain pour le complimenter au nom de l'Empereur. Je partis avec le yacht, m'arrêtant à Gibraltar, où je reçus grand accueil du gouverneur général. A notre arrivée à Tanger, nous trouvâmes le Consul général de France auquel notre arrivée avait été signalée. Le Bey avait recommandé qu'on le

prévînt immédiatement de l'arrivée du yacht, quelle que fut l'heure. A peine débarqués — il était plus de minuit — nous fûmes reçus par un vieux musulman qui avait apporté une lanterne. Nous gravîmes ensemble les abords du palais. Je fus introduit dans une grande salle où les femmes du Bey étaient couchées sur des divans. Quelques curieux ne purent s'empêcher de lever un coin du voile discret qui cachait leur séduisant visage.

Le Bey, pendant cette réception très originale, me fit toutes sortes de protestations d'amitié que je dus transmettre à l'Empereur. Le lendemain matin, des ambassadeurs marocains furent désignés pour se rendre auprès de l'Empereur, leur embarquement se fit simplement par une passerelle en planches, l'un d'eux tomba à l'eau, mais il fut repêché immédiatement. Cette mission barbaresque laissa des souvenirs assez durables à bord, car la cuisine et tout ce qui en dépendait s'était simplement installée dans les salons sur les étoffes les plus élégantes. Il est vrai que de riches présents compensèrent largement les dégâts faits à la pauvre *Reine Hortense*.

Le voyage de l'Empereur se continuait au milieu des circonstances les plus intéressantes. Le colonel marquis d'Abzac et le jeune capitaine de Vogué étaient chargés de préparer les logements, et j'avais demandé, ce qu'ils acceptèrent de grand cœur, à les accompagner. D'étape en étape, nous parvînmes à l'entrée du désert, au fameux pont d'Elkantara.

Hélas ! les ingénieurs étaient passés par là et avaient ôté tout caractère primitif à cette belle ruine romaine, ils l'avaient grattée pour en faire un pont neuf. Partout l'Algérie si pittoresque que j'admirais tant avait été massacrée ; notamment, à Constantine, le génie avait remplacé par des casernes les mosquées dont on voyait encore les vestiges rappelant l'Alhambra, et ses dentelles de pierre et de marbre. Lambessa, ville romaine, avait été couverte de prisons construites avec les débris les plus précieux de la vieille cité. On voyait des chapiteaux, des colonnes et des marbres précieux apparaître de temps en temps au milieu des murs grossiers.

Arrivés au fameux pont où les deux montagnes semblent s'être abaissées intelligem-

ment pour permettre l'entrée du désert, après avoir admiré l'oasis, nous gravîmes le plateau d'où la vue splendide de l'infini du désert se présenta à nos yeux éblouis. C'était un horizon un peu comparable à celui de la mer, avec cette différence que rien n'en indiquait la ligne d'une manière aussi absolue. L'Empereur en fit un croquis qu'il me donna.

Nous ne tardâmes pas à arriver à la petite ville qui précède le désert. Tous les Arabes accourus de très loin s'étaient revêtus de leurs costumes les plus riches, pour faire fête à l'Empereur. La chaleur était tellement extraordinaire qu'un sceau d'eau jetée sur une porte en plein soleil s'était évaporée instantanément.

On s'installa le moins mal possible, et après une nuit passée dans d'assez mauvaises conditions, on dut songer au départ qui avait été fixé pour une heure très matinale. Mais onze heures avaient sonné, et l'Empereur n'avait pas encore donné signe de vie. Nous étions d'une extrême inquiétude, pensant que sous l'influence de cette chaleur tropicale, l'Empereur avait pu être frappé d'une congestion cérébrale. Il fallut cepen-

dant se décider à entrer dans l'appartement où Sa Majesté reposait encore. Le souverain avait tout simplement dormi au delà de la limite fixée par lui-même.

Après avoir distribué quelques décorations aux chefs arabes, et malgré son regret de ne pas aller plus loin vers le désert, l'Empereur reprit la route que nous avions déjà parcourue. Le voyage impérial était terminé. L'*Aigle,* après la grande revue d'honneur, nous attendit dans le port. Cette fois, ma place, par la volonté de l'Empereur, y fut désignée, et l'excellent amiral Dompierre d'Hornoy me reçut à son bord d'une façon charmante. Au large, l'Empereur se mit à dicter à Piétri le résumé de ses impressions. J'étais présent, et j'écoutai avec un grand intérêt.

J'ai toujours beaucoup admiré les luttes patriotiques d'Abd-el-Kader et Bou Maza. Je devins l'ami de l'un et de l'autre. Abd-el-Kader, en quittant Amboise, me témoigna son affection. Un jour que nous l'avions accompagné à l'Opéra, Mme Gudin et moi, le maréchal de Saint-Arnaud s'en plaignit à l'Empereur. Sa malveillante remarque n'eut pas

le succès attendu, car l'Empereur répondit qu'il ne voyait pas en quoi notre intimité avec Abd-el-Kader pût avoir le moindre inconvénient.

J'eus des relations plus intimes encore avec Bou Maza, malgré tout ce que firent pour les déprécier beaucoup d'officiers qui l'avaient combattu, surtout le général D. qui, dans sa haine, l'accusait de tous les crimes et le traitait de mangeur d'enfants. Qu'avait fait le pauvre Arabe, couvert de blessures, si ce n'est de défendre son pays et sa religion? Le général D. était directeur au ministère de la guerre des affaires d'Algérie. Bou Maza avait donc affaire à forte partie; mais je tins bon.

Les calomnies allèrent si loin que je ne pus m'empêcher d'en faire part à la grande-duchesse de Bade qui était alors en visite aux Tuileries. La Grande-Duchesse avait un sentiment de charité douce et bienfaisante; aussi m'aida-t-elle puissamment auprès de l'Empereur à faire rendre justice au chef arabe, issu d'une famille princière.

Bou Maza, cerné par l'armée, criblé de blessures avait été, malgré le déploiement

d'un courage extraordinaire, forcé de se rendre, et le gouvernement l'avait interné à Paris. La princesse Belgiojoso, touchée des souffrances du jeune héros, en avait fait presque le lion du jour, en se constituant sa garde-malade. Lors de l'explosion des événements de 1848, Bou Maza, s'étant sauvé de son domicile en trompant la surveillance de son interprète, vint nous faire ses adieux à Beaujon, puis prit la première diligence qui le conduisit à Rochefort. Là, le gouvernement provisoire le fit arrêter, et il fut mis aux fers en compagnie de forçats. Le général Cavaignac, lui-même, trompé par les influences hostiles l'avait fait enfermer à Ham. Ce fut là que l'aumônier de cette forteresse, devenu évêque à l'avènement de l'Empereur, avait connu le nouveau détenu et s'y était attaché.

Je me souviendrai toujours que sortant un jour en compagnie de Bou Maza, du palais des Tuileries, j'étais allé remercier la grande-duchesse de Bade de l'intérêt qu'elle avait témoigné à mon protégé ; nous rencontrâmes ce bon évêque à qui j'offris une place dans ma voiture. Nous étions alors en plein carnaval, et en remontant les Champs Elysées

le vénérable prélat qui était à côté de l'Arabe revêtu de son costume ne put s'empêcher de rire, à l'idée qu'on nous prenait pour une mascarade.

Plus tard, Bou Maza fut interné à Villers-Cotterets où il menait une existence plus conforme à ses goûts, à ses habitudes et à sa naissance. Il jouissait là d'une certaine liberté et avait installé un état de maison relativement confortable, chassant beaucoup dans la forêt.

Bou Maza avait pour mes enfants une tendresse toute paternelle. Rien de piquant comme de le voir se mêler à leurs jeux, imiter le rugissement du lion, s'élancer sur eux, puis les enfants, à leur tour, attaquer le lion qui finissait toujours par faire le mort. Toute cette pantomime avec le costume oriental, le teint cuivré de l'Arabe contrastant avec les mines blanches et fraîches de ses petits compagnons, montrait à l'évidence combien était fausse et ridicule la cruauté dont on l'accusait.

Lorsqu'éclata la guerre de Crimée, M. de Villeneuve, député de Villers-Cotterets, Jubinal et moi obtînmes de la générosité de l'Em-

pereur la liberté complète de Bou Maza qui demandait à prendre du service en Turquie contre les Russes. L'Empereur, en donnant des ordres pour son départ, lui fit don des plus belles armes. Qu'est devenu ce pauvre Bou Maza ? Nous reçûmes une seule lettre de lui pendant la guerre, et depuis nous n'en avons plus entendu parler ; il sera mort sans doute, victime de son dévouement à la cause de sa religion, et je suis sûr qu'il aura eu en mourant une pensée pour nous, pour la Grande-Duchesse et pour l'Empereur.

NAPOLEON III

Uniquement consacré à mon art, je n'ai jamais voulu faire de politique, et sous l'Empire, comme sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, j'ai été l'ami des Princes. Malgré mon attachement au roi Louis-Philippe et la sympathie que Mme la duchesse de Berry daigna me témoigner, j'ai trouvé en l'empereur Napoléon III une amitié reconnaissante.

L'Empereur qui eut toujours de très bonnes intentions était trop faible pour lutter contre son entourage qui, à l'exception du bon duc de Bassano, lui fit parfois oublier les preuves de dévouement qu'il avait reçues. Il me dit souvent, avec un regard sympathique et attristé, que harcelé par ses occupations, il paraissait ne pas se souvenir de ses meilleurs amis. C'est ainsi qu'Horace Vernet, froissé par les injustices qui assombrissaient ses der-

niers jours, refusa la croix de grand officier de la Légion d'honneur que le souverain lui envoya à son lit de mort. Son amertume fut poussée si loin qu'il ne voulut même pas que cette croix fût placée sur son cercueil. C'est trop tard, dit-il. Pourquoi faut-il que les hommes d'un aussi rare talent soient souvent exposés à la basse jalousie des médiocrités qui les entourent?

L'artiste est, en général, doué d'une nature généreuse, mais d'une grande susceptibilité, bien excusable d'ailleurs, la fortune n'étant pour lui que l'accessoire du but qu'il désire atteindre. La gloire surtout est l'élément où il puise la force de vaincre les difficultés de son art, et comme cette gloire qu'il ambitionne ne lui arrive que par le suffrage et l'admiration des autres, si les hommes chargés de répartir les travaux et les encouragements le traitent avec indifférence et souvent avec dédain, on comprend toute l'irritation qu'il doit en ressentir. L'artiste se rattachant aux différentes classes de la société est un ami ou un ennemi à ménager, il donne la main au grand seigneur comme à l'homme du peuple auquel il se rattache tout aussi bien, il

est aimé et écouté de tous, et s'il est mécontent, il sait exprimer ses griefs avec la parole et avec la plume, il se confond avec les écrivains de la presse, et les hauts fonctionnaires ne se doutent guère qu'ils ont négligé de compter avec une puissance qu'ils n'ont pas su mesurer.

Et d'Orsay ! d'Orsay qui avait tant fait pour l'Empereur mourut pauvre et délaissé dans ma maison de la rue Ville-l'Evêque, où il avait accepté l'hospitalité. Et lorsqu'un jour l'Empereur me dit : « Qu'a donc d'Orsay contre moi ? il me bat froid, je ne retrouve plus en lui ce que j'aimais tant à y voir. — Vous le dirais-je, Sire, répondis-je, d'Orsay vous a aimé comme une maîtresse. » L'Empereur se mordit les lèvres, se rendant compte qu'il était débordé par les obsessions des nouveaux venus qui s'étaient abattus comme une nuée de vautours sur cette proie impériale. Sous l'Empire, peintre officiel de la Couronne, comme j'avais été peintre de la marine royale sous Charles X et Louis-Philippe, j'accompagnai l'Empereur dans la guerre d'Italie. C'est de cette époque que date mon tableau qui est actuellement au musée

du Luxembourg : *L'arrivée de l'Empereur à Gênes*.

Ici, un souvenir. Pendant mes différents séjours à Berlin, j'avais pu apprécier le fusil à aiguille destiné à jouer un rôle si terrible à Sadowa, et lorsque la guerre d'Italie éclata, demeurant à l'ambassade de Londres auprès de Pélissier, duc de Malakoff, avec lequel j'étais étroitement lié, je racontai au maréchal ce que je savais de l'armement prussien. Le maréchal allait partir pour Paris, afin d'y arriver la veille du départ de l'Empereur et prendre le commandement de l'armée ; il m'entraîna à Paris et m'emmena aux Tuileries pour donner à l'Empereur des explications.

Plus tard, après Sadowa, mon ami le prince de Schwartzemberg m'écrivit au sujet de cet armement prussien dont j'avais parlé à l'Empereur :

Mon excellent ami,

Hélas! Quelle triste époque que celle que nous traversons, vaincus par des Prussiens ! Encore si c'étaient des Français ! mais humiliés, pillés, abattus par de semblables ennemis. Réduits à

la misère, notre terre jonchée de nos cadavres ! Et tout cela pour n'avoir pas su apprécier une invention mécanique ! Pour souvenir, l'ennemi nous a laissé le choléra qui sévit actuellement à Vienne et en Hongrie. Je me suis retiré dans ces montagnes où je tâche de me souvenir du passé et d'oublier le présent. J'avais offert mes services comme ancien guerillero à l'espagnole, c'était le seul moyen de continuer la guerre, on ne l'a pas voulu.

Adieu, cher ami et compagnon d'armes. A vous de cœur et d'âme.

PRINCE DE SCHWARTZEMBERG.

Après la guerre d'Italie, j'éprouvai une résistance et une sorte de mauvais vouloir dont je fus d'ailleurs largement dédommagé par l'Empereur. J'avais fait venir à grands frais au Salon un nombre considérable de mes œuvres, non seulement de France, mais encore de l'étranger ; on m'avait promis comme à Ingres et à Horace Vernet une salle particulière qu'il m'était facile de remplir avec les tableaux mis à la disposition de l'administration. Cette promesse ne fut pas tenue, et je dus me résigner à être confondu

avec les œuvres de mes confrères peu favorisés.

A la distribution des récompenses, j'avais résolu de m'abstenir, lorsque le duc de Bassano me fit savoir que l'Empereur désirait que je me rendisse à cette solennité, avec les personnes de sa maison. Très sensible à cette preuve de bonté de Sa Majesté, je me rendis à la place qui m'avait été assignée. La salle était encombrée de tous les grands corps de l'Etat, de toutes les sommités du monde des arts ; il y avait là quelque chose de très solennel dans cette cérémonie qui allait désigner les hommes les plus méritants dans la science, les arts et l'industrie.

Lorsque le cortège impérial eut pris place dans la tribune, je remarquai que les regards de Leurs Majestés cherchaient quelqu'un dans les rangs réservés, et lorsqu'ils se furent fixés sur moi, je compris qu'elles paraissaient se dire : « Oui, il est là. » Mon étonnement fut plus grand encore, lorsqu'après chaque médaille d'honneur la pantomime et les regards de l'Impératrice exprimaient, en se tournant vers moi, le regret, je dirai presque, le dépit des préférences accordées à mes confrères.

J'étais presque embarrassé de cette situation qui se prolongea jusqu'à l'appel du dernier élu.

C'est à ce moment que l'Empereur, d'une voix sonore, appela : « Monsieur Gudin ». Il se fait un silence profond, mes voisins s'efforcent de me livrer passage, le grand maréchal me fait signe d'approcher. Dès que je me trouvai en présence de Leurs Majestés, l'Empereur prit des mains de son ministre M. Fould une croix de commandeur de la Légion d'honneur et me dit en me la remettant : « Vous deviez bien penser, mon cher Gudin, que vous aviez en moi un ami qui saurait, au nom de l'opinion publique, vous rendre justice. »

Mon émotion était grande ; cependant, je pus trouver quelques mots de reconnaissance pour exprimer au souverain que cet acte de réparation rendait pour moi sa distinction doublement précieuse.

On avait rendu, sous prétexte d'augmenter les revenus du fisc, une ordonnance par laquelle les décorations étrangères accordées aux nationaux devraient payer un revenu à l'Etat. Cette ordonnance devait avoir un effet

rétroactif remontant au delà du règne de Louis-Philippe. Il est bien clair pour moi que cette ordonnance qui devait rapporter une somme considérable n'avait pour but que de priver des distinctions acquises les services de la dynastie déchue. La preuve que l'Empereur était bien en dehors de cette mesure qu'il avait signée, sans qu'il eût conscience de sa véritable portée, c'est ce qui m'arriva à Fontainebleau. Le duc de Plaisance, grand chancelier de la Légion d'honneur qui certainement n'avait pas inventé cette loi, mais qui était chargé de l'exécuter, m'avait, à plusieurs reprises, supplié de n'y pas faire opposition. Il me demandait de payer pour toutes les croix que j'avais reçues des différents souverains, mais je lui répondais toujours que je n'étais pas assez riche, et que je me résignais à ne plus les porter.

C'est à ce moment que je fus invité à Fontainebleau. Je me tenais près d'une des portes du grand salon, causant avec le comte Frédéric de la Grange. Tous les invités portaient la tenue officielle ; mais, et selon ma détermination, je ne portais à ma boutonnière que la seule croix d'officier de la Légion d'honneur

que j'avais reçue, en Afrique, à la prise du camp de Staoüéli.

L'Empereur s'approcha de moi, affectueusement, et me dit : « Mais je vous croyais beaucoup d'autres croix que celle-ci.

— Oui, Sire, c'est très vrai, mais je ne suis pas assez riche pour les porter.

— Comment cela ? dit, d'un air intrigué, mon auguste interlocuteur.

— Sire, Votre Majesté ignore sans doute que tous ceux qui, comme moi, ont reçu des décorations étrangères sous l'ancien régime, sont obligés de les payer pour avoir le droit de les porter, et si je me trouve très riche en décorations, je ne le suis pas assez en argent pour faire ce sacrifice. »

L'Empereur ne crut pas devoir manifester hautement sa surprise, mais il réfléchit. Lorsqu'il se fut éloigné, M. de Lagrange me dit : « Pardieu ! Vous êtes un homme courageux.

— Oui, ajoutai-je, si tout le monde osait dire ainsi la vérité à celui qui ne demanderait qu'à la connaître, il y aurait beaucoup moins de mécontents. »

L'excellent duc de Plaisance vint à moi : « Allons, Gudin, ne faites plus la mauvaise

tête, venez me voir demain, et nous transigerons. »

Le lendemain, le grand chancelier me concéda de ne payer que le quart de mes décorations, avec convention que je porterais le surplus gratis.

En passant en revue dans ma mémoire et dans mon cœur les personnages qui ont tenu à cette époque le plus de place, le souvenir d'Alexandre Dumas père se trouve étroitement lié à celui de d'Orsay. J'aimais la bonne figure franche et joyeuse de Dumas, son rire qui éclatait de si bon cœur. Il me donna, un jour, une fête splendide pour l'inauguration de son *Monte Christo*. Le dîner avait été fait de sa main ; on sait qu'il était très fier de ses talents culinaires. Je possédais alors une maison que j'avais fait bâtir à Saint-Germain, sur cette belle terrasse réunie à l'ancienne propriété du château neuf qui avait fait partie du palais construit par les Médicis ; on en voit encore les traces au pavillon Henri IV. Des terrasses splendides descendaient avec leurs jardins jusqu'à la Seine, pleines du luxe des constructions italiennes. Là nous nous réunissions avec Alexandre Dumas, d'Orsay, le

prince de Ligne et la princesse Yousoupoff. Alexandre Dumas aimait à s'y reposer, en face de ces magnifiques coteaux de Marly que le soleil venait illuminer de ses feux.

Mais la fin de l'Empire approchait. Je retrouvai à Chislehurst, au lendemain de la catastrophe du 4 septembre, l'infortuné souverain me disant avec une expression d'amertume indicible : « Je ne pensais pas que je reviendrais en Angleterre, en exil, pour la seconde fois, après avoir cru en être sorti pour toujours en 1846 ! »

Chislehurst longtemps inoccupé avait été acheté avec toutes ses dépendances par M. S. Les anciens propriétaires, mari et femme, avaient été mystérieusement assassinés, et le criminel n'avait jamais été découvert. On était tellement impressionné par ce tragique événement qu'aucune offre d'acquisition ne s'était présentée. On avait l'impression que cette demeure portait malheur.

M. S... ne tenant pas compte de ce préjugé acheta à vil prix le château et le parc, et un de mes cousins lord Arthur Hay construisit dans une partie des terrains une élégante villa où des réceptions joyeuses réunirent souvent

le duc de Wellington, Sir Robert Peel et moi-même.

C'est cette résidence jadis si gaie qui devint le refuge douloureux du malheureux Empereur dépouillé de son trône. Il me présenta son jeune fils dont la mort foudroyante, quelques années après, acheva la terrible destinée des Napoléons.

Sort inexorable ! Chislehurst portait encore malheur !

TABLE

16

PARIS, IMPRIMERIE PLON-NOURRIT ET Cie 8, RUE GARANCIÈRE.

